

EVANGILE

A large, detailed illustration of a butterfly with orange and black wings, set against a dark, textured background. The butterfly is positioned diagonally, with its wings spread. The background has a mottled, almost stone-like texture in shades of brown and black.

UN ROMAN VERTICAL POUR SCALES
par GG

Chapitre 1

Nous étions en boîte, mon gestalt et moi. Je m'appelle Pierre, je suis un Strige. Mes compagnons de sortie étaient Jean, Matthieu et Paul. Certaines personnes, je ne sais pas pourquoi, nous appellent les Evangiles. Pourtant, les Evangiles, ce sont Matthieu, Jean, Marc et Luc. Certes, nous avions bon pour deux sur quatre, mais dans un milieu où les légendes et les textes comptent autant, la bourde est de taille.

Jean est un jeune dragon d'or, médecin dans un grand hôpital parisien, du moins quand il a le temps. C'est d'ailleurs le seul d'entre nous à habiter hors de Marseille. Matthieu est un loup-garou, en phase de transformation, un ex-peintre en bâtiments. Et Paul, Paul est un Barometz, assureur. Lui, il est resté en Phase de Connaissance. Je peux vous dire qu'il est difficile de progresser dans les phases quand on est timide et lâche. Il y a d'abord la mauvaise surprise de se découvrir une nature pas très flatteuse et ensuite il y a la peur de se découvrir vraiment. Enfin, il assume à peu près et passe son temps à s'excuser pour ses défauts. Le pauvre, il n'y peut vraiment rien. Personnellement, je suis en phase de transformation et mon métier de base c'est l'horlogerie.

Nous étions un groupe finalement très soudé. Il faut dire que nous avions une vie assez calme. Nous ne nous mêlions au minimum des histoires des dragons. Bien que parfois, nous soyons bien forcés de nous battre.

Donc, nous étions en boîte. Jean draguait un peu toutes les jeunes filles qui passaient, Matthieu était sur la piste de danse, tout seul. Vu son caractère, il avait fini par créer une zone de non-ingérence autour de lui et même les videurs n'osaient plus s'approcher. Nous étions des habitués et ils savaient que tant qu'on ne l'embête pas, il reste calme. Et avec son crâne rasé, et ses fringues de cuir trouées de partout, les simples danseurs ne l'approchaient pas. Paul était comme d'habitude à côté de moi, nous nous étions mis dans le coin le plus tranquille pour ménager sa sensibilité. Nous ne le laissions jamais seul, autrement il risquait de faire une crise de tétanie. Avec sa tronche d'assureur et sa timidité affichée sur le visage il était presque aussi peu attractif pour les jeunes filles que Matthieu.

Nous étions en train de boire tranquillement un petit coup, quand tout à coup la salle fut silencieuse. Enfin silencieuse à part le boum-boum de la musique techno. Toujours sur le qui-vive, je jetai un œil vers l'entrée. Et alors là, apparut un des deux gestalts les plus bizarres de ma connaissance. Le genre de groupe qui entre dans n'importe quelle boîte, sans même se mettre dans la file d'attente. C'était Louis et ses ami(e)s. Essayez d'imaginer un dragon d'or très mignon, une sirène, une sucube, une harpie et un incubé, tous en phase de transformation, qui rentrent dans une boîte. Il y a une sorte de blanc dans la salle. Cent pour cent des mecs se sont mis à baver, la piste de danse en

devenait glissante et cinquante pour cent des filles les imitaient, les autres fusillaient du regard les créatures qui souriaient à tous ces beaux garçons. De plus, avec leur caractère, les filles du groupe étaient peu vêtues, tout à fait Salma Ayek dans une nuit en enfer. Le style de fringues qui en montrent plus que moins et qui sont tout juste suffisant pour éviter un attentat à la pudeur. Les filles se sont réparties faire leurs ravages dans la salle, ainsi que l'incube. Louis et Jean se sont salués et se sont dirigés vers notre table.

Louis et Jean sont bien évidemment cousins, mais de plus, ils se connaissent bien. Nous avons été invités à plusieurs fêtes ensemble. Des fêtes dans quel milieu, je vous le donne en mille : la mode. Tout le groupe travaillait dans le mannequinât. Ils s'arrangeaient pour ne pas être au premier plan, trop voyant, mais leurs carnets de rendez-vous étaient pleins.

La salle finit par reprendre sa respiration, avec quelques chutes d'importunes qui étaient un peu jalouses. Rien que de très normal.

Contents de se retrouver, les deux dragons ont commencé à s'échanger des potins familiaux. Je n'écoutais pas. Déjà j'étais sûr que Jean me ferait un résumé, mais surtout mon sens du danger me titillait. Il y avait quelque chose qui boguait. Je connaissais le groupe, malgré les caractères irascibles, ce n'était pas à cause de lui. Je glissai tranquillement la main dans le sac à dos qui se trouvait sur mes genoux pour saisir mon Automag, un semi-auto calibre.30, le genre de truc qui fait réfléchir un dragon. Si vous connaissez l'Exécuteur vous voyez de quoi je parle. Je fis un petit signe de reconnaissance à Jean. Tout de suite, il redevint sérieux. Tout en plongeant la main dans son propre sac à dos pour prendre sa micro-uzi, il expliqua la situation à Louis. Pendant ce temps j'essayais d'attirer l'attention de Matthieu en lui montrant son sac à dos qui contenait un.454 Casull. Peu de balles, 5, mais de quoi tuer un éléphant. De toute façon Matthieu avait rarement le temps de vider son barillet avant de péter un câble. Comprenant que quelque chose ne tournait pas rond, Paul commença à s'enfoncer dans la banquette, il ne saisit même pas son Désert Eagle calibre.50.

Louis se leva pour courir sur la piste de danse avec l'espoir de récupérer ses ouailles. D'après ce que j'avais pu comprendre, son groupe n'était pas armé. Stupide, certes, mais vu le groupe, les conflits se sont toujours arrangés à l'amiable.

Chose amusante, la salle s'était encore arrêtée de respirer, comme si notre tension était communicative. Près de la porte je vis quelques ombres bouger, j'entendis quelques cris et vit quelques personnes s'enfuir à l'autre bout de la salle. Manifestement, il se passait quelque chose. Mais le danger ne vint pas de là. Comme je le disais précédemment, le groupe de Louis était un des deux plus étranges que je connaissais. Et bien voici le second. Roger, l'hydre et ses compères. Eux aussi, on leur refusait rarement d'entrer quelque part, mais pas pour les mêmes raisons. Une hydre, un croquemitaine et un épouvantail, tous les deux en transformation. Après la beauté, l'horreur. Je les connaissais aussi, il nous était arrivé de travailler ensemble. Sale caractère, mais sympa quand on les connaît. Même sans mon sens du danger qui tintait comme les cloches de pâques, je me serais douté que la situation n'était pas normale.

Au moins eux, tels que je les connaissais, devaient être lourdement armés.

Assez rapidement, nous nous retrouvâmes tous à notre table, un peu serrés, mais bon !

Roger était inquiet, et assez impulsif.

- Bon ! Bonjour tout le monde. Je ne vous connais tous mais j'imagine que nous sommes de la même famille.

Pris entre les bêtes et les belles, les danseurs avaient choisi les bêtes. Il y avait un grand vide autour de nous qui nous permettait avec le bruit ambiant de deviser tranquillement.

- Louis, je te présente Roger. Une connaissance. Roger, je te présente Louis un cousin proche.

Malgré la tension, Paul gardait toujours le sens des convenances.

- Salut ! Alors petite tête, c'est toi qui nous as donné rendez-vous ?

Tout le monde regardait Jean.

- Non, ce n'est pas moi et faites gaffe, il y a du danger.

Le seul avantage d'avoir des gens aussi désagréables, c'est quand cas de coup dur personne ne panique. Sauf Paul.

Plus un mot ne fut échangé. Mais nous commençons à répartir le surplus d'armes. Je donnais mon Seecamp.32 ACP à une des filles et quelques pistolets et fusils à pompe canon scié changèrent de mains. Heureusement que la table était dans l'ombre et isolée.

Ensuite nous attendîmes. La musique et l'éclairage n'aidaient pas pour repérer le moindre problème potentiel. C'est le croquemitaine qui nous avertit en premier.

- Y a une dizaine de mecs qui se répartissent dans la salle. Je pense qu'ils sont armés.

- Putain c'est quoi ce bordel ? T'as vu où on est ?

- Calme-toi Matthieu, c'est rien. On ne peut rien faire ici. Eux non plus. Soit zen, ils doivent juste prendre des précautions.

Aïe ! Quand la nature reprend le dessus, surtout celle d'un loup-garou, la situation peut vite dégénérer. Matthieu était en train de s'exciter. Si l'on ne faisait pas baisser la tension rapidement on courrait à la boucherie. Jean continuait à lui parler, pendant que Louis tentait de rassurer Paul.

- Décidément, y a des gestalts qui valent pas tripette.

- Ta gueule, Roger.

Jean se met rarement en rogne, mais quand il cause, on écoute.

Un homme d'une quarantaine d'années, en costard cravate émergea du tohu-bohu de la piste de danse. Son gros sourire sur sa gueule de raie ne présageait rien de bon. Quand son visage apparut à la faveur d'un flash, il fut net que Georges le reconnaissait et ne l'appréciait pas particulièrement.

- Merde, pas lui.

- Bonjour, les neveux. Ça va, la vie est belle ?

- Merde ! Qui c'est ce type ?

- Vas-y neveu, présente-moi.

- Caussanelle. Ce fils de pute est un de mes oncles directs. La pire charogne de la famille. Cet enculé a pris le contrôle de ses quatre autres têtes grâce à l'alchimie.

Georges était à la limite de lui bondir à la gorge. Heureusement dans les moments de tension extrêmes, c'était sa tête la plus lucide qui prenait le dessus.

- Alors, qui avons-nous là ? Louis et Georges avec leurs gestalts respectifs. Je suis ravi de voir que vous avez répondu à mon invitation. Par contre, je connais pas les autres personnes. Bien que j' imagine qu'elles font partie de la famille.

Là, je décidai de prendre la parole, histoire qu'il ne sache pas qui est le dragon du groupe.

- Vous voulez quoi ?

- Moi ? Rien. Si ce n'est quelques composantes pour des sorts. À l'heure actuelle, je suis un peu en pénurie de bout de bidoche. Alors, bon ! il faut bien passer dans les grandes surfaces. Dites à votre

ami d'arrêter de baver. Ça fait désordre.

Matthieu perdait les pédales. Il oscillait sur la banquette comme un marin saoul en pleine tempête. Bientôt, début de la grande boucherie. Manifestement, Caussanelle se sentait moyennement à l'aise devant l'attitude de Matthieu. La jolie mécanique avait un grain de sable.

- Dites-lui de se calmer. Vous avez vu mes hommes ? Va-y avoir un problème.

Jean souriait comme un bien heureux.

- Vous n'avez qu'à partir. C'est un loup-garou. Vous savez ces petites bêtes quand ça s'énerve, les puces sautent dans tous les coins.

Malgré sa nervosité évidente, Caussanelle était suffisamment maître de lui pour ne pas abandonner son plan.

- Un loup-garou, j'en ferai un collier anti-puce. Et n'essayez pas d'utiliser vos pouvoirs sur moi. Je suis un père hydre, j'en ai rien à foutre. D'accord les filles !

- Attendez, attendez, non mais vous avez conscience de l'endroit où nous sommes. Le secret, pensez au secret.

Il était bien gentil Louis, mais manifestement, il n'avait pas bien compris la situation.

- Le secret, désolé mais j'en ai rien à foutre. Sortez gentiment ou effectivement le secret va être révélé.

Je crois que c'est à partir de là que le bubon a percé. Georges sortit son pompe et le braqua sur la tête de son oncle, Matthieu sauta, avec toute sa vélocité animale sur le sus-dit personnage. Pendant que Caussanelle attrapait les bras de mon copain, Georges tira malheureusement sur Matthieu qui n'en avait cure. M'enfin ce n'est jamais agréable. Et puis surtout, Caussanelle éternua très très fort. Ce devait être un signal. Pendant que Matthieu et Caussanelle roulaient sur le sol, les sbires du coin tiraient en l'air.

Début de la grosse panique dans la boîte de nuit. Entre la musique, les tirs et les cris, le bruit était assourdissant. Les gens couraient comme des lapins affolés vers la sortie. Les deux groupes se tiraient dessus et à part quelques passants, les balles ne touchaient pas grand chose. Je distinguai dans la cohue générale deux filles qui s'écroulaient sur la piste de danse, la robe ensanglantée. C'était vraiment le bordel. Au bout des trente secondes les plus longues de ma vie, le silence retomba. Je ne suis sûr que d'une seule chose, en cas d'incendie, la salle ne se serait pas vidée plus vite. Il ne restait qu'une quinzaine de personne qui avaient bondi derrière le bar et qui maintenant se trouvaient entre les deux groupes. C'est ça, restez planqués les gars. La piste de danse ressemblait plus à une zone de combat en Serbie, les corps y compris, qu'à une piste de danse. Matthieu et Caussanelle se roulaient par terre au milieu des cadavres et des blessés. Plus personne n'osait tirer de peur de les toucher.

A ma grande surprise le combat se prolongeait. Franchement, pour tenir face à Matthieu dans cet état là, même un père hydre devait être boosté. Pendant que les deux zouaves se mettaient sur la gueule, tout le monde prenait une position plus stratégique. Jean essayait de récupérer Paul sous la banquette, comme d'habitude. Au bout d'une grosse minute, Caussanelle vira Matthieu d'un superbe coup de pied dans les parties. Le pauvre s'écroula au sol. Caussanelle se releva tranquillement, tout en souriant. C'est en voyant l'état impeccable de ses vêtements que je compris la raison de sa résistance. Cet enfoiré, avait du enchanter ses fringues.

- Bon, la blague était bonne. Mais il est temps d'en finir. Vous allez voir les véritables capacités de l'alchimie.

Autant avant c'était le bordel, mais là, c'est devenu l'enfer. Caussanelle a commencé à se transformer, des excroissances lui sortaient des épaules, ses têtes supplémentaires. Son pantalon a craqué pour laisser le passage à ses jambes. En deux temps trois mouvements, il avait pris sa forme draconique, nous avions maintenant une bestiole de trois mètres de haut, avec cinq têtes reptiliennes qui se balançaient de droite à gauche. Les quatre pattes trapues portaient fièrement les dix-quinze tonnes de l'animal. Comme tout le monde, j'aurai bien tiré dessus pendant la transformation, mais les sbires nous arrosaient. Et franchement leurs positions étaient plus avantageuses que les nôtres. Les gens derrière le bar s'enfuir en courant, un peu dans toutes les directions. Je vis une tête en gober un au passage. Une des filles prit une balle dans la tête, et tout son gestalt en subit le contrecoup. Le groupe entier tomba dans une sorte de folie furieuse, ils se jetèrent sur la piste de danse en défouaillant à qui mieux mieux. Deux têtes de Caussanelle se précipitèrent sur Louis, pendant que les autres membres se faisaient cribler de balles.

Georges et son groupe profitèrent de la confusion amenée par cette attaque suicide pour tenter de s'enfuir par les côtés, mais Caussanelle prenait vraiment beaucoup de place. Moi, profitant de la confusion ambiante, je me jetai entre les pattes de l'hydre pour récupérer Matthieu qui était toujours par terre. Pendant que je le tirai des pattes de la sale bête, une tête se pencha vers moi. Je lâchai un bras de la chemise de Matthieu et m'en servais pour foutre un pain. L'effet fut totalement inattendu, du moins pour Caussanelle. Le coup, il l'avait senti. La tête s'écarta au-dessus de moi avec une petite lueur d'étonnement dans l'œil. Malgré le bruit ambiant je l'entendis distinctement.

- Strige.

Et oui ma poule, ton armure j'en ai rien à carrer. Cette surprise me donna le temps de tirer Matthieu à l'abri, près des deux autres. Le combat continuait à faire rage. Georges et un de ses copains étaient blessés, mais de l'autre côté quatre mecs étaient par terre.

C'est là que se révèle l'avantage d'avoir pour ami une personne totalement lâche. Il remarque toujours les portes de sortie les plus improbables. Légèrement bafouillant et totalement tremblant, il pointait le doigt vers le mur derrière nous.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ce mur ?

- C'est un faux, il y a un passage derrière.

Putain ! Merci le sonar. Jean se mit à mitrailler la cloison et effectivement ça ressemblait à du plâtre. Matthieu commençait à émerger. Bon dieu ça tournait au miracle. Il n'y avait plus que Georges qui tirait, du moins de notre côté. Ceux d'en face étaient encore trop nombreux et je ne compte pas la grosse bête.

- Matthieu, réveille-toi. Le mur là, fonce dedans. Allez bouge.

C'est peut être bien la voix légèrement hystérique de Paul, qui fit que malgré ses yeux encore dans le vague Matthieu fonça tête baissée dans le mur et passa au travers. Nous nous enfilâmes à sa suite. C'était probablement une sorte d'ancien placard à balai, mais on s'en foutait. L'essentiel c'était qu'il y avait une fenêtre. Matthieu dans son style le plus classique sauta au travers en laissant quelques morceaux de peau. Je ne sais même pas s'il avait remarqué les barreaux. En tout cas après son passage ils n'étaient plus là. Dans la boîte, il n'y avait plus de bruit, alors autant vous dire que l'on s'est dépêché de passer.

Nous nous retrouvions dans une petite ruelle à l'arrière de la boîte. Déjà au loin nous entendions les sirènes de police. Pour une fois ils avaient été rapides. Il ne me restait que l'espoir que Caussanelle

ait le temps d'embarquer les corps pour éviter l'autopsie.

Clopin- clopant nous nous enfonçâmes dans la ruelle. Il valait mieux éviter de passer devant la boîte, il y avait plein de gens errant dans la rue, dont un bon nombre semblaient blessés.

Notre plus gros problème, maintenant que nous étions sur de ne pas être suivis c'était Matthieu. Le pauvre semblait réellement en mauvais état, il était plein de coupures, pissant le sang sur ses vêtements. Pas vraiment le genre discret après ce qu'il s'était passé. C'est Paul qui lui passa sa veste, histoire d'être plus discret.

C'est en marchant que nous sommes allés à mon appartement. Durant tout le trajet Jean n'avait pas ouvert la bouche, chose très inhabituelle pour lui. Il devait y avoir autre chose que le cataclysme qui venait d'avoir lieu.

A peine entré dans mon T3, Jean fonça vers le frigo, Matthieu s'écroula et Paul tomba en larmes. Pendant que Jean commençait une omelette, j'abordai le sujet avec lui.

- Alors ?

- Alors quoi ? Avec un air de dire de m'occuper de mes affaires. Mais j'insistai.

- Y a un truc qui te gêne, et je pense que c'est autre chose que la perte de ton cousin. Je parle même pas de Georges.

- Pourquoi ? Tu trouve peut être que ce n'est pas suffisant ? Bordel !!!

- Si c'est suffisant. N'oublie pas que nous sommes un groupe. Solidaire, solidaire.

Bon dieu ! C'était le monde à l'envers, un Strige qui essaye de faire parler un dragon d'or.

- Ce n'est pas normal, c'est tout.

- Quoi ? La situation ?

- Non, non. Il n'aurait jamais dû se transformer.

La vache, il fallait vraiment lui arracher les mots de la bouche.

- Caussannelle ? Ouais, ben il fait des conneries. Je vois pas en quoi une hydre qui fait n'importe quoi te choque.

- Ce n'est pas ça. Normalement il n'aurait pas du pouvoir se transformer. C'est la première fois que je vois ça.

- Ah ! Explique. Et je flottais, je flottais.

- Je ne vous en ai pas parlé parce que je n'y attachais pas une grande importance, mais tous les dragons sont conditionnés pour ne pas se transformer devant trop d'humains. Même les hydres.

- Et il y avait trop d'humains. Je comprends. Mais c'est un technomage. Peut-être qu'il a trouvé un moyen.

- Ouai ! Bon ça y est. C'est prêt. L'omelette salvatrice, dit-il en dégageant la poêle de la gazinière.

Au sourire, je compris que j'avais retrouvé mon Jean.

- Connecte-toi, moi je fais manger Matthieu. Rigole, on a quand même eu de la chance de s'en sortir aussi bien.

- Oh putain ! Tu as raison. Allez, banzaï, nous allons voir ce qu'ils en pensent sur The Claw.

Je réveillais Matthieu délicatement avec un verre d'eau dans la tronche et lui enfournais l'omelette dans la bouche avec une fourchette. Pas encore d'enfant, mais je m'entraîne. Paul s'attardait sur une bouteille de pastis. Avec son caractère hypersensible, l'épreuve avait du être détestable. Jean allumait mon ordinateur et après avoir rentré plusieurs séries de mots de passe, il se retrouva sur The Claw. Comme Matthieu semblait pouvoir se débrouiller tout seul, je me levai et allai jeter un

coup d'œil par-dessus l'épaule de Jean.

A ma grande surprise, il était sur une page que je ne connaissais pas. Faut dire qu'elle n'était pas très intéressante. Ecran noir, avec une petite phrase au milieu : < Veuillez patienter, nous vous connectons à un autre poste.>

- C'est quoi ça ?

- Mystère. J'ai à peine eu le temps de me connecter et pendant que j'envoyai un mail à mon père pour lui expliquer la situation, il y a ceci qui est arrivé.

- Déconnecte-toi.

- Merci, j'ai déjà essayé et je n'arrive pas non plus à éteindre ta merde.

- Oh ! Vaudrait peut être mieux se casser. Non ?

- Laisse tomber. Au point où nous en sommes, autant voir la suite.

Je n'étais pas réellement d'accord avec lui, mais il ne semblait plus vouloir bouger de la chaise. Matthieu, en pleine forme vint nous rejoindre par-dessus l'autre épaule.

- Alors ?

- Alors, c'est la merde. Ils sont sûrement en train de remonter la ligne. Tenez-vous prêt. On va attendre.

Juste à ce moment la phrase changea : <Veuillez donner votre nom véritable, s'il vous plaît>.

- Dis voir, normalement The Claw n'est pas piratable ?

- T'inquiète. Je ne pense pas que se soit un pirate, c'est les bleus directement. Bon, ben on va suivre les indications.

Et cela continua comme ça pendant un temps certain. D'abord une description complète du gestalt, de la bagarre, les raisons pour lesquelles nous étions en boîte, combien de morts, qui, description de l'équipe de Caussannelle, plus une description détaillée du dialogue que nous avons eu avec lui. Je ne savais pas trop ce qui se passait, mais apparemment Caussannelle était un gros poisson. Au bout d'une demie-heure l'avant dernière phrase était : <Veuillez nous donner le numéro de votre appartement et le nom sous lequel il est inscrit. Merci.>

Bon. C'était clair, nous étions ciblés. La dernière phrase nous rassura un peu : < Merci de votre compréhension. Veuillez éteindre votre ordinateur et ne plus contacter personne. D'ici trois heures, une personne viendra vous contacter chez vous. Merci de votre participation et bon courage, nous sommes là pour vous aider.>

- Voilà, il n'y a plus qu'à attendre.

C'est au bout de deux heures et demie que la sonnerie tinta. J'appuyai sur l'intercom et demandai qui c'était.

- Guy Fouque, je suis envoyé par le Conseil. Vous pouvez m'ouvrir.

A ces mots, nous nous sommes tous les trois regardés. Le Conseil ? J'espérai qu'il ne parlait pas des grands-pères. Tous les trois, parce que Paul était bourré comme un coin et s'était vautré sur mon parquet. Quelque part c'était heureux, si c'était effectivement le conseil des Treize, il aurait piqué une crise.

- Vous pensez la même chose que moi ?

- On est vraiment dans la meerde !!!

- Finalement, on aurait peut être mieux fait de se barrer.

- C'est ça, Matthieu. C'est une bonne solution pour avoir au cul le Conseil. Dis-toi que je compte

encore vivre un certain temps.

- Bon ! On fait quoi ?

- A ton avis, et stupide ? Je ne connais personne suffisamment suicidaire pour faire semblant d'être du conseil, alors on ouvre.

J'appuyai sur le bouton de la porte d'entrée de l'immeuble.

- Il faudrait peut être prévoir le coup, même si c'est vraiment le conseil, je n'ai pas envie qu'il me suicide.

Matthieu commença de nouveau à répartir les armes, Jean essayait de réveiller Paul. Putain, c'était la vrai galère, jamais on ne pourrait fuir avec Paul sur l'épaule.

Nous nous répartîmes stratégiquement dans l'appartement en attendant la sonnerie de la porte. Et quand elle sonna, je crois bien que nous avons tous sursauté. Nous nous sommes tous regardés, du moins ceux qui étaient conscients.

- Bon, Pierre, tu ouvres ?

- A toi l'honneur, Jean. Après tout c'est ta famille.

Nouvelle sonnerie, et personne n'avait bougé.

- Peut-être, mais c'est ton appartement.

- Franchement les filles, vous êtes lamentables, dit Matthieu. J'y vais, faites gaffes.

On peut toujours compter sur un garou pour prendre une décision rapide. Je me mis en position, Matthieu commença à ouvrir la porte, en prenant bien garde de ne pas resté dans ma ligne de tir. Et la porte s'ouvrit sur un monsieur.

- Bonjour, puis-je entrer ? Ne vous inquiétez pas, je suis seul.

Là, Paul reprit ses prérogatives. C'est toujours mieux quand c'est un dragon qui parle, parfois les interlocuteurs draconiques étaient un peu susceptibles et prenaient assez mal qu'un être inférieur leur adresse la parole.

- Bien sûr, bien sûr. Entrez donc. Je suis désolé de l'accueil, mais nous sommes un peu nerveux. Matthieu, ne restes pas devant cette porte. Et arrête de baver. Il est évident que ce monsieur est tout à fait respectable. Un peu de tenue que diable !

Ha ! Le sens de la diplomatie, qu'est-ce que c'est beau. Respectable comme un mafieux en pleine préparation d'assassinat. Ce mec était très certainement un dragon rouge. Taille moyenne, costard et cravate noirs, lunettes de soleil et pompes en croco. Plus la petite touche, les cheveux gominés. Il ne lui manquait plus que l'accent italien pour tourner dans le " Parrain ".

Matthieu le laissa entrer, et là je me suis vraiment rendu compte de qui était ce mec. Quand il se déplaçait j'avais l'impression de voir une panthère, tout en fluidité et en puissance contenue. Et même avec les lunettes de soleil, j'ai pu m'apercevoir qu'il avait tout observé et jugé dans l'appartement. Une vrai machine, le style de personne qui n'a jamais d'ennui, pas parce qu'il fait peur, mais parce qu'on sent instinctivement qu'il porte la mort sur lui.

- Puis-je m'asseoir ? Je viens de conduire d'une traite jusqu'ici et je suis un peu fatigué.

- Bien sûr, bien sûr ! s'exclama Jean. Je suis désolé de l'accueil, mais nous sommes un peu nerveux.

- Tu te répètes, Matthieu toujours le mot pour rire.

- Tais-toi, va donc chercher à boire pour notre invité. Et ne fais pas ta mauvaise tête.

- Si vous me le permettez, j'ai acheté une bouteille de vin blanc avant d'arriver. Je sais que c'est peu de chose, mais je n'ai pas eu le temps de chercher un cadeau à la mesure de votre invitation.

Ah ! Le cadeau pour l'hôte, ça ne se refuse pas. Nous nous installâmes sur le canapé, pendant que l'invité s'enfonçait dans un fauteuil. Matthieu revint avec des petits gâteaux apéritifs et s'assit dans le dernier fauteuil. Je pouvais clairement voir qu'il avait gardé son Casull sous sa veste. Faut dire que ce n'est pas une arme que l'on peut cacher discrètement. Pendant que je servais l'apéritif, en plus une bonne bouteille, Fouque entama la discussion.

- Bien, tout d'abord, je tiens à m'excuser de mon intrusion. Mais comme vous pouvez vous en douter, je suis envoyé par le conseil des grands-pères, donc vous devrez répondre correctement à mes questions et m'apporter toute l'aide que je peux être amené à vous demander. Puis jetant un œil sur Paul avachi par terre. Si votre ami est blessé, je peux le soigner.

- Bien sûr, bien sûr. Mais ne vous inquiétez pas, il ne fait que cuver, les émotions fortes sont difficiles à supporter pour lui, c'est un barometz.

Je crains que Jean ne soit passé sur le mode disque rayé. Une implication du Conseil était pour lui beaucoup plus importante que pour nous. Après tout, son grand-père, Ancyte, était un membre de ce même Conseil. La discussion dura deux heures. D'abord les politesses, comment va la famille, et vous-même, connaissez-vous les derniers potins ? Et les frères et les sœurs, tout le monde se porte-t-il bien ? etc. etc. Enfin, rien que de très banal. Puis ensuite, l'interrogatoire a recommencé. En gros les mêmes questions que sur l'écran d'ordinateur. A la fin de la conversation, Paul commença à émerger.

- C'est qui ce type ? Il devait vraiment être perturbé. Normalement, il n'aurait rien dit, et aurait tenté de ramper discrètement à l'abri.

- Ne t'inquiètes pas. Ce monsieur est venu pour nous aider. N'est-ce pas ?

- Pas vraiment.- Oh ! Le gros enfoiré-. Je suis là pour les renseignements, d'ailleurs maintenant que vous êtes réveillé, je crains qu'il ne faille que je vous interroge à votre tour. Et bis répétita. En fait la seule véritable description que Paul était capable de fournir, c'était celle du dessous de table sous laquelle il s'était planqué. Mais manifestement, le sieur Fouque n'en attendait pas grand chose de plus.

- Bien, je crois que nous sommes arrivés au terme de notre conversation. Je vais devoir vous quitter. Pour une fois, je me suis énervé avant Matthieu.

- Dites, expliquez-nous un peu ce qui c'est passé. Parce que moi, je nage complètement. J'avais un peu haussé la voix, mais à la fin de ma phrase, j'ai failli avaler ma langue. Quand Fouque c'est tourné vers moi, en enlevant ces satanées lunettes, j'ai cru qu'il allait me tuer.

- Pardon ?

- Veuillez l'excuser, monsieur. Brave Jean, merci. Mais je crois qu'il a dit tout haut ce que je pense tout bas. Sincèrement, ce serait très convivial de votre part de nous renseigné un peu sur ce Caus-sannelle. Il a quand même essayé de me tuer, et il a très certainement tué un de mes cousins proches, ainsi qu'un autre gestalt.

- Bien ! Mais si je suis interrompu par un autre de vos animaux de compagnie, je l'abats. Sympathique le gars. On peut dire que la tension est brusquement montée d'un cran. Je sentais Matthieu prêt à bondir à la gorge de notre invité, Jean me regardait d'un œil noir, et moi-même, j'étais à la limite de montrer à ce gens foutre ce qu'un strige en phase de transformation était capable de faire comme dégât. A la surprise générale, c'est par l'intermédiaire de Paul que la tension est redescendue.

- Dites, si vous comptez vous étripier sur place, donnez-moi le temps de sortir de la pièce. Son intervention a tellement surpris tout le monde, y compris le gros tueur du dimanche, que nous nous sommes tous regardés pendant un court instant, avant que des sourires ne fleurissent sur nos bouches.

- Pardon, je ne suis pas chez moi, et je n'ai pas à me conduire de cette façon.

- Mais non, mais non, ce n'est pas de votre faute. Ce n'est pas un dragon, et il n'a rien à exiger. Enfoiré de Jean, mais vu les circonstances il n'avait pas tout à fait tort.

- Je n'ai, en fait, pas grand chose à vous expliquer. Vous avez pu constater par vous-mêmes que Caussannelle met en danger le secret de notre existence, et ce n'est pas la première fois. Cela inquiète suffisamment le Conseil pour avoir créé un groupe qui est chargé spécifiquement de l'abattre et je suis un de ses correspondants. Voilà, c'est tout.

Effectivement, c'était bien peu. Mais bon, je n'allais pas ouvrir ma grande gueule.

- Bien, je crois que j'ai fini. Je dois partir. Il sortit une carte de visite de la poche intérieure de sa veste et la tendit à Jean. Voici un numéro de téléphone qui vous mettra en liaison avec le groupe de recherche. Si quelque chose vous revient à l'esprit, même si cela paraît sans importance, n'hésitez pas. Tous les renseignements sont utiles et surtout rares. Sachez tout de même qu'il est rare de réchapper à une attaque de Caussannelle, et que vous êtes parmi ceux qui nous ont apportés le plus d'informations sur lui. Merci !

Tu parles d'une phrase d'au revoir. Le genre de truc qui te laisse un frisson dans le dos. Seuls témoin d'un dangereux criminel psychopathe dragon alchimiste. Merci du cadeau. C'est avec un certain contentement que je laissai sortir ce sombre individu de mon appartement.

Et voilà, une bonne petite journée bien remplie. Heureusement que ce n'était pas comme ça tous les jours. Je crois que nous allons un peu attendre avant de ressortir en boîte, histoire d'être un peu tranquille. Mais pour le moment, nous étions tous complètement épuisés, entre les émotions fortes et l'heure tardive, nous ne tenions plus debout. J'invitai mes compères de gestalt à dormir chez moi.

Chapitre 2

Je dormis dans mon lit. Ils sont bien gentils, mais j'aime bien mon confort. Dès que je me levai, j'allais préparer le petit déjeuner. Paul était répandu sur le canapé, Jean lui avait laissé la place et s'était installé par terre avec un matelas de coussins. Matthieu n'était pas là. Comme d'habitude, il avait du aller faire son footing matinal. Au minimum, dix kilomètres. Ce garçon est envahi d'une énergie fatigante. J'espérai juste qu'il n'allait pas nous ramener son petit déjeuner. La dernière fois qu'il l'avait fait, nous avions eu droit un quart de bœuf tout frais. Je me suis toujours demandé où il était allé le chercher. Mais bon ! Depuis, il s'était calmé.

Dans le doute je préparais un copieux petit déjeuner : thé, œufs, bacon, petits pains, plus de la salade pour Paul. Un truc qui tient au corps. J'étais toujours un peu anxieux et je préférerais avoir quelque chose de consistant au cas où on aurait du mal à prendre un déjeuner normal. Je ne sais pas, j'avais toujours une sorte de boule au creux de l'estomac. Le problème d'avoir un sens qui avertit du danger, c'est que dès que l'on a un petit problème gastrique, on devient paranoïaque. L'odeur du bacon frétilant dans la poêle réveilla mes deux compères.

- Ça sent bon, dit Jean.

Franchement, il avait l'air de sortir d'une lessiveuse. Je crois que les événements de la veille l'avait plus perturbé que les autres.

- Je veux, que ça sent bon, asseyez-vous. Quelqu'un sait où est parti Matthieu, dis-je.

- Il est allé faire un tour, me renseigna Paul. Il m'a réveillé ce matin, pour me dire de ne pas m'inquiéter. Il est allé courir. Vraiment, je ne sais pas comment il fait. Avec ce qu'il a dégusté hier.

- Justement. Hé bêta ! Si tu crois que devoir partir en cours de combat est le genre de truc à le calmer, tu te mets vraiment le doigt dans l'œil, dis-je.

C'est pile au moment où l'on s'installait à table que la sonnette retentit. C'est là qu'on a pu juger de l'état de stress de chacun, Paul s'est figé, Jean a sorti le calibre 50 de son slip et je suis allé chercher mon automag. Un peu inhabituelles comme réactions. J'appuyai sur l'interphone et demandai : Ouiii, c'est qui ?

- Matthieu, ouvre, débile. Je pense qu'un abruti me suit.

Et boum, mauvaise nouvelle dès le matin. Ha, ça, il est impayable ce Matthieu. Je m'empressai d'ouvrir la porte de l'immeuble. Trente secondes après on toquait à l'entrée. Rien qu'à la façon de frapper, je savais que c'était Matthieu, nous avions mis une sorte de code au point pour les cas d'urgence. Il était seul, et en bonne santé. Grâce à Dieu.

Une fois entré, il ne nous jeta pas un œil. L'appel de la cuisine fut le plus fort. Il est toujours affamé,

et dès qu'il sent l'odeur de la viande, il ne pense qu'à une chose, se remplir le ventre. Nous le suivîmes, et Jean prit la parole.

- Heu ... ! Désolé, mais tu viens de nous dire que tu étais suivi.

- Ouais ! Et une fourchette, une. Mais y a pas danger.

- Ha bon, dis-je, bonne nouvelle, mais tu le sais comment ?

- Ça fait deux heures, qu'il me suit. Je suis passé dans des coins tranquilles en espérant qu'il m'attaquerait, mais il n'a pas bougé. Une autre fourchette. J'en déduis donc qu'il n'est là que pour surveiller.

J'aime bien les méthodes de Matthieu, toute la subtilité du garou. On me suit, soit. Mettons-nous en situation pour voir si l'autre est méchant. Et si c'est le cas, on se bagarre. Simple quoi ! Il oublie seulement que parfois, les autres peuvent aussi être méchamment balaises. Des fois il est bien d'avoir un barometz associé à un garou, les deux tempéraments s'équilibrent.

- Ça doit être le Conseil, dis Jean. Je suis sûr qu'il souhaite assurer notre protection.

- Bien sûr, la bonté de ton putain de Conseil, marmonnai-je. On est des appâts, ducon ! Tu vas voir que nos adresses ont par inadvertance été inscrites sur un forum quelconque du Claw.

- Aaa-appâts, tu, tu plaisantes ? Paul était blanc comme un linge. Je crois qu'il était limite de l'évanouissement.

Jean me jeta le regard le plus noir dont il était capable.

- Mais non, mais non, dit-il en prenant Paul par les épaules. Mon grand-père ne laisserait jamais faire ça. Tu sais que ma famille est très soudée, je suis certain que ce n'est que pour assurer notre protection. Hein ! ? les gars.

- Mais oui, dit Matthieu, et puis t'inquiètes pas, nous sommes là. Nous te protégeons.

N'ayant pas le même sens de la meute que Matthieu, je préférais ne rien dire. Mais je n'en pensai pas moins pour autant.

- Bon, dans tous les cas, il faut qu'on sache qui c'est, non ? répliquai-je.

- Ça c'est sûr, me répondit Matthieu. C'est bien beau, mais si vous voulez, je descends dans la rue et je lui casse la tête. Après je suis certain qu'il répondra gentiment aux questions qu'on pourrait lui poser. Non ?

Vu la tête de Jean et la façon dont il regardait Matthieu, on ne peut pas dire que c'était une solution qui semblait l'emballer. J'avais l'impression que parfois il regrettait d'avoir dans SON gestalt une brute du type de Matthieu.

- On va trouver un plan. Merci, Matthieu, mais je crains que ta solution soit un peu trop directe.

- Bof ! me répondit-il, moi, j'aime bien. Au moins c'est simple.

- As-tu pensé à ce qui se passerait si c'était un envoyé du Conseil ? fulmina Jean.

- Rien à foutre, ils avaient qu'à nous avertir. Et puis on n'est même pas sûr qu'il est du Conseil. Moi, j'en ai rien à faire. On peut jamais s'amuser à chasser avec vous. Putain ! C'est la mort du garou.

- Je suis d'accord avec Jean, Matthieu, en tout cas si ça ne te dérange pas trop, dit Paul. Je suis pour une solution pacifique, sans bobo et sans douleur. Il faut toujours discuter avant de frapper.

- Perso, intervieni-je, je suis pour une solution intermédiaire. De base, on ne discute pas avec lui sans être sur notre terrain, ensuite s'il refuse de parler, on lui casse la tête. Tant pis s'il appartient au Conseil, Matthieu a raison, ils n'ont qu'à prévenir.

Finalement, tout le monde se mit d'accord sur l'idée d'un plan. Le problème quand on discute de ce

genre de chose, c'est la capacité de Jean à nous persuader que son idée est la bonne. Mais heureusement, nous commençons à nous habituer à ses façons et nous avons appris à faire attention. Tout d'abord nous avons appelé au numéro que nous avait donné l'ostrogoth d'hier soir. Nous sommes tombés sur un répondeur. Ils ne devaient pas être pressés : " Bonjours, veuillez laisser votre message, et au besoin un numéro de téléphone où nous pourrons vous joindre. " Le truc super utile en cas de crise, ils se foutaient vraiment des gens. Nous allions devoir improviser.

Une fois le petit déjeuner fini, nous avons un plan. Oh ! Certes un truc simple, mais j'aime bien les plans simples. Je fournis à tout ce petit monde des survêtements, chacun prenant son arme de poing que nous placions dans des bananes surdimensionnées. Puis nous partîmes en bus faire un petit jogging au Parc de la Campagne Pastré. Pour information, c'est un grand parc en bordure de Marseille, un truc suffisamment grand pour avoir des endroits assez isolés et protégés par le couvert des arbres.

En tous cas, le plan semblait fonctionner. De l'arrière du bus nous pouvions, discrètement voir le mec qui nous suivait dans sa Clio. Si c'était un gros méchant, ce n'était sûrement pas un méchant très riche.

On ne voyait pas bien sa tête derrière le pare-brise, mais il semblait faire preuve d'une certaine habitude pour suivre quelqu'un, et si nous l'avions remarqué, c'était parce qu'il était obligé de suivre le bus et donc de rouler moins vite que la plupart des voitures. Une fois arrivés au parc, nous commençâmes notre jogging. Bien que l'heure soit matinale, nous n'étions pas les seuls, mais bon, il n'y avait pas grand monde non plus. En plus, c'était assez drôle. Le parc ayant plusieurs entrées et sorties, pour être sûr de ne pas nous perdre, le mec était obligé de nous suivre. Ce qui était marrant, c'est qu'il n'avait pas prévu de tenue de jogging, comme nous avons pu le constater en commençant le parcours des personnes entraînées, et sincèrement, un footing en jean, c'est pas la joie. Intérieurement je rigolais en l'imaginant avec ses cuisses gonflant dans son pantalon. Rien que pour ça, je prenais plaisir à la plaisanterie. Et un autre avantage, c'était que ça nous permettrait de voir s'il tenait vraiment à ne pas nous perdre. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas pris de voiture, comme ça il ne pourrait pas poirauter à côté en attendant notre retour.

Au bout d'une dizaine de minutes de course sur les parcours habituels des joggers, nous nous enfonçâmes dans les fins fonds du parc, là où il n'y a quasiment jamais personne. Le chemin devenait étroit et la flore empêchait de sortir de l'étroite bande de terre sur laquelle nous courrions. Il fallait serpenter entre deux murs de verdure. La végétation augmentait, arbres, fourrés et tout et tout. Nous n'étions plus visibles à plus de dix mètres. Puis trouvant l'endroit sympa, je plongeai brusquement derrière un gros buisson, au risque de subir quelques estafilades. Mais quand il faut, il faut. Je me camouflai rapidement grâce à mon pouvoir et j'attendis. Au bout d'une trentaine de secondes, j'entendis le sieur arriver. Pas léger, souffle régulier. Manifestement, il n'avait pas l'air de forcer. Une petite pointe d'inquiétude me transperça, mais je ne pouvais pas vraiment reculer. Au travers du feuillage je le vis arriver. Ouais, ben c'était sûr, ce type savait courir. Jamais, je ne l'aurais défié à la course. Ça faisait bien un quart d'heures qu'on courrait, dans un terrain qui montait, descendait, avec quelques franchissements de murets et de caillasses, mais il semblait tout juste être sorti de chez le coiffeur. C'était un grand blond, beau comme un dieu, les dents blanches, la mèche rebelle, le torse en V. En gros, une gravure de mode. Une gravure qui court et qui nous suit. Sa chemise était encore rentrée dans son pantalon et il n'y avait même pas une goutte de sueur dessus. Par contre, il

ne semblait pas porter d'arme. En tout cas, vu de face. Je le laissai passer en priant le seigneur pour qu'il ne s'aperçoive pas de ma présence. Bon, de profil, toujours pas d'arme. Youpi ! Et finalement de dos, un désert. Ou alors, il avait caché son arme dans le rectum. Je le laissais passer devant moi de deux mètres, puis, je surgis brusquement de mon fourré en faisant un boucan du diable et en l'interpellant, en plus, histoire d'être sûr qu'il savait que j'étais là. J'aurai vraiment eu l'air fin s'il avait tranquillement continué sa route parce qu'il ne s'était pas rendu compte de ma présence. Je le braquai directement avec mon Automag. Je ne pouvais pas voir sa tête, mais à voir sa réaction, il ne paraissait pas transi de peur. Cet idiot c'est tout bêtement arrêté, et il s'est penché en avant, courbant son buste en mettant les mains sur les hanches. La position classique du coureur qui reprend son souffle. Je commençais à me sentir mal. J'espérai autre chose. Je ne sais pas moi, qu'il essaye de se jeter dans les buissons, qu'il sorte une arme de dieu seul sait où et qu'il me vise. Même qu'il lance un petit cri de surprise. Mais non, juste : tiens, on m'appelle d'une voix désagréable, je reprends mon souffle et...

- Putain, connard, lève les mains et retourne toi, lançai-je avec une grande conviction. Si tu bouges, je t'éclate.

- Si je lève les mains, je bouge, me répondit cet abruti.

Bon, il n'avait pas tout à fait tort, mais j'avais une excuse : je commençais à flipper carrément.

- Arrête de déconner, dis-je intelligemment. Il était toujours plié en deux, avec ses mains bien visibles sur les hanches.

Bon finalement, il obtempéra. J'avais bien vu, il était Apollon réincarné. Pas une goutte de sueur sur le front, l'air tranquille, tout sourire. Belles dents d'ailleurs. Au moins, une chose était certaine, il n'était pas humain. Trop beau pour être de la race des sapiens sapiens.

- Qui tu es ? Pourquoi tu nous suis ?

Son air d'étonnement semblait convaincant.

- Désolé, monsieur, mais je ne comprends pas. Je fais un footing. Mais si vous voulez me voler, je peux vous donner mes clés de voiture. Vous pourrez prendre tout ce que vous voulez dedans, je ne dirai rien.

Mais qu'est-ce qu'il me raconte ? Il me prend pour un débile profond ou quoi ? En plus, il avait l'air de commencer à paniquer.

- C'est ça ! Prends-moi pour une truffe. Tu fais ton jogging en jean ? Et puis c'est par hasard que tu suivais notre bus en venant ici ?

- Je ne sais pas. Vous habitez où ?

- Cinq Avenue, balbutiai-je instinctivement.

- Ha ! Je comprends la méprise. J'habite aussi aux Cinq Avenue. C'est le hasard qui aura fait que je sois bloqué derrière votre bus. Vous savez, à Marseille, il est dur de doubler.

- Heu ... ! Je commençais un peu à perdre pied. Ouais, mais le jean, ne me dis pas que tu as oublié ton survêtement en venant ici, insistai-je.

- Vous n'allez pas me croire, mais en fait, c'est exactement ce qui m'est arrivé. Vous imaginez ? Je me prends par le col, en me disant : " Allez aujourd'hui, va courir. " Et puis, hop, j'oublie mes affaires. Non, je suis vraiment tête en l'air. Alors pour me punir, j'ai décidé d'aller courir quand même. Comme ça j'espère que la prochaine fois, je n'oublierai rien.

- Ha bon ! Je commençais vraiment à me poser des questions. Aurions nous fait une erreur ? Ce mec

ne semblait pas du tout dangereux, stupide, certes, mais pas dangereux. Mais en réfléchissant un peu, la faille venait d'apparaître.

- Tu ne me dis que des conneries, ce matin, tu as suivi un pote à moi pendant qu'il faisait son footing matinal. Alors explique-toi.

- Il a déjà fait un footing ce matin ? Mais c'est un acharné du sport votre copain. Vous êtes sûr qu'il est normal ? s'étonna-t-il.

- T'inquiète pour lui, ne pus-je m'empêcher de répondre. M'apercevant que je disais n'importe quoi, je me mordis la lèvre et dis : " Réponds-moi " en y mettant autant de conviction que possible, tout en tendant mon flingue vers lui.

- Ecoutez, monsieur, on se calme. Je ne comprends rien à ce que vous me dites, et en plus, vous me braquez avec une arme. Comprenez que je me sente mal à l'aise.

Je commençais à me sentir mal moi aussi, c'est vrai quoi, je le comprenais ce gars. On fait un petit footing matinal, quand un inconnu vous pointe avec son arme et vous pose des questions bizarres. Mauvaise journée !

- Mais pour votre copain, s'il courrait dans le quartier des Cinq Avenues, il est tout à fait possible que je l'aie croisé au petit matin.

- Ha ! Explique.

- Voyez-vous, hier soir, j'avais organisé une petite fête à la maison. Rien qu'une dizaine de personne. Mais finalement, elle ne s'est finie que tôt ce matin. Alors je suis aller m'acheter des croissants dans une boulangerie. Ça doit être là que j'ai croisé votre ami. Ensuite, vous connaissez sûrement la chose, une nuit d'alcool, de cigarettes et on se sent un peu patraque. Les bronches envahies par la fumée, la langue pâteuse à cause de l'alcool. Et hop, on se dit qu'un petit footing nous remettra en forme. Histoire d'éliminer toutes les saloperies ingurgitées pendant la nuit. C'est un pur hasard si je me suis retrouvé bloqué derrière votre bus. Je vous le jure.

Son histoire se tenait. Je suis peut être un Strige, mais je ne flingue pas les gens sans bonnes raison. Je me sentais vraiment comme un con devant ce pauvre type. Et comme mon sens du danger ne me titillait pas, il ne devait pas y avoir de problème. Pas de chance.

Je remis mon arme dans sa banane et je m'excusais.

- Pardon, je suis un peu nerveux en ce moment. Baissez les bras, vous ne craignez rien. Je m'excuse. Puis, je m'écartai du chemin.

Il commença à revenir sur ses pas en passant à coté de moi.

- C'est pas grave, ce sont des choses qui peuvent arriver. Vous êtes sur ? Je ne risque rien ? Je peux y aller ?

Ça faisait longtemps que je ne mettais pas senti aussi merdeux. Je le laissai partir.

- Bouge plus, entendis-je.

C'était mes potes qui étaient revenus. Ils avaient toutes leurs armes sorties et ils visaient tous le bellâtre.

- Hééé ! Merde ! s'exclama-t-il.

- Non, non les gars, c'est une erreur, intervins-je avant que ça dégénère. Je me mis dans la ligne de tir de mes copains. Matthieu avait sa tête des mauvais jours, Paul tremblotait avec son Eagle et je craignais qu'une bastos parte par inadvertance et Jean semblait à la limite d'exploser de rire. Je ne comprenais plus rien.

- Je l'ai interrogé, y a pas de problème. C'est la faute à pas de bol.
 - Sûr, me répondit Jean. Puis s'adressant à notre jogger en jean. Cousin, si vous ouvrez la bouche, je me verrai contraint de laisser notre garou se jeter sur vous.
 - Hein ? Dis-je intelligemment. Je patageais, et pas dans une baignoire mais dans un océan. Je vis l'inconnu se retourner, avec sur le visage un air de dépit. Il leva les mains et ne dit rien.
 - Mais arrêtez les gars, je vous jure, il est clean.
 - Ça fait deux trois minutes que l'on vous observe, m'expliqua Jean, et sincèrement si ce n'est pas une utilisation de la capacité à embrouiller l'esprit par les belles paroles des dragons d'or, je me les coupe. Peut-être d'ailleurs renforcée par un charme quelconque. Ou alors, vous êtes un de mes oncles, mais vous semblez trop jeune pour ça. Vous pouvez parler, mais ne faites que répondre à mes questions, autrement nous flinguons.
- Je me tournai vers l'inconnu et il me fixa droit dans les yeux.
- Démasqué. Vous avez raison, je suis un dragon d'or. Mais je ne vous veux aucun mal. Au contraire, répondit-il avec un petit sourire en coin.
- Je mettais fait avoir. Se sont des choses qui arrivent, mais ce n'est jamais agréable. J'arrivais même pas à me sentir flouer, ni même à m'énervé.
- Et le sort ? Vous utilisez quel masque ? Demanda Jean qui semblait finalement assez détendu.
 - Si vous voulez bien, je conserve quand même quelques secrets. Mais je crois que je vais être obligé de répondre aux autres questions, non ?
 - Ça ! c'est sûr, dit Matthieu. Autrement, j'te bouffe.
 - Du calme, Matthieu, ce monsieur est encore un membre de ma famille, et je ne voudrais pas faire d'erreur. Jean regarda intensément son cousin, le regard suppliant. Il était assez net qu'il ne voulait pas avoir à tuer un de ses proches cousins.
 - Ne vous inquiétez pas, je vais parler. Mais je dois vous dire par avance que je ne dirai pas tout, même sur des sujets concernant notre affaire. Alors ne vous énervez pas.
- Pourtant, avec son petit air tranquille et sa condescendance, il commençait à m'horripiler, le cousin. Il restait là, peinard. Comme s'il n'avait pas trois dangereux individus armés (je ne compte jamais Paul comme quelqu'un de dangereux), stressés et qui, en plus, avaient failli se faire bouffer la veille, qui attendaient son bon vouloir.
- Bon, bon ! Alors commençons par le début, dit-il.
 - C'est ça, le début est toujours un bon départ, le coupa Matthieu.
 - Merci, je vois que vous suivez, mon cher.
 - Arrêtez vos conneries, dis-je en mettant ma main sur le bras de Matthieu que je sentais sur le point d'exploser. Dépêchez-vous, nous n'avons pas que ça à foutre. Et toi, Matthieu, ta gueule !
 - Merci ! Bon, d'abord je m'appelle Herbert Shwartz. Je suis un des fils de Raoul Shwartz, mon décédé père. Père qui fut abattu par Caussanelle. Et dans la grande tradition draconique, je suis en pleine Vendetta. Voilà, c'est tout ce dont vous avez besoin de savoir. Pour le reste, je serai obligé de vous abattre si vous connaissez la vérité, finit-il avec un grand sourire.
- J'allais lui mettre une grande mandale dans la gueule, mais Jean me précéda. Il lui mit un coup de poing de toute sa force et le Shwartz encaissa le coup sans broncher. Il n'y eut même pas une petite goutte de sang signifiant qu'il avait été touché. C'était désolant.
- Cousin ! Arrête de déconner. Et n'essaye pas tes dons, nous sommes à égalité là-dessus, mais moi

je suis stressé. Alors dis-nous plutôt comment tu as été aussi vite au courant de notre rencontre avec Caussanelle. Et pourquoi nous suis-tu ? fulmina-t-il. Et si jamais tu recommences à te foutre de notre gueule, je t'abats moi-même. Rarement, j'avais vu Jean comme ça. Calme en apparence, mais aussi tendu qu'une corde de piano. Sur le moment, je me suis dit qu'il se doutait de quelque chose, mais qu'il préférerait ne rien dire.

- Bien, bien. Je vais parler. Mais vous ne devrez en aucun cas en parler à qui que se soit. Et il nous regarda bien tous dans les yeux.

Apparemment, son examen dû le satisfaire car il enchaîna.

- Bon, bon. J'appartiens à un groupe qui chasse Caussanelle. Nous sommes plusieurs dragons dont des membres de la famille furent tués par lui. Et nous sommes en Vendetta, ça c'est la vérité. Pour ce qui est de notre vitesse d'intervention, c'est assez simple. Nous avons l'œil bienveillant du Conseil.

- Pardon ? s'exclama Paul.

- Le Conseil ! Quoi, vous ne connaissez pas ? dit-il en souriant.

J'avoue qu'à ce moment, j'étais limite de me faire dans le pantalon. Heureusement que nous ne l'avions pas tué, nous aurions été dans une merde sans bornes. En plus, je le croyais. Personne n'oserait dire qu'il est mandaté par le Conseil sans que ce soit vrai.

- Vous avez l'œil bienveillant, ou vous êtes carrément envoyés par le Conseil ? demanda Jean.

- Disons un peu des deux. Nous travaillons officieusement pour le Conseil. Vous comprenez qu'il serait peu judicieux que la famille, au sens large du terme, soit au courant que le blocage qui nous empêche de nous transformer devant les humains puisse être contourné.

Paul était tout blanc, Matthieu interrogatif, Jean penseur et moi terrorisé.

- En gros, tous ceux qui sont au courant, normalement, ils disparaissent ? C'est ça ? Interrogea Jean.

- En gros.

- C'est pour ça que vous nous suiviez ? Vous attendiez le bon moment pour nous abattre. Hein, c'est ça, dites ? bredouilla Paul. Ou alors, vous attendez vos copains pour nous abattre ? Et puis adieu. Vous êtes de vrais salauds, des sauvages, des tyrans, des assassins,...

- Et ho ! Du calme Paul, intervint Jean. Arrête ta tirade. Pour l'instant, nous discutons.

- Non ! Mais tu te rends compte que peut-être ses acolytes sont là. Tout autour, attendant de nous transformer en cadavre. Et toi tu veux discuter. J'emmerde le Conseil, j'emmerde ses assassins et puis je vous emmerde vous aussi. Le ton de sa voix commençait à monter dans le strident, le pauvre était en train de perdre les pédales.

- Tuons-le. Et après on se barre, finit-il.

- Si vous voulez, dit Shwartz. Mais ça ne résoudra pas votre problème. Quelqu'un d'autre viendra et ce ne sera probablement pas quelqu'un de ma famille. Je suis certain d'une Wyverne ou un Blanc serait ravi de faire un bon repas, s'exclama Shwartz. Avec moi, au moins, on peut discuter.

Manifestement, il avait quand même quelques craintes de rester sur le carreau le bon Shwartz. Ce qui était compréhensible. J'avoue que j'étais assez tenté sur le moment, mais ce n'était vraiment pas raisonnable, et il le savait. Peut-être le fait qu'il y ait un garou dans le gestalt l'inquiétait plus que ce je pouvais penser.

- Qu'est ce que tu proposes, demanda fort à propos Matthieu. C'est marrant, mais parfois, cette pile électrique est celui qui a le plus les pieds sur terre parmi notre groupe. J'imagine que si vous n'avez pas encore essayé de nous tuer, alors que vous connaissez nos adresses, c'est qu'il y a autre chose ?

- Effectivement, vous pouvez continuer votre vie normalement. Et nous laissez vous surveiller. Si vous nous aidez à attraper Caussanelle, il est probable qu'en récompense le Conseil vous laisse la vie sauve.

- Si je comprends bien, de toute façon, ou nous vous aidons ou nous mourrons à plus ou moins long terme, dit Jean.

- C'est ça ! Dans le pire des cas vous gagnerez toujours un sursis et une possibilité de rester en vie. A vous de choisir. Sachez que de toutes les façons, on vous laissera en vie un certain temps, histoire de voir si Caussanelle n'essaye pas de vous chopper. Si c'est le cas, et c'est la meilleure solution, vous l'affronterez. Et avec votre gestalt, vous avez une chance de vous en sortir. De plus, nous serons là. Je crois sincèrement que c'est la meilleure solution pour vous.

- Tu crois qu'il essaye de nous embrouiller avec son pouvoir, Jean ? Demandai-je.

- Non, malheureusement, je ne crois pas, me répondit-il avec un air de chien battu. Avant de donner ma réponse définitive, je veux rencontrer Grand-Père. Pourriez-vous arranger ça ?

- Hoola ! Intervint Matthieu, on est un groupe. La décision ne te revient pas, on doit être d'accord. Il faut dire que j'étais d'accord avec lui, qu'est ce qui lui prenait à notre dragounet.

- Ouaip, et puis, moi, je dis qu'il faut le tuer, puis se barrer vite fait, dit Paul.

- Arrêtez vos conneries. Contre le Conseil, nous n'avons aucune chance. Et puis, ce sont des affaires draconiques, c'est à moi de prendre les décisions.

- Je pisse à la raie des dragons, dis-je. C'est aussi notre peau qui est en jeu. Alors tu arrêtes de te la péter et on discute.

- Je crois bien qu'il a raison, nous signala Shwartz en levant l'index en l'air.

- Toi ! Ta gueule, hurla Matthieu. Autrement, j'te bouffe.

Il y eut un blanc pendant lequel Jean nous regarda d'un air pensif.

- Non, c'est à moi de prendre la décision. Vous le savez très bien ! Même si mon grand-père considère les créatures féériques comme des égaux, ce n'est pas le cas des autres. Il faut que la décision vienne de moi.

- Du moins en apparence, dis-je.

- Du moins en apparence, admit-il. Et le fait de refuser, mettra mon grand-père en porte-à-faux, et ça, je peux difficilement le faire.

- Ouais, youpi ! La mafia draconique, dit Matthieu. Franchement, on en a rien à foutre de ton grand-père. C'est pas le fait de le mettre dans l'embarras qui va m'empêcher de dormir. De toutes les façons, vos grands-pères, c'est tous des cons. T'as qu'à te rebeller, comme tout le monde.

- Soyez polis, s'il vous plaît. Votre collègue à raison. Grand-Père est un des seuls soutiens que vous pourrez avoir au Conseil, avec peut être Wiesarëk, rajouta-t-il. Si vous êtes polis et que vous coopérez, il défendra votre peau quel que soit le résultat de l'opération, insinua Shwartz.

Franchement, comment voulez-vous discuter avec deux dragons dorés. Surtout quand ils défendent la même idée et qu'ils ont raison. Par acquis de conscience, nous avons encore continué comme ça pendant cinq minutes. Mais en fait, le résultat ne faisait aucun doute. Le pire avec un dragon d'or, c'est de ne jamais vraiment savoir s'il gagne une discussion parce qu'il a raison ou à cause de son pouvoir. Finalement, nous avons laissé partir Shwartz avec la promesse qu'il essaierait d'arranger un entretien avec son Grand-Père. Mais sans certitude. Matthieu semblait assez mécontent du résultat, mais c'était normal, il avait toujours refusé le fait que les dragons représentent une puissance quel-

conque. Et puis, il était un rebelle dans l'âme. Paul, comme d'habitude, lui estimait que la meilleure solution était la fuite. Après tout, c'est un Barometz. Mais il suivrait, ne se sentant pas le courage de partir tout seul à l'aventure. Alors même s'il tirait la tronche sur le chemin du retour, il se la fermait. On peut dire que dans ce genre de situation, il tombe en une sorte d'hibernation. Du moins en apparence. En fait, il est totalement concentré sur son environnement, essayant de percevoir tout ce qui pourrait représenter un danger et de trouver le moyen de fuir ces dangers potentiels. Moi, j'attendais. La situation était telle que nous n'avions pas de choix véritable, alors autant faire avec ce qu'on avait. Voir, analyser, puis agir, telle est ma devise. C'est vrai que j'étais quand même un peu stressé, mais j'essayais de contrôler ça, c'était inutile et peu constructif. Et Jean me direz-vous ! Jean il était inquiet. Il savait que l'avenir de notre gestalt dépendait de ses actions futures, mais il commençait à avoir une bonne habitude de marcher sur le fil du rasoir. J'avais confiance, il nous sortirait de ce mauvais pas.

Alors nous sommes rentrés à mon appartement. Une longue semaine se préparait.

Chapitre 3

Pendant les jours qui suivirent, nous ne nous séparâmes jamais, allant par quatre. Passant chez les uns et les autres pour récupérer du matériel, préparer nos affaires de voyage, histoire de partir rapidement au cas où. Ce fut vraiment une morne semaine. Nous passions notre temps à regarder dans notre dos, tentant de repérer les ennemis éventuels et les alliés tout aussi éventuels. Le moindre bruit nous mettait en alerte, la moindre ombre prenait des allures de dragon. Et en plus le programme télé de la semaine était vraiment pourri. Nous ne sortions presque pas, Jean et moi passions notre temps à calmer Matthieu, qui lui voulait sortir tout le temps pour provoquer les autres. J'ai même failli acheter un lecteur DVD, tellement on s'ennuyait. Paul utilisait le pseudo de Jean pour surfer sur The Claw, cherchant je ne sais quoi et tous les soirs il nous faisait le résumé de ses découvertes comme quoi n'importe qui pouvait trouver nos adresses et qu'il était persuadé que toutes les discussions des forums tournaient autour de nos aventures. Et qu'il fallait absolument déménager tout de suite avant que l'Apocalypse ne nous tombe sur la tête. Pour me calmer, je passais mon temps sur mes chères horloges, les astiquant, les démontant, remplaçant quelques ressorts. Au moins cette activité m'évitait de trop réfléchir et me permettait de m'isoler un peu des différentes jérémiades de mes compères. Malgré tout ça, à la fin de la semaine, Matthieu était prêt à sauter par la fenêtre pour pouvoir sortir, Paul ne décollait plus les yeux de l'écran en marmonnant, je ne sais quelle litanie ou mantra, pour se rassurer, moi, j'étais prêt à prendre l'un pour taper sur l'autre et Jean semblait croire que son rendez-vous avec Grand-Père était tombé à l'eau et il commençait lui aussi à broyer du noir.

Je peux vous le dire en connaissance de cause, un gestalt est une aventure merveilleuse, il permet de découvrir des gens qui deviendront comme votre famille, et parfois un peu plus. Mais alors, vraiment, vivre à quatre dans un T3, avec des personnes aux caractères si étranges, c'est l'enfer. Sartres avait raison.

J'étais en train de fantasmer sur l'étranglement de Paul, j'hésitais entre le fil du téléphone ou celui de la souris et manifestement Jean s'inquiétait de l'étrange regard que lui lançait Matthieu en pensant au fait que cela faisait plus de trois jours qu'il n'avait pas mangé de viande, quand Paul bondit de sa chaise en levant les bras au ciel.

- Ça y est, on a le rendez-vous ! Ça y est, ils ont écrit un mail !

Nous nous jetâmes tous trois sur l'écran, en se marchant un peu sur les pieds et en bousculant Paul. Bien fait pour lui ! Effectivement, un mail de Shwartz illuminait l'écran de l'ordinateur.

<Bonjour, les amis. Vous avez rendez-vous avec Grand-Père demain matin à onze heure. Suite

Présidentielle, au Sofitel du Vieux Port. Venez nombreux et habillés.

Avec mes sincères salutations, Shwartz.>

C'était assez marrant, la tête de Jean, on avait l'impression qu'un poids de quatre cents kilos venait de lui être enlevé de la poitrine.

- Je le savais ! Il ne pouvait pas nous laisser tomber. Nous avons le sens de la famille chez nous. J'en étais sûr, il va nous venir en aide.

- Du calme, Jean, le refroidis-je. C'est juste un rendez-vous. Aussi bien, il nous invite pour le petit déjeuner.

Je crois que s'il avait eu une arme à la place des yeux, malgré son profond pacifisme j'aurais fini à la morgue.

- C'est mon Grand-Père, et ce n'est pas Toungouska. Alors tu gardes tes plaisanteries pour toi et tu nous sors les costumes. En plus, il va falloir trouver un cadeau. Et fissa !

Bon ! Vous connaissez leurs bon dieu de coutumes aux écailleux : " Bonjour Machin, quel plaisir de vous voir, voici un petit cadeau pour vous remercier de votre invitation. Et la famille, ça va ? Vous avez des nouvelles de Bidule, et les enfants de Truc, ils se portent bien ? Oui, je sais, le monde va être détruit dans trois jours, mais vous reprendrez bien un bœuf ? "

Enfin, tous les salamalecs habituels. Le problème, c'est qu'aucun de nous n'avait idée de ce qui ferait plaisir au vieux. En plus, en moins d'un jour. Le problème était épineux, mais nous n'avions pas le choix.

Conclusion, le lendemain matin, nous nous présentions à l'accueil du Sofitel avec un superbe bouquet de fleur, et nos costards trois pièces. On ne s'était pas foutu de sa gueule au vieux, le bouquet était énorme. Désolé, mais nous n'avions rien trouvé de mieux en si peu de temps. Déjà, nous avions évité la catastrophe, Paul avait acheté des fruits pour mettre dans le bouquet, et Jean avait passé dix minutes à l'insulter en lui expliquant par intermittence que nous n'allions pas voir Wiesarek.

La journée était belle, c'était un bon jour pour risquer sa peau. Nous ne faisons pas les fiers en passant le hall d'entrée de l'hôtel. Nous étions attendus. Shwartz était à côté de la réception. Lui aussi, tiré à quatre épingles, l'air distingué et tranquille. Il leva la main pour nous saluer, avec un grand sourire. Très ancien copain de fac qui retrouve ses collègues pour la réunion des dix ans. Et c'est avec un enthousiasme chaleureux qu'il nous serra la main les uns après les autres.

- Alors, ça va ? Je constate avec plaisir que vous êtes à l'heure.

- Ça va, ça va. . .Laissez tomber.

- Ho ! Le superbe bouquet. Je suis certain qu'il appréciera à sa juste valeur votre cadeau, dit-il avec un sourire en coin.

Je commençais franchement à haïr ce faux-cul, avec son sourire pour pub de dentifrice. De toute façon, il était trop beau, ce con. Il avait l'air de s'amuser comme un petit fou. Nous le suivîmes dans les méandres de l'hôtel. Au moins le vieux n'avait pas l'air d'avoir de problèmes d'argent, la décoration était superbe, la moquette des couloirs suffisante pour se noyer dedans, la climatisation un peu fraîche, et l'ascenseur suffisamment grand pour organiser un concert de Johnny, il était clair qu'il avait les moyens.

Nous nous arrê tâmes devant une superbe porte en bois. En vrai bois, pas en contre-plaqué. Shwartz tapota légèrement sur la porte. Et là horreur, elle s'ouvrit et pourtant nous ne voyions toujours pas l'intérieur de la Suite. Il y avait un homme devant l'entrée. Enfin un homme est un grand mot : un

monstre. Plus de deux mètres de haut et des épaules larges comme l'encadrement de la porte. En fait, un peu plus larges. Je le surnomma automatiquement La Chose. Donc, La Chose avait un air asiatique, avec des petits yeux cruels. Une légère bedaine qui n'arrivait pas à cacher la musculature qui se trouvait derrière, des biceps qui allaient très certainement faire craquer les coutures de son costume sombre s'il se grattait le dos et des poignets suffisamment épais pour exclure qu'un jour la Police puisse lui passer des menottes. Pour rajouter à ce plaisant tableau, La Chose avait une longue chevelure noire bouclée qui s'épanouissait en une grosse masse quasiment jusqu'aux fesses.

La Chose s'écarta de la porte et nous dit :

- Si ces messieurs veulent bien se donner la peine d'entrer dans le vestibule.

Quand une créature comme celle là vous dit quelque chose, vous obtempérez automatiquement, même si elle vous dit de monter à l'échafaud. Shwartz nous salua du pas de la porte avec un petit signe de la main.

- Je vous quitte. Je ne suis pas invité à la discussion. A tout à l'heure dans le hall. Puis il tourna les talons, nous laissant seuls face à l'inconnu.

Je comprenais mieux sa bonne humeur et sa main, je me jurai que s'il me resalua un jour comme il venait de le faire, je la lui ferai bouffer.

La Chose nous débarrassa de nos vestes et demanda poliment :

- Si vous avez une arme quelconque, je vous demanderai de bien vouloir me la remettre. Il serait ennuyeux que je découvre que vous en gardiez une et que Monsieur s'en rende compte. Je serai alors obligé de vous écraser la tête et de manger votre cœur.

Tout ça dit sur le ton de la conversation, sans le moindre sourire. En plus derrière lui, je remarquai une bipenne accrochée à une patère à côté de la porte. Un gros truc, à peu près aussi grande que moi et qui devait bien peser ses vingt kilos. Elle était superbe, pleine de gravure et toute en acier damassé. Avec un air très tranchant. Voyant mon regard, La Chose parla encore :

- C'est mon arme. Et pour la première fois je vis un éclair d'amour dans les petites pupilles de la Chose. Ne vous inquiétez pas, je suis un Minotaure. Je fais parti du gestalt de Monsieur et comme tel, je suis une personne plutôt portée vers la non-violence.

A ces mots, je jetai un regard interrogatif à Jean qui me répondit en levant les épaules. Devant le déséquilibre évident des forces en présence, nous nous débarrassâmes de notre attirail. Adieu revolvers et pistolets, adieu grenades et couteaux. Même si j'avais eu un char d'assaut, je lui en aurai donné les clefs à La Chose. Il me faisait trop peur. Je me demandais même si on pouvait considérer le stylo à plume Mont Blanc que j'avais dans une poche comme une arme. Je crois bien que pour une fois Matthieu n'ouvrirait pas intempestivement sa bouche dans une conversation. Garou, mais pas complètement fou.

Une fois tout notre barda proprement rangé sur différentes étagères du vestibule, la Chose se dirigea vers une double porte au bout d'un minuscule couloir. Il frappa délicatement sur la porte et, sans attendre, ouvrit en grand les deux panneaux. Puis il se mit sur le côté et avec le geste spécifique de la main des ZZTop, nous montra l'ouverture.

- Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer.

Je compris à cet instant ce que pouvaient ressentir les animaux qui vont à l'abattoir. Jean prit la tête du groupe, et c'est en file indienne que nous sommes entrés dans l'antre du dragon. La pièce était grande, manifestement le salon principal de la Suite. Elle était meublée en style Moderne, avec

quelques lithographies sur les murs. Une grande baie vitrée nous donnait une très belle vue sur le Vieux-Port. Nous nous arrê tâmes sur un moelleux tapis. Nous étions dans le dos d'un grand canapé, face à une grande télévision allumée, avec entre les deux une table basse où reposaient des pieds en babouche. L'écran passait le générique de " La Petite Maison dans la Prairie ", et nous pouvions voir la jeune Ingalls courir dans les champs. Quand elle se vautra dans l'herbe, nous vîmes une main dépasser du canapé.

- Entrez, entrez ! Les enfants. Et asseyez-vous. La main remua pour nous désigner les quatre fauteuils en cuir blanc qui se tenaient de part et d'autre de la table basse. Nous nous dirigeâmes sur les fauteuils et nous aperçûmes enfin Ancyte, le Grand-Père des dragons dorés. Il était tranquillement installé dans son canapé, à moitié allongé serait plus juste, vêtu d'une grande djellaba verte, avec de magnifiques arabesques cousues en fils d'or. Il ressemblait à un bel homme d'une cinquantaine d'année, les tempes grisonnantes, le teint bronzé et sportif. Il avait sur les cuisses un grand saladier plein de petits bouts de viande crue qu'il picorait régulièrement. C'est à peine s'il nous jeta un coup d'œil.

- Asseyez-vous et attendez, s'il vous plaît. J'adore cette série. Nous ferons les présentations après, si cela ne vous gêne pas trop, dit-il.

- Bien, Grand-Père, répondit Jean avec un air de profonde affliction.

Nous passâmes l'heure à regarder l'épisode. C'était absolument passionnant. . . De temps en temps je jetai un œil discret à Ancyte, il était littéralement hypnotisé par le petit écran, piochant de temps en temps dans son saladier. Celui qui avait l'air le plus stupide, c'était Jean, avec son énorme bouquet de fleurs à la main. Matthieu respirait l'ennui, mais même lui n'osa rien dire. Au moment de la publicité, Ancyte appuya sur la télécommande qui était à côté de lui sur le canapé et baissa le volume sonore de la télévision, puis il se tourna vers nous.

- Bonjour, les enfants. Je sais que je suis très impoli, mais j'adore cette série, dit-il en nous regardant. Jean se leva et tendit les fleurs à son Grand-Père.

- Bonjour, Grand-Père. Tenez, j'ai apporté ceci, répondit-il en lui tendant le bouquet, pour vous remercier de votre accueil. Je sais que c'est peu de chose, mais je n'ai malheureusement pas eu le temps de trouver un cadeau plus approprié.

- C'est très joli, mon enfant ! enchaîna-t-il, sans tendre la main pour saisir l'objet du délit. Mais présente-moi donc tes compagnons.

A cet instant, la Chose entra dans le salon, avec à la main un grand vase plein d'eau.

- Et donne donc ce superbe bouquet à Landri.

Je ne sais pas comment La Chose (enfin ! Landri) avait su à quel moment exact il fallait entrer, mais je crois que nous étions dépassés. Jean remit le bouquet à La Chose qui déposa le tout sur une petite table à côté de la porte d'entrée. Pendant ce temps nous le regardions tous en restant coi, jusqu'à ce qu'il sorte enfin.

- Voilà, Grand-Père, je vous présente Matthieu, Paul, et Pierre, dit-il en nous désignant les uns après les autres. Ce sont, un garou, un barometz et un Strige. Ils sont mon Gestalt.

Ancyte nous regarda intensément les uns après les autres, l'air pensif.

- Un strige et un barometz, voilà bien deux types de créature assez rare. Messieurs, je suis fort aise de vous rencontrer, ainsi que vous, Matthieu. Mais trêve de discussion, l'émission reprend. Et il appuya sur la télécommande pour remettre le son de la télé alors que l'écran publicitaire s'achevait.

Début étrange ! Nous nous réenfonçâmes dans nos fauteuils, et regardâmes la fin de l'épisode. Enfin, cela finit. Ils étaient tous heureux, tout le monde pleurait de joie dans les bras des uns et des autres (enfin sur l'écran). Ancyte prit la télécommande et éteignit enfin cet écran maudit.

- Alors, mon garçon, tu as demandé à me voir.

- Oui, Grand-Père, vous connaissez notre situation. Vous savez que nous ne sommes en rien responsables de ce qui est arrivé et pourtant, si j'ai bien compris, normalement nous devrions être tués.

- Sache, mon enfant, que je le regrette profondément. Tu sais comme je réprouve ces manières brutales, mais parfois, la nécessité fait loi. Vous ne seriez malheureusement pas les premiers innocents à être abattus à cause de la nécessité de garder un secret secret. Mais au fait, comme va ton cher père, mon fils. Et ta sœur, toujours bénévole au Resto du Cœur ?, Dit-il en sautant du coq-à-l'âne.

- Mais Grand-Père, n'y aurait-il pas une autre solution ? Nous sommes tout à fait prêt à coopérer, et cela, même si nos vies n'avaient pas été dans la balance. Nous sommes entièrement dévoués à la cause draconique, rajouta-t-il.

Je dois dire que Jean exagérait un peu. La cause draconique, franchement, en général on s'en foutait comme de l'an quarante. Le problème c'était qu'il semblait qu'il n'arrivait pas à tenir compte que pour Ancyte, la décision était déjà prise. Je craignis qu'il ne réponde pas à la question supplémentaire. D'ailleurs Ancyte le regardait intensément, l'air de dire : " Attention, il y a des règles à respecter. " Mais Jean paraissait suffisamment inquiet pour ne pas s'en rendre compte.

- Grand-Père, vous savez que ma famille vous a toujours été fidèle. Il n'y a aucun membre proche qui ait fait défection, bafouilla-t-il d'une voix tremblotante.

- Ta famille, justement, parle-m'en un peu, Jean, insista Ancyte d'une voix descendant dans les graves.

Et je peux vous dire que les graves d'Ancyte permettent de se rendre compte que c'était un dragon. Et un gros. On aurait dit qu'il avait mangé une carrière entière de marbre et que quelques morceaux de pierre étaient restés coincés dans sa gorge. Fort heureusement, ce ton inquiétant, permit à Jean de reprendre ses esprits.

- Oui, oui. Père est à Mogadiscio, il est en train d'essayer de monter un hospice. Mais vous savez, il y a peu de moyens et la tâche est rude. Quant à ma sœur, elle travaille toujours au Resto du Cœur, du moins quand elle a le temps. Elle est en train de passer le concours pour devenir infirmière.

- Bien ! Je vois qu'ils sont très occupés. Quand tu contacteras ton père, tu pourras lui dire que je suis fier de lui et de sa fille.

Et vlan, prends ça dans la gueule.

- Et vous les enfants, continua-t-il en nous regardant, ça va ?

Je me lançai :

- Oui, monsieur, ça va. Jean prend bien soin de nous. Sachez que nous sommes très heureux de vous rencontrer. Il nous a tellement parlé de vous, léchai-je.

- En bien, j'espère.

- Bien sûr, s'exclama Paul. Il est parfait, actuellement, il est un peu perturbé, mais nous espérons qu'il se ressaisira bientôt. Pas vrai Matthieu, dit-il en insistant fortement.

Il eut l'air d'être surpris en train de faire une bêtise. Il faut dire que les mondanités n'étaient pas sa tasse de thé, et il était en train de s'assoupir dans son fauteuil.

- Hein ? Euh... Oui, oui, c'est très bien, bafouilla-t-il, l'air de sortir d'un profond sommeil.

Manifestement, il ne savait pas du tout de quoi on parlait. Bon dieu, cette rencontre partait complètement à vau-l'eau. Entre notre dragon qui perdait les pédales et notre garou qui s'endormait, nous n'étions pas sortis de l'auberge.

- Je m'excuse au nom du gestalt, Grand-Père. Nous sommes très perturbés par l'annonce de notre mort. Et je m'excuse à titre personnel pour m'être conduit comme un gougnafier, se reprit enfin Jean.

- Ce n'est pas grave, petit ! Je comprends votre situation, mais n'oublie pas que la politesse est l'apanage des rois, l'admonesta Ancyte. Mais je suis content de voir que certains dans ton groupe gardent encore le sens des valeurs et qu'ils font leur possible pour te sauver la mise. Du moins, ils font leur possible en fonction de leur nature, dit-il en regardant Matthieu.

Celui-ci semblait enfin être complètement éveillé.

- Bon, comme je m'aperçois que vous n'êtes pas vraiment en état de garder la mesure, parlons directement de votre problème. Je ne saurai vous garder trop longtemps sur des charbons ardents, j'aurai trop peur que votre garou ne s'endorme ou ne se mette à mordiller le mobilier.

Merci, Matthieu, s'endormir pendant une discussion avec un Grand-Père, c'est absolument génial. Déjà que sa nature violente ne le mettait pas en odeur de sainteté. Grâce à Dieu, c'était Ancyte, autrement nous aurions fini en plat de résistance.

- Maintenant, je souhaite que vous me racontiez toute l'histoire depuis le début, et essayez de ne pas oublier de détail, nous dit-il.

Jean lui raconta tout. Comme de toute manière nous n'avions rien à cacher, se fut facile. La rencontre fortuite dans la boîte de nuit avec un cousin, la venue inopinée de l'hydre, puis l'apparition de Caussanelle et la bataille qui en suivit. Notre fuite désespérée quand la bataille semblait perdue et la transformation interdite de Caussanelle. Nous n'épargnâmes aucun détail. Même notre histoire avec The Claw et notre petite balade avec Schwartz. Pour finir Jean lui précisa qu'il pensait que malheureusement, Louis et Georges, avec leur Gestalt respectif était perdu corps et biens, et qu'ils avaient probablement fini en ragoût d'alchimiste. Bien sûr, il ne le dit pas en ces termes exacts, mais l'idée était la même.

Ancyte nous écouta attentivement, soulevant de temps en temps le sourcil droit, marqua ainsi une note d'étonnement. Le sourcil ne se levait pas aux moments où je m'y attendais, mais comme je ne savais pas ce qu'il savait déjà de notre histoire, cela ne m'inquiéta pas outre mesure. Finalement, Jean finit sur nos inquiétudes par rapport à notre décès potentiel et qu'il considérait cela comme une injustice, même si les Grands-Pères étaient empruntés de sagesse. Voilà, ce fut tout, mais c'était déjà pas mal. A la fin de notre diatribe, Ancyte poussa un puissant soupir de dépit en soulevant, cette fois-ci, les deux sourcils et en gonflant les joues, nous regardant tous attentivement. Il eut l'air de réfléchir quelques instants puis il se lança.

- J'ai fortement plaidé votre cause auprès de mes frères, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. A ce moment il se tu brutalement, nous attendîmes la suite, mais il semblait vouloir faire son petit effet. Les secondes passaient à la vitesse de siècles et nous étions sur le point de lui dire : " Et alors ? ", Quand il enchaîna.

- Vous aurez la vie sauve, grand sourire. Du moins à une condition. Et il recommença à se taire.

La condition, enfoiré, dis-nous la condition.

- Sachez que je me suis battu comme un lion, pour défendre vos intérêts. Et la lutte était inégale,

la majorité étant pour votre exécution. Le débat dura des heures, chacun avançant ses arguments les uns après les autres. Nous étions trois contre huit à vous défendre. Je ne compte pas Vorok qui, apparemment, était en train de pêcher la ligne. Le réseau télépathique que nous avions installé était surchauffé par les questions et les réponses qui fusaient comme l'éclair. Vos plus formidables adversaires étaient Jichin, bien sûr, Toungouska, et Anaphi pour qui une règle est une règle et ne doit pas être rompue.

Bon, il semblait qu'il avait décidé de nous faire payer notre impolitesse, nous n'avions plus qu'à attendre son bon vouloir. Et il était hors de question de l'interrompre.

- Les autres, semblaient plus enclins à suivre la tradition et la simplicité. Mais en mon fort intérieur, je sentais qu'ils étaient prêts suivre celui qui gagnerait la discussion. Malgré tout, je vis le moment où Wiesarék et moi-même allions échouer dans votre défense quand un allié imprévu s'avança sur la scène du débat, et je vous le donne en mille, c'était...c'était...

Nous devons jouer le jeu des devinettes maintenant ? Jean se lança.

- Vermitrax ?

- Non, plus imprévu.

- Nauru ?

- Allons...mon petit. Comment croire que vous pouviez l'intéresser ? Il ne sort jamais de l'eau et il ne savait qu'à peine de quoi nous parlions. Non, plus imprévu encore.

- Tsuapa ? Quetzacoatl ?

- Mais non ! Je crois que tu vas tous les citer, soupira-t-il. Non, non ! C'était Gwellarion. Ce brave Gwellarion, dit-il dans un grand sourire et en écartant les bras, les mains levées vers le ciel.

Alors là, pour une surprise, c'était une méga surprise. Gwellarion, quasiment le plus dragon des dragons. Qu'est-ce qu'il venait faire dans cette affaire ? C'est comme s'il nous avait dit que Toungouska cultivait des potirons dans son jardin. C'était même le seul dragon qui prônait l'élimination des enfants et des créatures magiques.

- C'est grâce à son intervention surprise que vous avez la vie sauve. Je savais bien qu'un jour nous verrions la bonté qui se cache derrière sa carapace de brutalité, mais le moment était inattendu, souligna-t-il d'un ton quelque peu ironique.

Nous nous regardions les uns après les autres comme des ronds de flan, l'air tout à la fois ébahi et interrogatif. Gwellarion, l'anthropophage, et même le cannibale selon les rumeurs. Celui qui ne croyait qu'en la force et la violence, était intervenu en notre faveur. Je pataugeais complètement et je n'étais pas le seul. Jean semblait révolté rien qu'à l'idée que notre survie ne se devait qu'à l'intervention de ce psychopathe. Malgré les liens familiaux.

C'est Matthieu qui posa la question que tous nous nous posions tout bas.

- Mais pourquoi ?

- Ha ! Je vois avec plaisir que j'ai pu vous garder éveillé, rétorqua Ancyte. Je n'en sais strictement rien. Mais une fois qu'il a eu donné son avis, la partie était gagnée. Les autres étaient tellement étonnés qu'ils n'ont su que répondre. Mais, il a posé deux conditions.

Tiens, tout à l'heure il n'y avait qu'une seule condition.

- La première étant que vous alliez en Irlande lui rendre une petite visite de courtoisie.

Ben, tiens ! C'était tout, aller dans l'antre d'un anthropophage histoire de tailler une bavette. Jamais nous ne ressortirions vivants de là-bas.

- Je ne sais pourquoi, mais il tient à avoir une discussion avec vous. Il a même invité tes compagnons, Jean, souligna-t-il. Et la seconde, c'était... c'était...

C'était reparti. Le jeu des devinettes, une fois de plus. Par contre, cette fois-ci, il semblait tellement s'amuser qu'il ne fit pas durer le suspens.

- Que vous organisiez votre propre chasse pour attraper Caussanelle.

Evidemment ! Rien de plus simple. On le trouve, on le capture et on le ramène. L'enfance de l'art. Le fait que le Conseil lui coure après depuis je ne sais combien de temps ne paraissait pas poser de soucis. Il était certain que l'équipe sponsorisée par le Conseil était conçue avec des bras cassés, un budget dérisoire, des filières d'informations ridicules et qu'elle était dirigée par un débile profond. C'était sûrement pour ça qu'elle n'avait eu aucun résultat probant. Mais nous, dès qu'on s'y mettrait, pouf ! La solution nous apparaîtrait comme une intervention divine. La Mana nous guiderait, elle se matérialiserait devant nos yeux ébahis, nous donnerait l'adresse de Caussanelle et l'heure à laquelle il prenait son bain. Histoire de l'attraper sans son équipement, par surprise. En plus, il était évident, que pudique comme il devait l'être, il préférerait se rendre immédiatement plutôt que d'avoir à nous exposer ses attributs. Vraiment, une mission facile pour des experts comme nous. Plus facile encore que de voler une sucette à une gamine de deux ans. Ils se foutaient carrément de notre gueule, les anciens.

- Bien sûr, vous n'avez qu'un mois pour nous apporter un début de solution. Nous ne sommes pas trop exigeants, nous avons conscience que la tâche sera rude et nous ne vous demandons pas de nous le livrer aussi vite. Mais dans un mois, il faudra que vous ayez des éléments qui puissent nous permettre de le capturer.

- Mais si nous n'avons rien dans un mois, que se passera-t-il ? Demanda stupidement Paul.

Ancyte le regarda quelques instants dans les yeux, l'air de dire que la bêtise avait trouvé son incarnation.

- Je crois que ce sera notre fin, lui répondit Jean. Et j'imagine que si nous rapportons des éléments, nous aurons droit à un mois de sursis. Puis cela continuera comme ça jusqu'à la capture finale.

- Je vois que tu suis, mon enfant. Je suis désolé, mais nous n'avons pas obtenu mieux, lui dit Ancyte avec un profond dépit. Sachez que je suis de tout cœur avec vous, les enfants. Par contre, la capture n'est pas obligatoire. Ce serait mieux, mais pas indispensable. Si jamais Caussanelle venait à disparaître corps et bien, et que nous n'entendions plus jamais parler de lui, nous nous en contenterions. De même, Vorok a accepté que dans ce cas, il ne serait pas question d'une vendetta quelconque.

Le vieux n'était même pas capable de nous dire que nous avions un droit de tuer. Et puis, Vorok était d'une grande bonté, le Conseil nous envoie buter quelqu'un, mais sans encourir le risque d'une vendetta. Ils étaient trop bons avec nous. Quelle chérie ! Nous plongeons dans une intéressante course poursuite contre la mort, avec toutes les chances contre nous. C'était vraiment le panard.

- Et quels seront nos rapports avec l'équipe déjà en chasse, Grand-Père ? Demanda Jean.

- Aucun... Mais c'est à eux que vous répercutez toutes vos informations. Shwartz, vous donnera un numéro de téléphone pour le contacter et lui faire vos rapports.

- Mais que se passera-t-il s'ils attrapent Caussanelle avant nous ? intervint Matthieu.

- Hé bien... nous considérerons que vous n'avez pas attrapé Caussanelle, lui répondit Ancyte. Mais nous serons équitables, le problème se pose aussi à cette équipe, avec les mêmes conséquences. Pas les mêmes conditions, mais les mêmes conséquences.

Patatras ! La situation ne faisait qu'empirer. Nous avions un ennemi de plus, et en plus nous devions lui donner toutes nos infos. Dire que les vieux nous avaient mis la griffe sous la gorge était un doux euphémisme. Si je comprenais bien, et je pensais bien comprendre, le Conseil avait lancé un concours : l'équipe qui aura Caussanelle survivra, l'autre sera abattue. Mais les autres seraient avantagés, pas de nécessité de résultat mensuel et ils pourraient profiter de nos informations sans contrepartie. Certainement un bénéfice de l'ancienneté.

Puis le vieux reprit :

- Sachez que j'en suis contrit, mais comme il y a un de mes petits-enfants dans chaque équipe, je me dois de ne pas faire de favoritisme. Aussi, je serai totalement neutre. Je n'avantagerai ni les uns ni les autres et je ferai en sorte que ma famille adopte la même position de neutralité.

Bien, ça continuait. Il nous annonçait, à sa façon détournée que puisque l'autre équipe, autant que je sache, n'était composée que de dragons, rien n'excluait qu'elle ne puisse bénéficier d'aide des autres grands-pères et de leur famille. Alors que nous, bernique ! Décidément, la situation allait en s'améliorant.

Je regardais mes compagnons de route et futurs mangeurs de pissenlits. Matthieu avait son air : " Je vous l'avais bien dit ! ", Paul paraissait réfléchir à un plan de fuite éventuelle et Jean était blanc comme un fantôme, le visage marqué par la déception.

- Merci, Grand-Père, de ces intéressantes informations, ironisa-t-il. Je vous demanderai de bien vouloir passer mes remerciements pour leur mansuétude aux membres du Conseil. Mais, comme il ne nous reste qu'un mois pour accomplir notre travail, je crois qu'il faut que nous partions.

Holà... Il était énervé le Jean. Adieu respect et traditions. Je me casse et je vous emmerde. Mais le vieux ne l'entendait pas de cette oreille et il continua sur la lancée.

- Ne prends donc pas la mouche, mon petit ! Disons plutôt que toute l'aide que je pourrais vous apporter, je devrais l'apporter aussi à l'autre équipe. Et vice versa. Et puis, je ne suis pas certain que pour une fois Gwellarion ne s'implique pas. Malgré son sale caractère, peut-être songe-t-il à apporter son aide. Probablement à votre groupe, d'ailleurs. Mais vous discuterez directement de cela avec lui.

- Ouiii ! C'est vrai, intervient-je. A-t-il déjà fixé la date et le lieu du rendez-vous ?

- Ce soir, chez lui.

- En Irlande ? m'étonnais-je

Décidément, si on continuait comme ça, on allait se taper tout le Conseil.

A cet instant, Landri revint dans la pièce en portant un gros paquet cadeau, avec un bon nœud rouge manifestement fait avec un ruban de soie.

- Oui, en Irlande. Ne rêvez pas, vous n'avez pas encore atteint un tel statut pour qu'il accepte de se déplacer. Je vous ai, à ce sujet, réservé un jet. Il vous attend à Marignane. J'ai même préparé un cadeau. Un beau cadeau, souligna-t-il en regardant Jean. Lui, il est beaucoup plus attaché aux traditions que moi et je vous vois mal débarquer dans sa grotte avec un bouquet de fleurs. Aussi beau soit-il !

Craignant quelque peu l'humour grinçant de l'ancêtre j'osai lui demander en quoi consistait ce magnifique cadeau.

- Les gants d'Hagler, lors de son combat contre Léonard.

- Haaa ! répondîmes-nous tous en chœur. Manifestement, aucun d'entre nous ne savait de quoi il

parlait. Mais je préférerais nettement ce cadeau à un bœuf sur pieds.

Sur cette profonde réponse, Landri tendit le paquet à Jean.

- Voilà, les enfants. Notre entretien est fini. Et je vous souhaite une bonne visite à mon frère. N'oubliez pas : une voiture vous attend pour prendre l'avion. Ha ! au passage, envoyez-moi mon autre petit-fils. Il n'est pas encore au courant de nos arrangements. Bien évidemment, je compte sur vous pour me dire ce que pense Gwellarion.

Enfin une bonne nouvelle ! C'était au tour de cette enflure de Shwartz de faire dans son froc. Par contre, la mauvaise, c'était que nous devions cafarder, et trahir Gwellarion, c'était courir à la mort. Comme d'habitude, nous étions entre le marteau et l'enclume.

Nous saluâmes avec grand respect Ancyte, puis Landri nous raccompagna à la porte.

Autant dire que la descente vers le hall de l'hôtel fut assez calme. Nous étions complètement abasourdis. Jean qui voyait en son Grand-Père la solution à nos problèmes était tout déconfit. Rien n'était fini, tout ne faisait que commencer.

Le seul moment où nous reprîmes le sourire c'était en voyant la tête de Shwartz quand Jean lui dit qu'il était invité à monter à la Suite d'Ancyte pour un entretien particulier. Blanc était un terme qu'il faudrait réactualiser, il avait inventé le blanc plus blanc que blanc.

Chapitre 4

Une Mercedes nous attendait dehors, avec chauffeur en gants blancs. Durant la vingtaine de minutes du trajet jusqu'à l'aéroport, nous ne parlâmes pas.

Ce n'est qu'une fois dans l'avion, un Learjet que nous avons relancé la discussion. C'est d'ailleurs Jean qui l'entama.

- Bon ! Ben on n'est pas dans la merde, dit-il.

- Et jusqu'au cou encore, enchaîna Matthieu.

- Mais on est encore vivant, dis-je.

- Oui, mais pour combien de temps. Je suis désolé de vous mêlez aux histoires draconiques. Vous savez que j'ai toujours fait mon possible pour vous éviter d'être mêlés à nos histoires de famille, mais là, c'est le bide.

- On avait constaté, maugréa Paul.

Et un ange passa, lentement, il ne devait pas être pressé.

- Mais je dois tout de même vous renseigner un peu sur Gwellarion, reprit Jean. C'est un vieux de la vieille. Il a la réputation de manger tout ce qui passe à sa portée et d'être très porté sur la violence.

- Merci, mais on sait déjà tout ça. Dis-nous plutôt ce qu'il nous veut.

- Je n'en sais rien du tout. Normalement, c'est une sorte de reclus, qui ne s'occupe des affaires de personne. Mon Grand-Père le considère un peu comme une bête sauvage, une sorte d'ermite. Pour lui, il représente un danger pour toutes les races de la planète. Je dirai que son secteur d'activité se sont les sports de combat. D'où le cadeau d'Ancyte. Le fait qu'il s'occupe de notre affaire n'augure absolument rien de bon.

- Ha ! Parce qu'il y a quelque de chose de bon ? demanda Paul.

- Non ! Rien. En fait, je crois que le plus simple, c'est encore de voir venir. Considérez Gwellarion comme une bombe dont on ne sait pas quand elle doit exploser.

Finalement, nous avons atterri à l'aéroport de Dublin. Il pleuvait, ça grouillait de monde. A notre arrivée, une personne nous attendait. Une belle jeune femme, entre vingt-cinq trente ans. Du moins elle aurait été belle sans ses piercings, ses tatouages qui dépassaient de son tee-shirt, son blouson de motard en cuir, ses rangers et son treillis. Elle n'était pas très grande, avec les cheveux blonds taillés en brosse. Malgré son apparence, il ne faisait aucun doute grâce à ses formes que c'était une femme. Par contre, vu son âge apparent, impossible de savoir si elle était de notre génération, un enfant ou un parent. Soit c'était un jeune parent, soit un enfant déjà âgé.

- Salut, je suis Coreen Mc Douglas, nous dit-elle sans tendre la main. Mon père m'a envoyée vous

chercher. Suivez-moi, ne dites rien et foutez-moi la paix.

Devant cet accueil chaleureux, nous avons obéis sans rien dire. Et nous avons bien fait. Elle marchait dans l'aéroport comme en terrain conquis, avec une démarche peu féminine d'ailleurs. Les gens s'écartaient devant elle comme la banquise devant un brise-glace. Heureusement que nous n'avions pas de bagage, en dehors du cadeau que portait Jean, parce qu'elle ne nous posa même pas la question.

Nous montâmes dans un gros quatre quatre et vogue la galère. Dans la voiture, le seul bruit que l'on pouvait entendre, c'était le bruit du moteur et les insultes que Coreen lançait systématiquement à tout conducteur qui croisait sa route. En soit, ce fut un voyage paisible qui dura quelques heures. Finalement, nous arrivâmes dans une région montagneuse, avec beaucoup de verdure, très peu de monde, beaucoup de moutons, une route minuscule et sinueuse qui n'avait pas dû voir un engin de terrassement depuis la guerre de quarante. Il pleuvait toujours.

Après un long chemin en terre, elle s'arrêta devant la porte d'une grosse bâtisse superbe, toute en pierre de la région. Ça ressemblait à une vieille grange aménagée en habitation, avec un troupeau de moutons qui paissaient à côté, et une bande d'une dizaine de punk qui faisaient un barbecue sur le pas de la porte. Bienvenu dans l'ancre des Wyverns. Coreen descendit de voiture en nous faisant signe de la suivre, puis elle discuta trente secondes avec un jeune punk à la crête jaune. Nous n'en menions pas large, mais après la courte discussion de Coreen et de son compère, la meute retourna à son barbecue sans plus s'occuper de nous. Nous la suivîmes dans la maison. De façon assez surprenante, vu la réputation des Wyverns et l'apparence des ostrogoths à l'extérieur, l'intérieur était plutôt cossu, rien que des vieux meubles de toute beauté, une vieille horloge en bois qui aurait fait mon bonheur, cliquetait paisiblement, une cuisine impeccable où nous aurions pu manger par terre si Coreen n'avait soulevé une trappe du sol et n'était descendue par un petit escalier. Comme elle ne disait toujours rien, nous la suivîmes dans un étroit couloir, taillé à même la roche, éclairé d'une mauvaise lueur jaune produite par de petites ampoules installées à distance régulière. L'angoissant trajet dura plus d'une heure et franchement on commençait à être crevé. Surtout que la dame marchait à une vitesse assez impressionnante, c'est tout juste si nous n'étions pas obligés de courir après elle. Nous montions, nous descendions, de temps en temps il y avait des embranchements, et toutes les parois se ressemblaient. Je crois que sans Coreen qui savait manifestement où elle allait, nous nous serions perdus dans ce dédale et nous serions morts de faim ou mangés. Dommage que le gestalt ne compte pas de Minotaure dans ses rangs. Mon inquiétude était que si jamais nous avions besoin de nous enfuir, le chemin que nous prenions était absolument exclu. Et en plus, on se gelait dans ce putain de labyrinthe. Il y a peu, nous étions encore à Marseille où le soleil brillait, où la mer était belle et les filles jolies et avenantes. Maintenant, nous étions en Irlande, dans un bled paumé, sous terre, dans un tunnel gelé alors qu'il pleuvait au-dessus de nos têtes. Nos beaux vêtements étaient dégeulasses, pleins de boue, tout fripés. J'espérais que Gwellarion ne serait pas vexé par notre apparence, bien qu'elle ne soit pas de notre faute. J'avais quand même assez peu envie de finir en steak. J'étais crevé, affamé et attentif au fait que Paul ne s'enfuit pas brusquement en courant, criant des horreurs.

Nous finîmes par arriver à une grosse porte en bois, entrelacée de barres de métal, que Coreen ouvrit avec une grosse clé. Tout ça respirant les âges anciens, j'avais l'impression d'être un héros de fantasy s'enfonçant dans de vieilles ruines naines, guidé par un héros mystérieux qui pouvait à tout

moment se retourner vers nous pour nous dévorer.

Nous débouchâmes dans une grande pièce, une caverne naturelle, qui faisait bien dix mètres sur dix. Elle était encombrée par plein de lits de camps de type militaire, et équipée d'une grande cuisine avec des réfrigérateurs encore plus grands. Par une grande ouverture dans la paroi rocheuse on pouvait voir une autre caverne encore plus immense. Son plafond devait culminer à quinze mètres de haut et elle faisait certainement plus de 400 mètres carrés. Et le sol de cette grande salle était recouverte de tapis pour faire un immense tatami. Et sur ce tatami il y avait une dizaine de bonshommes qui se mettaient sur la gueule dans un grand bruit de chocs, claques et grognements de douleur. De temps en temps, je pouvais distinguer une voix claire donnant des indications du style : " Too slow, Move your body, Use your finger, Stupid ". Et quel que soit le bruit ambiant, la voix était toujours claire. Voyant notre étonnement, Coreen condescendit enfin à nous parler.

- C'est Papa, avec des stagiaires. Vous êtes dans la salle de repos.

Haaa ! Les fameux stages de combat de Gwellarion. Nous avions la chance de voir à quoi ça correspondait. D'après ce que j'en savais, tous les dragons, de toutes les races, qui étaient un tant soit peu portés sur la baston ne rêvaient que de ça. Mais il y avait beaucoup de postulants pour peu d'élus. Etant donné ce qu'ils se mettaient dans la tronche, j'en vins à espérer que Gwellarion ne nous avait pas invités pour participer à une session.

Puis en regardant un peu plus attentivement, je m'aperçus qu'en fait tout le monde tentait de frapper sur un petit bonhomme torse nu, habillé d'un bas de Gi noir et pieds nus. Les autres avaient des tenues les plus diverses, certains en kimono, d'autres en treillis, avec des chaussures, sans chaussures. Ce qui était assez étrange, c'était que ce petit bonhomme, environ un mètre soixante-dix, se déplaçait lentement entre une meute de gens qui lui rendaient tous dix centimètres au moins et bien qu'il semblait le plus lent de tous, il était toujours en avance sur ses victimes. J'avais déjà vu cet étrange phénomène lors de démonstrations d'arts martiaux où les maîtres martyrisent leurs élèves. Nous regardâmes pendant près d'une heure cet étrange balai. De temps en temps nous pouvions entendre le bruit d'un os qui se brisait ou d'un corps qui s'affalait définitivement au sol. Petit à petit le nombre de participants diminuait, mais le petit homme restait serein au milieu, fracassant une tête, un bras ou une jambe. On ne peut pas dire que son style était spectaculaire, rien à voir avec les films d'arts martiaux. Il n'y avait pas d'envolées, de grands mouvements, de mecs qui rebondissaient aux murs pour repartir à l'assaut. Non, c'était beaucoup plus simple que ça, un coup de pied dans les parties, un doigt dans l'œil, un coup de coude, une poussée de l'épaule, une clé sur un bras ou un poignet, de temps en temps un petit saut pour éviter la charge de l'adversaire. Rien de bien faramineux, mais fait avec une précision et un timing impressionnant. Le truc basique, sans esbrouffe, fait pour détruire et pas pour faire joli.

Finalement, faute de participant, l'entraînement, si on peut appeler ça un entraînement, s'arrêta. Le petit homme était le seul encore à être debout en pleine forme.

Ceux qui pouvaient encore marcher aidèrent ceux qui ne le pouvaient plus et ils sortirent du dojo, puisque c'était comme ça qu'il fallait appeler cette caverne, par un autre passage de la grotte.

Pendant cette retraite laborieuse, Coreen nous dit : " Bon, les animaux, ça va être à vous. Petit conseil, ne parlez que si on vous adresse directement la parole et ne jouez pas aux cons. "

Je crois que quand le petit bonhomme nous fit signe de la main d'approcher, Paul était à la limite de l'évanouissement. C'est lentement et silencieux que nous approchâmes, certains que notre dernière

heure était venue. Pendant notre avancée, le petit bonhomme se mit en tailleur au bord du tatami. Petit à petit, au fur et à mesure de notre avance, je pouvais distinguer sur son corps de grandes arabesques bleutées, probablement tatouées. Elles étaient de styles celtiques et elles soulignaient la musculature fine, mais bien dessinée de notre interlocuteur. Lui-même ressemblait à un homme d'une cinquantaine d'année, maigre comme tout, les muscles saillants mais peu volumineux, une courte brosse rousse sur la tête. Et surtout aucune trace de transpiration ou d'un symptôme quelconque de fatigue ou d'effort.

Il nous regardait et nous nous arrê tâmes à trois mètres de lui. Puis, nous sommes restés là, à nous observer une trentaine de secondes.

- Vos parents ne vous ont pas appris la politesse, nous dit-il d'un air peu amène. On se présente devant ses aînés.

Franchement, ça commençait bien.

- Je vous salue, Grand-Oncle. Je suis Jean, un petit-fils d'Ancyte et je vous présente mes respects en son nom et au mien. Ceux qui m'accompagnent son mon gestalt, bafouilla Jean qui ressemblait à un écolier surpris en train de regarder sous la jupe de sa maîtresse.

- Si vous voulez bien accepter le cadeau de mon Grand-Père, en remerciements de votre invitation, continua-t-il en tendant le paquet.

" Tu parles d'une invitation ", songeai-je en mon for intérieur.

- Je suis Gwellarion, le père des Wyverns et j'accepte l'offre de mon frère Ancyte. Puis il prit le paquet et l'ouvrit avec une grande délicatesse. Peut être qu'il comptait conserver le papier et le ruban pour un futur cadeau ?

- Tiens ? dit-il, c'est à qui cette paire de gant.

- Ce sont les gants d'Hagler lors de son combat contre Léonard.

Et là, mon sens du danger tinta. Vu le regard que nous lança Gwellarion, quelque chose clochait. Cet enfoiré d'Ancyte nous avait tendu une entourloupe.

Gwellarion cracha par terre.

- Je vois qu'Ancyte a toujours un sens de l'humour aussi déplorable. Il m'envoie les gants du perdant, et en plus, il sait très bien que selon moi, il aurait dû gagner. La boxe n'est pas de la danse.

Je ne savais absolument pas de quoi il parlait, mais il y avait une couille dans le potage.

- C'est quand même un beau cadeau, enchaîna Gwellarion, et je pense que vous n'y êtes pour rien si mon frère est un abruti de pacifiste. Je l'accepte malgré tout, vous êtes les bienvenus chez moi.

Aïe, aïe, ce que je craignais arriva. Et pourtant je pensais que dans une telle situation il se la fermerait. Mais non, il a fallu qu'il l'ouvre. Je ne parle pas de Matthieu, mais de Jean. L'honneur familial dans toute sa stupidité.

- Je m'excuse de vous contredire, grand-oncle. Mais mon Grand-Père n'est pas un abruti. Et l'histoire a prouvé que de multiple fois, le pacifisme obtenait de meilleurs résultats que la brutalité animale.

Et vlan, prend ça dans la gueule, et vas-y que je te traite d'animal. Moi, pas avoir peur de toi, toi être grosse brute. Moi, être prêt à servir de repas à toi pour prouver que moi avoir raison. Nous voilà bien parti ! Pourtant, mon avertisseur personnel s'arrêta de tinter.

Gwellarion leva les yeux vers lui avec un sourire.

- Ton sens de l'honneur t'honore petit. Je constate avec plaisir que tu as le sens de la famille,

quelles qu'en soient les conséquences. Mais je te l'ai dit, ton cadeau est accepté. Et n'oublie pas, la brutalité est très utile quand on est soi-même le plus brutal. Asseyez-vous donc, finit-il avec un petit hochement de tête.

- Présente-moi donc ce que tu appelles ton Gestalt.

- Voici Pierre, qui est un Strige, Matthieu qui est un garou et Paul un Barometz, dit-il en nous désignant.

- Le garou, je vois ce que c'est, j'en ai déjà fréquenté, mais un Strige et un Barometz, je ne connais pas. Explique-moi.

Au moins l'avantage de Gwellarion, c'est qu'il ne tourne pas autour du pot, et qu'il reconnaît avoir des lacunes.

- Le Strige est, dans les légendes, une petite créature ailée qui suce le sang. Son principal don est d'ignorer les armures et les protections au combat, autrement sa vivacité est accrue et son trait de caractère principal est la minutie.

Gwellarion partit d'un grand éclat de rire en me regardant.

- Voilà un don bien utile. Je suis sûr que les Argentés apprécient beaucoup ta race. Et ça fonctionne comment ?

Là, je crois qu'il s'adressait directement à moi, alors je me lançai.

- Je ne saurais l'expliquer, mais mon pouvoir a augmenté avec les Phases. Au début je ne percevais les défauts des protections qu'au combat à mains nues, mais maintenant, je peux utiliser mon don même avec des armes à feu.

- Joli ! Mais surveille tes arrières. Nombreux sont les dragons lâches qui comptent sur leur armure naturelle et tu représente un danger certain pour eux. Et le Barometz ? Finit-il en regardant Jean.

- Il n'est malheureusement pas en une Phase très avancée. Pour l'instant, son don principal est un sonar et une immunité au froid. Voilà ! Grand-Oncle.

- Et son trait de caractère principal ?

- Je dirais la timidité, Grand-Oncle, avec peut être une légère tendance à s'effrayer facilement.

- Bonne chose, nous répondit-il à notre grand étonnement. Il est souvent bon d'avoir un lâche dans une équipe.

Alors là, le vieux, il nous a sciés. Lui qui a réputation de mépriser les peureux et de glorifier le courage, voilà-t-il pas qu'il trouvait la lâcheté comme une qualité. Je n'y comprenais plus rien. Comme d'habitude, vous me direz. L'étonnement n'en finissait plus quand Paul s'exprima sans même qu'on lui demande.

- Excusez-moi, seigneur, mais je ne comprends pas l'approbation dont vous faites preuve.

- Je vais vous expliquer, s'amusa-t-il. Dans une bataille ou simplement un combat, la lâcheté est une horreur. Comme telle, je la punis de mort. Mais dans le style de mission que vous aurez à accomplir, cela peut être très utile. Elle servira à réfréner les pulsions destructrices d'un garou. Elle permettra, contre des gens sans honneur, comme semble l'être ce Caussanelle, de lutter à armes égales. En soit, je trouve que votre petit groupe est bien équilibré pour ce genre de mission.

Jamais je ne vis Paul plus heureux, enfin quelqu'un en dehors du gestalt reconnaissait sa valeur. Qui plus est, de la part du grand-père le plus reconnu pour sa valeur guerrière.

- Trêve de bavardage. Je passe sur les questions familiales. Je connais l'objet de votre mission et si je vous ai invités, c'est pour vous informer que je pense que ce Caussanelle n'est pas le renégat que

l'on prétend.

Dans le style, vas-y que je te mets les griffes dans l'auge, il se posait là Gwellarion.

- Je suis certain qu'il travaille en sous-main pour un de mes frères. Mais je ne sais pas lequel. Ce sera la mission que, moi, je vous donne. Et cette info, vous ne la transmettez qu'à moi. Personnellement, qu'il vive ou qu'il meure, ça ne m'intéresse pas. Pas plus qu'il continue à tuer des dragons. Ils n'ont qu'à être suffisamment intelligents pour se débrouiller. Je veux savoir son commanditaire et l'objet de sa mission.

Après cette courte diatribe, nous regardions tous Gwellarion avec des yeux étonnés, quand mon système d'alarme se mit à tinter. Je criais : " Attention, danger ! " en plongeant de côté sans même tenir compte de l'endroit où je me trouvais. Les autres, habitués à mes cris intempestifs, suivirent le mouvement.

- Mais qu'est... , commença Gwellarion, quand j'entrevis une sorte de petite créature avec des ailes de papillon, voler à toute vitesse au ras du sol et venir percuter Gwellarion en pleine poitrine. Le dragon féérique, car s'en était un, devait avoir pris de la vitesse dans notre dos, pour ensuite foncer sur nous. Heureusement, que j'avais prévenu mes compères, car s'il avait percuté l'un d'entre nous, il est certain qu'il lui aurait fracassé les jambes. Par contre, Gwellarion qui n'était pas habitué à mes avertissements se prit le choc de plein fouet.

Il bascula en arrière sur le choc et fit plusieurs roulades sur le tatami avant de se relever. Le féérique, lui, avait profité du contact et des roulades de Gwellarion pour prendre de l'altitude et voleter hors de portée d'attaque. Gwellarion se tenait debout au centre du tatami, à regarder le féérique faire des cercles au plafond de la salle, hors de sa portée.

- Sale petite peste, descends te battre ! cria-t-il.

A ces doux mots, le féérique repartit en piqué droit sur lui. Je n'avais jamais vu un féérique en plein vol, mais je peux vous dire que ça va très très vite.

Arrivé à portée de Gwellarion, il eut une sorte de décrochage qui lui fit perdre brutalement une cinquantaine de centimètres en altitude. La manœuvre incompréhensible, lui permit de passer sous le coup de poing que lui destinait Gwellarion et de le frapper au niveau du ventre. Ça fit un gros boum, Gwellarion rebascula en arrière, mais cette fois-ci, plutôt pour absorber le choc, et après une roulade se releva. Le féérique remonta au plafond et recommença à tourbillonner.

- Ce que tu fais est malpoli, je suis avec des invités, lui dit Gwellarion. Puis il se baissa rapidement, ramassant par un bord un des tapis du tatami avec une main.

Profitant du mouvement le féérique replongea, mais à ce moment, Gwellarion le prit de vitesse et l'accueillit avec le tapis, s'en servant comme d'une tapette à mouche géante. Cela fit un bruit de claques épouvantable, le tapis s'éclata complètement, mais le féérique fut projeté à l'autre bout de la salle. Il prit appui sur le mur avec ses petites pattes et repartit comme une flèche vers le plafond. Franchement, je ne sais pas si c'était dû au hasard, mais pour arriver sur un mur à cette vitesse après s'être pris une claque comme ça, et être encore capable de faire une telle acrobatie, c'était impressionnant. Ensuite Gwellarion utilisa le reste de tapis comme un freesbee et le lança en direction du féérique à toute vitesse. Celui-ci l'esquiva de justesse, mais cela donna le temps à Gwellarion de ramasser deux autres tapis, un dans chaque main. Ensuite le combat se poursuivit comme ça, Gwellarion envoyait les tapis comme des assiettes, profitant des esquives du féérique pour se réapprovisionner. La fin était devenue évidente, obligé d'esquiver les tapis lancés avec une force colossale, le

féérique ne pouvait plus attaquer malgré son extraordinaire agilité. C'est au sixième tapis qu'enfin Gwellarion toucha la petite chose voletante. Il frappa au niveau du cou et le féérique fut entraîné par le poids du tapis s'écrasant contre le plafond. Pris entre la pierre et le tapis, il ne supporta pas le choc et tomba inerte au sol. Bien que sa chute soit d'une dizaine de mètres, Gwellarion ne se préoccupa plus de lui. Impossible de savoir l'état du féérique, mais cela ne semblait pas avoir la moindre importance.

Nous, nous étions sagement restés à l'écart du combat, regardant cela avec des yeux hallucinés. Gwellarion se tourna vers nous et nous vîmes une trace de morsure sur sa poitrine. Une petite morsure, un peu comme celle d'un chien de petite taille. Mais, Gwellarion, en dehors de se gratter à cet endroit ne semblait pas en tenir compte. Les mouvements du féérique avaient été si rapides que je n'avais pas vu si la morsure avait eu lieu à la première ou seconde attaque. Et pour ce qui est du poison des féériques, manifestement, cela ne dérangeait pas outre mesure Gwellarion.

- Je m'excuse, c'est un de mes stagiaires, nous dit-il. Normalement, en période de stage, ils sont autorisés à m'attaquer à tout moment. Mais là, je trouve qu'il a pris des risques inconsidérés. Il aurait pu blesser l'un d'entre vous.

Putain, tu parles. Il aurait pu nous rendre cul-de-jatte, oui !

- Logiquement, pour sa grossièreté, je devrais l'exécuter, mais comme il a réussi à me blesser, je souhaite lui donner une chance. Voulez-vous l'achever pour que son impolitesse envers vous soit punie ?

Ha ! Parce qu'il n'était pas déjà mort ? Si ça n'avait tenu qu'à moi ou à Matthieu, du sushi on en aurait fait du caniche nain. Et tu parles d'une blessure ? Une morsure de rien du tout, oui !

- Je crois que nous passons la main, intervint-Jean. Il était pâle comme un linge. C'était très impressionnant, je dois dire.

- Oui, ces saletés sont imprévisibles. J'admets que son attaque en vous utilisant comme paravent et en poussant au maximum son pouvoir d'invisibilité m'a surpris. C'était ingénieux de sa part.

- Excusez-moi, Grand-Oncle, mais comment a-t-il pu passer dans notre dos sans que nous ne le remarquions ? Je veux bien que nous, nous ne le percevions pas à cause de son pouvoir, mais vous ?

- C'est l'avantage principal de sa race, sa taille. Il a dû sortir de l'enceinte de la grotte et emprunter le même chemin que vous. Sous sa forme normale, il vole très vite et peut se faufiler n'importe où. Je pense qu'il a fait comme ça. . . Mais bon, je n'avais pas fini ma discussion, reprit-il après une petite pause songeuse. Rappelez votre animal, après tout, il est lui aussi concerné.

Notre animal ? Je regardai tout autour et m'aperçus que Paul avait disparu. Puis, avant que nous ne l'appelions, je vis Coreen sortir de la salle de repos des élèves en tenant Paul d'une main à bout de bras par le col. Dire qu'elle avait un air dégouté, et qu'elle semblait tenir un étron fumant était un euphémisme.

- Voilà la chose, Père, dit-elle en nous envoyant le Paul d'une brusque poussée.

Le pauvre, il était en sueur, tout tremblotant et il avait l'air égaré que je lui connaissais bien quand il avait vraiment flippé. Il revint à nos côtés tant bien que mal, sous le regard dépité de Gwellarion. Evidemment, juste après les compliments du vieux, ça la foutait mal.

- Concernant Caussanelle, j'ai une adresse où il est probable qu'il se rende sous peu. Vous avez de la chance, c'est sur la région marseillaise.

Tiens, tiens ! Voilà que le vieux admet faire des cachotteries.

- Ce que je vous dis, vous ne le direz pas à Ancyte. C'est bien compris ? rajouta-t-il d'un regard appuyé.

- Très bien, Grand-Oncle. Même si je ne sais pas encore comment annoncer à mon Grand-Père que je lui cache des choses.

- Faits simple. Je t'autorise à lui dire que je ne souhaite pas que tu lui révèle le contenu de notre discussion. Comme ça tu n'auras pas à discuter avec lui et tu ne risqueras pas de dire des bêtises au cours de la conversation. De plus, je vais vous attribuer un garde du corps, il est manifeste qu'en cas de conflit sérieux vous êtes inaptes à vous défendre. Je vous l'enverrai demain, il vous mettra au courant des diverses détails supplémentaires. Une dernière chose : dans l'autre groupe, il y a un de mes petits enfants, si jamais vous veniez à entrer en conflit avec eux, sa mort n'engendrera aucune vendetta de ma part. S'il est assez stupide et faible pour se faire tuer par l'un d'entre vous, il le mérite.

- Je crois que tout est dit, finit-il. Vous pouvez repartir.

Alors nous repartîmes. Par le même chemin, toujours avec la charmante Coreen, qui n'ouvrit toujours pas la bouche.

Chapitre 5

On ne peut pas dire que nous parlâmes beaucoup sur le chemin du retour. Entre la tension accumulée et la fatigue, nous avons passé notre temps à somnoler et à dormir. C'est vers cinq heures du matin que nous sommes arrivés sur Marignane. Evidemment, la voiture nous attendait toujours, nous allions sûrement refaire une visite de débriefing avec Ancyte. La mission n'était pas encore réellement commencée, et j'en avais déjà ras-le-bol. Et je n'étais pas le seul.

Effectivement, la voiture nous reconduisit à l'hôtel. Landri, dit La Chose, nous attendait. Il nous fit remonter à la Suite de son patron, nous installa dans le salon, nous servit un copieux petit déjeuner et nous laissa attendre.

C'est endormis que nous reçûmes Ancyte. Bien qu'il dût nous réveiller lui-même, il ne sembla pas s'en formaliser. La conversation fut courte, Jean lui dit que Gwellarion ne souhaitait pas que nous lui racontions ce qui s'était passé lors de notre rencontre et Ancyte, bien que manifestement vexé, n'insista pas. Il n'apprit qu'une chose : Gwellarion nous avait imposé un garde du corps, pour le reste, malgré une moue de dépit, il comprit que nous jouions notre vie, alors il nous ficha la paix.

Finalement, c'est exténués que nous avons regagné mon appartement. Nous étions tellement H.S. que nous n'avons pris aucune précaution. Au point où on en était, si on devait mourir, qu'au moins ce soit rapide. A peine rentré, Matthieu s'est pris en charge de vider mon réfrigérateur, mais il pouvait faire tout ce qu'il voulait, je ne voulais qu'une chose : dormir !

En fin d'après-midi, j'émergeai de mon coma, Matthieu ronflait comme un sonneur, Paul préparait un casse-croûte avec ce que nous avait laissé Matthieu, c'est à dire un plat de légumes, et Jean était sous la douche.

Nous étions en train de nous restaurer, Matthieu chipotant dans son assiette, en faisant un bilan peu ragoûtant de notre situation quand la sonnette de la porte, hé bien... elle sonna. Nous ne pourrions jamais prendre un repas sans que l'on sonne à la porte, me dis-je. Nous nous sommes regardés et comme d'habitude personne ne voulait ouvrir la porte. Décidément, la sonnette de l'immeuble ne servait à pas grand chose, la moitié des gens qui passait nous voir ne l'utilisait pas. Je crois que j'allais finir par déposer une plainte au syndic, je payais pour l'entretien de l'interphone et personne ne l'utilisait. Comme nous ne bougions toujours pas, la personne se remit à appuyer sur l'engin, cette fois-ci en laissant le doigt dessus. Au bout de trente secondes ce bruit strident est absolument insupportable et pour diverses raisons : sens du danger tranquille, j'étais dans mon appartement et je serais le plus rapide à m'écarter de la porte en cas de problème, je finis par regarder dans l'œil de bœuf de la porte. Et je vis un punk (encore un), mais un vieux punk, en plus il était tout petit, très

chauve et très moche. Comme il n'avait pas allumé la lumière du couloir, je pouvais voir que son visage était bizarre, mais sans savoir en quoi. Il portait apparemment une veste de treillis avec des pins dessus et rien dessous.

Devant cette étrange apparition, je me tournai vers les autres avec un air interrogatif qu'ils me rendirent. Finalement je posai l'ultime question : " Oui. . .c'est pourquoi ? ".

- Je suis l'envoyé de Gwellarion, alors ou vous m'ouvrez dans les cinq secondes ou je défonce votre putain de porte.

Merde, je l'avais complètement oublié celui-là. Et puis, comment voulez-vous que je devine qu'une sorte de nabot serait l'envoyé de Gwellarion. Mais comme j'avais envie de conserver ma porte et que selon ce que je connaissais du caractère des Wyverns, il n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution, j'ouvris.

Je ne mettais pas trompé, son visage avait effectivement quelque chose d'étrange, toute la moitié gauche n'était qu'une énorme cicatrice de brûlure, avec une sorte de tatouage de bouclier se prolongeant sur son crâne chauve qui lui donnait un air de Terminator miniature. Il était vraiment très très moche, aux alentours de la cinquantaine et tout petit aussi ; pas plus d'un mètre soixante. Sous sa veste, on pouvait apercevoir d'autres tatouages de belle facture. Je crois que l'expression qui m'est venue à l'esprit en le voyant c'est Pit-Bull. L'archétype du petit râblé qui compense son nanisme par une agressivité outrancière.

- Bonsoir, dis-je

- Bonsoir, me répondit le lilliputien avec un accent effroyable. Je m'appelle Caïn Juda et Gwellarion m'a dit que je devais vous aider. Je peux entrer ?

Je m'écartai pour lui laisser le passage et il entra comme en terrain conquis. Au passage, je remarquai que ses pins concernaient tous des formes de dragons, et le dos de la veste portait un dragon rouge brodé. Au moins, il annonçait la couleur : " Moi, dragon ! Moi, pas avoir peur et moi casser tête à ceux ça pas plaire. " En plus, quelqu'un qui porte ce nom étrange, je ne sais pas, mais moi ça m'inspire moyennement confiance. J'avoue que la tête de mes compères en voyant cet étrange individu valait son pesant d'or. Tout de suite Jean lui tendit la main pour le saluer, mais il l'ignora et s'assit à notre table pour se servir dans le plat de légumes. Sans rien dire de plus. Jean resta comme un con, la main tendue et l'air surpris. Paul s'était écarté de la table et Matthieu se marrait comme une baleine en voyant la tronche de Jean. Moi, j'étais perplexe.

- Dites voir mon ami, et la politesse ? S'étonna Jean avec un petit air pincé.

- Rien à foutre, je fais mon boulot. Je suis pas là pour les salamalecs.

Et hop, il enfourne une grosse patate.

Matthieu se marrait de plus en plus. Enfin quelqu'un qui envoyait balader les conventions draconiques. Il jubilait littéralement.

- Vous voulez de la viande, dit-il entre deux crises de rires.

- Non, je suis végétarien.

Surprise, surprise ! Un dragon végétarien. Il était bizarre autant qu'étrange cet homme.

- Ecoutez, fulmina Jean, je sais que l'éducation des Wyverns laisse à désirer, mais là, vous dépasser les bornes. Je vous demanderai de bien vouloir vous excuser ou alors je vous demanderai de bien vouloir sortir de chez moi.

- D'abord, répondit Juda (ou Caïn) en posant sa fourchette et en regardant Jean droit dans les yeux,

tu n'es pas chez toi, le doré ! Si quelqu'un peut me dire de sortir, c'est le Strige qui est derrière toi. Ensuite, qui te dit que je suis une Wyvern ? Et en dernier, je suis ton aîné, tu me dois le respect et pas l'inverse.

Je commençai à comprendre.

- Seriez-vous un féérique ? Demandai-je.

- Bien vu, l'aveugle. Je suis là à cause d'une punition de Gwellarion. Alors je suis venu, mais ne m'en demandez pas plus.

- C'est vous, c'est vous, s'écria Paul de l'autre bout de la pièce en tendant impoliment l'index.

- Putain, je ne savais pas que les Barometz étaient clairvoyants, se moqua Caïn (ou Juda).

Bien ! les choses s'éclaircissaient. Le féérique Stuka de la salle d'entraînement de Gwellarion, cela devait être lui. Et comme il fallait qu'il soit puni pour son impolitesse, l'ancêtre avait dû nous l'envoyer. Malgré tout, j'aurai préféré une Wyverne, au moins j'aurai su où je marchais. Et puis, je ne voyais pas pour quelle raison nous devions aussi être punis. En plus, le vieux avait dû penser qu'un Féérique serait plus adapter au style de notre mission qu'un de ses enfants.

- Vous avez un drôle de nom, dis-je.

- C'est une plaisanterie, j'ai tué les miens et trahi ma famille, alors ça me semblait approprié.

Tu parles d'un humour. Plutôt noir.

- Mais je ne suis pas ici pour parler de moi, continua-t-il. Je vous apporte les dernières indications de Gwellarion et j'aimerai savoir quels sont vos plans.

Malgré la tension existante, nous nous mîmes donc à discuter. Il nous apprit que normalement Causanelle avait un appartement sur la place de la Corderie. Il ne savait pas s'il y vivait, mais il était sûr de l'info. Ensuite, il nous redemanda quel était notre plan. Chose que nous n'avions pas. La seule décision que nous avions prise, c'était qu'il nous fallait de l'armement supplémentaire, un machin capable de neutraliser un père dragon alchimiste rapidement. Il était d'accord avec nous, mais il refusa tout net que nous nous adressions à notre réseau draconique habituel trop peu sécurisé par rapport à l'éventuel commanditaire de Caussanelle. Mais cela ne lui posait pas de soucis, une des Wyvernes du stage lui avait donné un contact humain sur Marseille. Contact qui logiquement pourrait aussi nous fournir du matériel d'espionnage. Ensuite, il nous faudrait larguer la première équipe, qui nous surveillait, mais ça, il nous dit qu'il lui suffisait d'aller casser la tête de ceux qui nous pistaient. Chose qu'il ferait d'ailleurs avant d'aller acheter le matériel. A ce propos il nous apporta quelques renseignements supplémentaires au sujet de cette fameuse équipe de chasse anti-Caussanelle. Elle était composée d'enfants dont des membres de la famille avaient servi de composantes de sortilèges. Et étant donné l'activité frénétique de Caussanelle, elle comportait un enfant de chaque famille (et même une Hydre). Ils se répartissaient normalement en deux équipes, sept sur l'Europe et six aux Etats-Unis. Histoire d'avoir un temps de réaction un peu rapide. Mais on pouvait penser qu'à cause du concours stupide des anciens, l'équipe s'était regroupée en France. Puis, il nous donna quelques renseignements sur Caussanelle lui-même. C'était un Père Hydre rebelle, alchimiste de très haut niveau, avec d'importants contacts dans les milieux alchimiques. De plus, il devait posséder encore quelques contacts avec des dragons rebelles. A priori, il n'avait aucun rapport avec le Dragon Céleste, mais là, il n'y avait aucune certitude. Il était, pour une Hydre, d'un comportement tout à fait stable, très minutieux et paranoïaque. Et surtout, il était insaisissable depuis une quinzaine d'années. C'était cela qui avait poussé Gwellarion à croire à un commanditaire haut

placé. A chaque fois que l'équipe avait une information sur le lieu probable où il se trouvait, elle arrivait trop tard. Il avait fait ses bagages et était introuvable. De plus, les indicateurs étaient systématiquement retrouvés en morceaux, quand on retrouvait des morceaux. Il n'avait aucun scrupule à travailler avec des humains, parfois au courant des dragons, mais parfois non. Puis enfin, il se foutait complètement du secret. Ses buts, étaient toujours inconnus, on ne savait pas pourquoi il agissait de telle ou telle manière. Des dragons alchimistes rebelles, il en existait d'autres, mais aucuns n'agissaient aussi inconsidérément en mettant ainsi en péril le secret de l'existence des dragons. S'il s'en foutait autant, pourquoi n'allait-il pas directement voir des journalistes humains restait un mystère. Pour l'attraper, nous allions devoir surveiller son appartement de la place de la Corderie pendant un certain temps, coller des micros et des mini caméras, mais pour l'instant, il fallait virer les chiens de garde qui nous collaient certainement aux basques.

Le plan fut simple : nous allions prendre la voiture et rouler. Caïn qui était certain de n'avoir pas été vu entrant dans notre appartement, nous suivrait à distance avec sa moto. A charge pour lui de repérer nos éventuels suiveurs, puis de les neutraliser. Malgré nos doutes, il était absolument tranquille sur le fait d'être capable de les suivre discrètement, puis de les neutraliser sans les tuer.

Donc le lendemain matin, nous avons pris la voiture. Nous sommes partis sur le Jarret, nous avons pris le boulevard Baille jusqu'à Castellane, puis emprunté le Prado, arrivés à David, nous avons fait demi-tour pour remonter le Prado par la contre-allée et nous nous sommes garés au milieu de la première partie du Prado. Nous surveillions en permanence nos rétroviseurs dans l'espoir d'apercevoir nos suiveurs, mais berniques. En fait, c'est Caïn qui nous a indiqué où ils étaient quand nous avons vu sa moto s'arrêter à côté d'une 206 émeraude. Il a mis pied à terre, a coupé le contact et s'est approché de la voiture. Nous étions trop loin pour entendre quoi que se soit, donc nous ne savions pas ce qu'il avait dit en se penchant à la vitre de la voiture côté passager, en revanche nous voyions assez bien. Le conducteur sortit immédiatement en trombe du véhicule et partit en sprint. Il avait carrément l'air d'avoir rencontré le diable (ou pire), l'autre occupant sortit lui aussi du véhicule, mais normalement. C'était une grande baraque et Caïn faisait tout petit à côté. La baraque brandit une petite matraque noire et menaça Caïn avec. Pendant qu'il agitait son arme, Caïn ne s'embarrassa pas, et vlan un coup de pied dans les burnes qui décolla le mec de cinquante centimètres du sol, suivit d'un coup de boule quand le mec se plia de douleur sous le premier choc, mouvement uniquement possible grâce à la différence de taille. La grande bringue s'écroula par terre et ne bougea plus. Par acquis de conscience, Caïn lui remit un shoot dans les côtes, mais le type ne moufta pas. Puis, il sortit de sa poche un cran d'arrêt, perça les quatre pneus, éclata le pare-brise et lacéra les sièges. Ensuite, il ouvrit le capot d'une brusque traction, et je précise sans utiliser la manette intérieure d'ouverture, monta sur l'armature en mettant les pieds de par et d'autre du moteur et plongeait les mains dans la calandre en s'accroupissant. Je le vis arquer le dos et forcer, tirant apparemment sur le moteur. Au bout de quelques secondes d'effort, il se redressa en tenant le moteur dans les mains, puis le balança dans le pare-brise déjà éclaté. Il redescendit, s'essuya les mains sur le gisant et se dirigea vers nous en marchant tranquillement.

Nous étions muets, morts, assommés, éblouis, étonnés, consternés et surtout, nous nous jurions tous intérieurement de ne jamais l'énervé.

Il nous demanda de baisser notre vitre et nous dit : " Voilà, je pense qu'ils ne suivront plus. On peut retourner à l'appart. "

- Mais c'était qui ? demanda Paul

- Je n'en sais strictement rien, mais celui qui s'est enfui devait être un féérique, je crois bien qu'il me connaissait.

Et le connaissant, je comprenais très très bien pourquoi il s'était enfui sans demander son reste. C'était une très sage décision et j'aurais béni le ciel d'avoir eu la même réaction.

- Il ne vaudrait pas mieux aller à l'hôtel ? Demanda Jean.

- Pourquoi faire ? Maintenant, ils savent que si je les reprends à vous suivre, je ferai pire. Non. . . Il ne devrait plus y avoir de problème de ce côté là. Il suffira de vérifier qu'ils ne posent pas de mouchard sur la voiture, et c'est tout.

Alors nous sommes rentrés. Pas directement, parce que nous sommes allés acheter des fruits pour Caïn et réapprovisionner le frigo pour nous.

Après le repas, nous avons fait un petit tour du côté de la place de la Corderie. En fait, c'est une sorte de grand parking d'une centaine de mètres en longueur, avec des platanes et un kiosque à journaux, en plein cœur de Marseille, tout en long, bordé par deux voies surchargées de voitures de chaque côté. Le tout complètement en pente. L'appartement supposé de Caussanelle était vers le milieu de la place. C'était le genre typique de vieil immeuble marseillais. Trois étages, avec de grandes fenêtres, une grosse porte en bois en bas de l'immeuble et juste une sonnette par appartement. Une des sonnettes portait le nom de Matteo, apparemment au troisième étage, c'était le nom d'emprunt de Caussanelle dicit Caïn. Nous n'avions fait qu'un passage histoire de ne pas se faire voir, mais le groupe possédait de nombreuses bonnes paires d'yeux. L'endroit était très pratique pour faire de la surveillance. Cachée par les feuilles de platanes, une partie du parking était invisible de la fenêtre de l'appartement, en montant un peu la pente, on avait une vue superbe de l'entrée de l'immeuble et cela d'assez loin, par-dessus les voitures qui passaient. En plus, la nuit, les voitures pouvaient servir d'abri sans que cela ne paraisse incongru de trouver une voiture ici. Et en garant la voiture plus haut, on pouvait avoir une vue plongeante sur l'entrée sans même descendre du véhicule. L'immeuble n'avait pas de sortie par l'arrière. Le seul problème serait peut-être les prostitués qui tapinaient parfois par ici. Mais comme la faune marseillaise n'était pas vraiment interventionniste, il ne devrait pas y avoir de problème.

Ensuite, Caïn nous guida à un vieil immeuble, sur la fin du boulevard de la République, de l'autre côté du Vieux Port, près des quais. Il était temps de s'équiper en armement. Habituellement, nous nous approvisionnions chez Adamkiewicz, un père blanc. C'était par lui que nous avions eu nos pistolets et revolvers respectifs. C'était un fourgue très sûr, qui n'avait qu'une parole et pleins de contacts un peu partout. Mais vu la situation, nous étions obligés de suivre Caïn.

Les fenêtres du rez-de-chaussée de l'immeuble étaient condamnées et celles du haut en piteux état. Caïn tapa à la porte selon ce qui semblait être un code précis. Bien que l'immeuble soit manifestement à l'abandon, une petite lucarne grillagée s'ouvrit au milieu de la porte.

- K'est que t'veux ? traversa une voix totalement marseillaise. L'accent ne trompait pas.

- C'est Tony qui m'envoie. J'ai besoin de gros matos.

- Tony ? Connais pas Tony. Casse t'e.

- Te fous pas de ma gueule. Tony avec un serpent bouffant une colombe blanche tatoué sur l'avant-bras droit.

- Okay, ent'.

La porte s'ouvrit sur le bas d'un escalier tout délabré. Le mec derrière la porte était fringué comme un basketteur des Lakers, mais il faisait 40 centimètres de moins et la moitié du poids de leur plus petit joueur. Il referma la porte derrière nous.

- Qui que t'es ? Interpella-t-il Caïn.

- Je suis de la famille de Tony. Il m'a dis que tu étais sérieux et que tu pouvais avoir du gros calibre, dis Caïn en se collant quasiment nez à nez avec le basketteur nain.

- P'tain, t'es moche. T'as une pièce d'identité ? demanda l'inconscient. Normal'ent j'reçois qu'sur rend'vous.

Perso, jamais je n'aurai dis à Caïn qu'il avait un problème physique. Comme nous étions six en bas de la cage d'escalier, nous étions un peu à l'étroit, aussi quand Caïn envoya son poing dans le mur, il n'eut pas à s'écarter ; et la petite masse que représentait sa main s'enfonça de dix centimètres dans le plâtre en frôlant la tête du basketteur.

- Ça te va comme pièce d'identité ? insista lourdement le paisible acheteur.

- Oui, monsieur. J'vois qu't'es de la mê'm' famil. Monsieur ! balbutia le fantôme tout blanc. On oublie le rend'vous. Attendez m' là. J'mont' l'chercher , dit-il en se glissant sous le bras encore planté dans le mur.

- On monte avec toi, dit Caïn en extirpant son poing.

Nous suivîmes le type sur deux étages, puis il s'arrêta devant une superbe porte blindée, toute neuve. Au-dessus, il y avait une caméra de surveillance. Le basketteur appuya comme un malade sur la sonnette de l'entrée. " Ouvr', p'tain, ouvr' ", cria-t-il.

Une voix sortie de la caméra qui devait être munie d'un micro : " T'pas seul. Qu's passe ? ". Notre joyeux basketteur était en train de faire dans son short ultra large. " Ouv', p'tain, l'es d'famille de Tony. C'qui t'a bouffé l'main ", hurla-t-il littéralement.

Cinq secondes plus tard la porte s'ouvrit sur un sosie du basketteur, à la différence qu'il était manchot. Je pense que quand il parlait de bouffer la main, il parlait de façon littérale.

Caïn entra dans la pièce avec un petit sourire en coin : " Merci ", dit-il.

- B'venu, répondit le manchot en reculant au fond de la pièce. Qu'es qu'faut ?

- Il me faut un truc capable d'arrêter une voiture blindée, mais sans la faire exploser. Et rapidement.

- J'a Kalach, dit le manchot en tirant de sous une table une caisse ouverte contenant des Kalachnikov toutes neuves. Tout'neuves. Direct d'Balkans.

- Non, il me faut quelque chose de plus puissant.

- P'us puissant ? M'faut qu'ques jours pour M.60.

- Ouais, une M. 60 pourrait faire l'affaire. Mais je n'ai pas quelques jours.

Le basketteur leva la main comme un écolier en classe.

- M'sieur, m'sieur ?

- Quoi ? demandai-je agressivement. Je n'ai pas pu m'en empêcher, je trouvais la situation trop drôle. Je n'étais pas habitué à me conduire en grosse brute avec Jean, et pour une fois, je n'allais pas rater l'occasion.

- On a p't-être c'qui faut. Direct d'Af du Sud. M'c'est cher. La dernière petite phrase prouvant qu'il avait gardé un certain courage commercial.

Le manchot le regarda avec désapprobation mais résignation.

- J'va chercher. . .

Il sortit de la pièce et revint avec deux grosses valises en aluminium qu'il portait avec difficulté, surtout avec son moignon.

- C'top of the top, m'sieur. Très cher. J'a plein cartouches avec. Perfo, éclairantes, incend, explo. M'a très rare, donc très cher.

Ma formation d'horloger vient de mon amour pour les mécanismes précis, et j'avais pu constater que les armes de qualités étaient des mécaniques tout aussi précises que les plus belles horloges. En fait, j'adorais les armes de qualité. Alors sans attendre, je me jetai sur les valoches pour les ouvrir. Et là merveille des merveilles : un fusil, un gros, un énorme fusil. Dans une des valises, il y avait le canon, plus d'un mètre de long, avec la culasse, et le frein de bouche. Un frein de bouche gros comme deux fois mon poing et une culasse qui semblait pouvoir accueillir un obus, en fait du 20x83,5 mm. Dans l'autre valise, il y avait le reste de la carcasse, dont la crosse et une énorme, gigantesque lunette de visée. Tout l'ensemble noir mat, cette arme donnait une impression de méchanceté. Je suis tout de suite tombé amoureux. Je sortis toutes les pièces de leur mousse protectrice et en suivant le guide de montage trouvé sous la crosse, je commençai à monter l'engin. Il y avait deux chargeurs de trois balles, et pour ce calibre, ça ressemblait quasiment à une boîte de Havanés par chargeur. Je ne mis pas plus de quelques minutes, avec de l'habitude, je mettrais sûrement moins d'une minute. Une fois montée, la bête faisait quasiment deux mètres de long et elle pesait le poids d'un âne mort. Mais de toute façon, c'était le genre d'arme que l'on n'utilise qu'avec un support. D'ailleurs il y avait un bipied et une poignée de transport. C'était une merveille ! Si les deux abrutis refusaient de me la vendre, je les tuerais. Je me tournai vers Caïn et lui dis : " Si les bastos sont bien, ça pourrait convenir. " Ça pourrait convenir, tu parles. J'étais déjà en train de m'imaginer à 1500 mètres en train de mettre Caussanelle dans le viseur. Pas de problème, je lui ferai un trou gros comme un camion avec ce truc. Bon dieu, si jamais une balle de ce monstre ne le neutralisait pas, je redevenais humain. Certes, me direz-vous, pour la ville ce n'était pas une arme adaptée. Mais qu'importe, elle était belle, elle était précise, elle était à moi. C'était le Mechen NTW-20. Et puis, au cas où, je pourrais toujours me servir des balles comme d'une dague en cas de combat rapproché.

- D'accord, dit Caïn. Qu'est ce que vous avez comme munitions ?

- En tout, 500 bastos. Comme j'veus dis. . . tous types, répondit le manchot avec un grand sourire. En bon commerçant, il avait tout de suite senti que j'étais ferré, ça sentait la bonne affaire.

- Et pour un réapprovisionnement éventuel ?

- P'ssible, mais faut prévenir.

Caïn me lança un regard, vit ma tronche et mon sourire de gamin, puis avec un gros soupir : " C'est bon, je prends. Toute façon, je crois que je n'ai pas le choix. "

Après ces doux mots, j'ai entamé précautionneusement le démontage de mon amour. Je ne sais même pas combien ça a coûté, mais j'ai vu Caïn sorti une énorme masse de billets des poches de son treillis après une courte discussion avec le manchot. Pour le prix, les deux vendeurs nous ont même aidés à charger les différentes caisses dans la voiture.

Une fois sur le trajet de retour, j'ai remis les pieds à terre.

- Heu. . ., merci Caïn. Dès que je peux, je te rembourse.

- Pas de problème ; même si je pense que ça servira à rien, qu'on s'est fait escroquer et que tu t'es conduit comme un imbécile ; c'est Gwellarion qui paye. Et on pourra appeler ça des frais de mission.

Là, Matthieu explosa de rire. Et pas la petite crise, la grosse. Celle qui plie en deux son homme, avec les larmes aux yeux. Se sentant visé, Caïn se tourna vers lui.

- Qu'est ce qui a ? Tu as un problème ?

- Non ! Monsieur, entre deux crises de rires. J'essayai de me souvenir de la phrase de Gwellarion : " La violence est efficace quand on est le plus violent ", ou quelque chose comme ça. Tu t'en souviens pas, Jean ? Répondit-il en se marrant comme une baleine. Non... parce qu'entre les mecs qui nous suivaient et les deux zouaves qu'on vient de voir, je commence à comprendre ce qu'il voulait dire. Pas vrai, Jean ?

Jean, stoïque, continua à conduire sans rien dire, sans même tourner la tête. Caïn comprenant que c'était une histoire entre nous, n'insista pas.

Voilà une bonne journée, telle que je les aime : on fait le ménage, on fait les courses, puis on va se coucher. Mais ce n'était pas tout à fait fini. Le soir, pendant qu'on mangeait (évidemment) mon téléphone se rappela à notre bon cœur. Etant chez moi, je décrochais. C'est beaucoup plus simple que pour la porte.

- Allô ?

- C'est moi, c'est un très sale coup que vous nous avez fait aujourd'hui. N'oubliez pas que vous devez nous donner tous vos renseignements, hurla impoliment une voix furieuse.

Tiens... il me semblait reconnaître la douce voix de Shwartz, moins calme que d'habitude. Je regardai les autres membres du groupe avec un grand sourire.

- Désolé, monsieur... ? Dis-je en attendant la réponse. C'était l'heure de la vengeance.

- Te fous pas de ma gueule, connard. Si vous continuez, on va vous étripier.

Holà, très énervé le monsieur. Me sentant quand même mal à l'aise, je tendis l'appareil à Caïn en lui chuchotant que c'était l'autre équipe. Il prit le téléphone avec un petit air énervé.

- Ouais, c'est pourquoi ? D'une belle voix de basse.

- ...

- Je vous emmerde ! Si tu as un problème, tu viens me voir et on règle ça de dragon à dragon. Si tu fais trop dans tes écailles, tu fais le canard et tu vas chier.

- ...

- C'était qu'un avertissement, la prochaine fois je fais pire que lui péter deux côtes et un nez. J'aime pas être suivi par des grosses fiottes pas capables de faire eux-même le boulot.

- ...

- Les infos, ils n'en ont pas. C'est moi qui les ai. Alors si t'es pas content, adresse-toi à Gwellarion.

- ...

- Je ne suis que le garde du corps, je ne fais pas partie de leur équipe, et je ne suis pas tenu de vous donner mes infos, alors va chier, finit-il en raccrochant le combiné.

- Non mais... nous sourit-il. Le problème est réglé. Ils ne nous emmerderont plus.

- Pourquoi ? Demanda Paul.

- Il a lancé un défi, intervint Jean. Si les autres ne le relèvent pas, ils pourront difficilement se plaindre au Conseil, ou alors, ils passeront pour des branquignoles. A priori, je pense que le problème est plié... Je constate que Gwellarion a subtilement résolu notre problème de transfert d'information, continua-t-il, songeur.

- Les autres familles confondent souvent rusticité et débilité. C'est une des raisons qui m'ont fait

apprécier Gwellarion, dit Caïn en rigolant.

Chapitre 6

Dès le lendemain, nous avons commencé les tours de surveillance à l'appartement de la Corderie. Seul Paul était exempté. Lui, son rôle était de nous trouver un appartement à acheter ou à louer sur la place. Après tout, comme c'était Gwellarion qui payait, nous n'avions pas à nous gêner. Autrement nous tournions par équipe de deux : Jean et Matthieu, Caïn et moi. Je sais, que ce n'était pas une surveillance super bien organisée, mais étant donné notre nombre tant que nous n'aurions pas d'appartement, nous ne pouvions pas faire mieux.

Franchement, le début de semaine fut calme. J'eus même le temps d'aller faire un tour à la campagne pour tester le flingue. Boum, boum. Avec cet engin, j'étais Dieu réincarné.

Il se passa quand même quelque chose d'inhabituel.

Alors que je passai voir Caïn à son poste de surveillance et que nous discussions tranquillement de tout et de rien, un trio passa près de nous. D'un coup, une jeune fille du trio aperçu Caïn qui les regardait passer. Elle blanchit, ses yeux s'exorbitèrent et elle se mit à pousser sans ménagements ses deux compagnons de marche en chuchotant bruyamment : " Venez les gars, dépêchez-vous, faut qu'on se casse vite fait. " Malgré leur air d'incompréhension, les deux jeunes qui étaient avec elle suivirent le mouvement. Et ils partirent, moitié marchant, moitié courant. En voyant l'air ennuyé de Caïn, je me suis dit qu'il savait ce qui se passait.

- Qu'est ce qui leur arrive aux trois péquins ? Lui demandai-je.

- C'est une Grillon, avec un Homoncule et un Brownie. Elle a dû me reconnaître, me répondit-il las.

- Et ça suffit pour qu'elle s'enfuie en courant, comme si elle avait vu le diable en personne ?

Il me regarda d'en bas (je rappelle qu'il n'est pas grand).

- J'ai tué 108 créatures magiques et une dizaine de féeriques. Dont quelques Grillons, m'assena-t-il.

Bien. . ., je comprenais la réaction de la jeune fille.

- Mais, comment. . .

- Fin de la discussion ! dit-il

J'obtempérai. Quand quelqu'un vous dit, même si vous commencez à l'apprécier, qu'il avait tué 108 créatures magiques et que si vous continuiez à lui poser des questions vous comprenez que vous seriez la 109 ème, vous vous taisez. D'autant plus, si comme moi, votre estomac se retourne pour vous préciser que vous êtes potentiellement en danger.

Cinq minutes plus tard, je brisai quand même le silence.

- Ça n'a rien à voir, mais comment tu savais que c'étaient un Brownie et un Homoncule ? Osai-je demander.

- L'expérience, fut sa réponse.

Sentant que l'événement l'avait troublé, sentant qu'il ne voulait pas en parler, en fin psychologue que j'étais, je partis à l'autre bout de la place. Je comprenais mieux la mauvaise plaisanterie de son étrange nom.

Caïn avait des secrets, des gros secrets, mais il ne voulait pas les partager, et ce n'est pas moi qui tenterais de les percer. Pourtant, et ce malgré moi, une partie de ses secrets me furent révélés. Voilà, comment cela se passa la première partie d ces révélations.

Nous étions à la fin de notre première semaine de surveillance, en début de soirée. Malgré l'ennui généré par cette activité peu distrayante, nous faisons notre boulot consciencieusement. De toute façon, je ne conçois pas les autres autrement. L'ambiance entre Caïn et moi s'était arrangée, il avait repris sa bonne humeur coutumière et je ne lui avais plus posé de question. Quand une voix nous retentit à un mètre de nous : " Gunar ". Bon dieu, et dire que nous étions en planque et voilà qu'un petit vieux s'approchait de nous à moins d'un mètre sans qu'on le voit. Même Caïn fut surpris par la présence. En plus, ce petit vieux portait une chemise hawaïenne, le truc visible à trois kilomètres.

- Papa , dit Caïn.

Et voilà, la série continuait. Nous étions le Tour Opérateur des Grands-Pères. Je vous l'ai dit, les uns après les autres.

- Ne t'inquiète pas, fils, je ne suis pas là pour ta mission. Mais pour toi, dit Wiesarëk d'un ton très triste.

- Je veux que tu arrêtes, continua-t-il. Tu en as tué 104. pourquoi fais-tu cela ?

- Tu le sais, tu le sais même très bien. Si tu veux que je m'arrête, tu n'as qu'à le faire toi-même.

Je n'existai pas, je n'étais pas là, je ne me mêle jamais des histoires de famille, mais je suis aussi curieux, alors je ne bougeais pas. Incognito.

- Tu sais très bien que je ne peux pas. Tu es mon premier né, tu es mon sang et ma chair. Mais tu as de nombreux frères et sœurs, et malgré ce qui t'es arrivé, ils n'acceptent pas.

- Je vais continuer, Papa, si tu ne m'arrêtes pas, je vais continuer.

Caïn était à la limite de tomber en larmes. Je comprenais plus ou moins de quoi ils parlaient, mais il me manquait encore quelques éléments.

- Je vois que tu travailles avec des créatures magiques, c'est bien. Tu vois ainsi qu'elles font parties de notre famille. Il faut que tu arrêtes d'abattre les gestalts. Même s'ils sont malades à cause de la perte d'un des leurs, on peut les soigner, les aider. Même Gwellarion, en t'imposant cette mission, espère t'aider à surmonter ton chagrin.

- Me considère-tu comme guéris ? Tu vois ce que je suis devenu ? Non, Papa, je continuerai. C'est à toi de comprendre que je ne fais qu'abrèger les souffrances des nôtres.

Là, le vieux sembla s'énervé un peu.

- Bien, tu ne me laisses pas le choix. Si moi, je n'arrive pas à te tuer, tes frères s'en chargeront. Comprends que cette mission t'oblige à rester avec ce gestalt, dit-il en levant le menton vers moi. Ils mourront avec toi, tu seras responsable de leur mort. Alors, tu fais comme d'habitude, caches toi.

- Tu ne peux pas faire ça, cette histoire n'a rien à voir, se récria Caïn.

- Oh si, je peux. Le choix te revient. Ou tu fuis en abandonnant la mission de Gwellarion, ou tu meurs avec ce gestalt en pleine santé. Mais dans tous les cas, ce sera ta décision.

Merci, le vieux. Merci. Je croyais que Wiesarëk était le roi de l'humour de mauvais goût, mais là,

il battait tous les records. Le pire, c'est que Caïn semblait réfléchir, en plein désarroi, mais aussi en pleine réflexion.

- Je ne peux pas trahir Gwellarion. Avec lui, j'apprends à être fort. Si j'avais été fort à l'époque, ils ne seraient pas morts dans l'accident. J'aurais pu les sortir de la voiture, au lieu de m'enfuir sous ma forme draconique.

- C'est faux, tu as fait la seule chose sensée. Tu n'aurais jamais eu le temps de les sauver de la voiture en flamme. Te rends-tu compte qu'elle n'était plus qu'un amas de ferraille, si tu n'avais pas pris ta forme naturelle, tu serais mort avec eux.

- J'aurais mieux fait, dit Caïn en tombant en larmes dans les bras de son père.

Heureusement, qu'il n'y avait pas grand monde dans la rue. Voir ce personnage en treillis d'une cinquantaine d'années tomber en sanglot au milieu de la rue, on ne peut pas dire que c'était le top de la discrétion.

Finalement, Caïn se reprit et s'écarta de son père en essuyant les larmes avec une manche.

- Tu me pièges.

- Oui, confirma le vieux.

- D'accord ! Je te propose un accord. J'arrête, si tu me laisse finir cette mission en paix.

- Définitivement ? insista Wiesarëk

- Définitivement ! confirma Caïn.

- Soit, dis Wiesarëk, dans un grand sourire. Je passe le mot à la famille, tu es intouchable le temps de ta mission. Mais après, il faudra te débrouiller avec les autres. Je ne peux pas faire mieux.

- Ça suffira.

Le sourire revint sur le visage de Wiesarëk. Manifestement, il avait obtenu exactement ce qu'il voulait. En tapotant sur l'épaule de son fils, il le regarda.

- Hé bien, voilà une histoire qui se finit bien. Mon petit Strige, je vous souhaite toute la réussite possible dans votre mission et peut être à une prochaine fois. Prenez soin de mon fils, me cria-t-il en s'éloignant.

Son fils, justement parlons-en. Il était de marbre en regardant son père partir. Je le sentais bouillonner intérieurement. " Viens, me dit-il, j'en ai ras le bol de surveiller cet appart. On rejoint les autres et on fait une descente. "

Chapitre 7

Les autres furent surpris, c'est le moins que l'on puisse dire. Autant Matthieu fut absolument ravi, autant Jean fut réticent et Paul carrément opposé. Personnellement, je me disais que de toutes façons, Caïn irait tout seul, quel que soit notre avis. Il eut gain de cause en expliquant qu'il rencontrait beaucoup trop de monde en surveillant comme ça (et en plus c'était vrai !). Il ne raconta pas le reste et je m'abstins aussi. C'était son choix.

Donc, le soir venu, nous sommes partis en chasse. Chacun avec son gros pistolet chargé à bloc. C'était une sortie un peu beaucoup en vrac. Pas de plan, pas d'indication sur ce que l'on pourrait trouver. Le bordel ! Je n'emportais même pas mon Mechen, et j'étais triste.

Nous étions devant la porte vers minuit, l'heure du crime et là se posa notre première difficulté : la porte était fermée à clef. Caïn eut beau se tourner vers nous en disant : " Allez-y, forcez la serrure. " ; nous le regardâmes tous avec de grands yeux et Jean dit : " Attends... personne ne sait faire ça. Je pensais que toi, tu savais. "

Ça commençait vraiment bien.

- Bon, ben on fait demi-tour, enchaîna Paul. Si personne ne peut ouvrir la porte...

- Je peux, répondit Caïn en filant un grand coup de latte au niveau de la poignée.

Effectivement, il pouvait. La porte s'ouvrit en grand dans un grand braouf, et en perdant quelques morceaux. Merci la discrétion. Nous nous engageâmes comme des dératés dans l'escalier. Je crois que sans parler, nous nous étions mis d'accord, si la discrétion n'était pas notre fort, il faudrait le faire par la vitesse. Arrivé devant la porte supposée de Caussanelle, Caïn recommença son coup de latte destructeur et nous plongeâmes par l'embrasure de la porte l'arme au poing. Fort heureusement, la porte n'était pas piégée, parce qu'autrement ça aurait été pareil avec un gros boum en plus. Tels les commandos de base dans les films, nous roulâmes au centre de la pièce, nous relevant à genoux, l'arme pointée. C'était beau, c'était splendide, mais nous découvrîmes un appartement totalement vide. Un T2 dans toute sa splendeur, sans meuble, sans télé et même sans lit. Rien, quoi ! grâce à la lumière des réverbères de la rue qui passait par les volets légèrement entrebâillés, nous vîmes le vide le plus absolu. Je ne suis pas devin, mais si quelqu'un vivait ici ou même passait ici, moi, j'étais Superman.

Caïn eut juste le temps de commencer une phrase : " Qu'est ce que c'est que ce ...", je ne saurais jamais la suite, parce que mon sens du danger se mit à donner des coups de pieds à mon estomac. Ça venait des fenêtres.

- Plongez, dis-je, en faisant ce que moi-même je conseillais.

Mes compères, Jean et Matthieu, connaissant bien mes habitudes plongèrent immédiatement au sol, Caïn tarda un peu. De Paul, pas de nouvelle.

J'entendis un crac crac dans les volets, les vitres se brisèrent et tombèrent en morceaux, des ploc ploc sur les murs avec de petits nuages de plâtre. On nous tirait dessus à l'arme automatique. Et Caïn, qui avait tardé à plonger se ramassa une balle dans l'épaule droite. Il tomba par terre en se tenant l'épaule avec une phrase fatidique : " Putain de merde ".

Les balles continuaient de fuser dans l'appartement, pendant que nous rampions pour essayer de nous mettre à l'abri. Vu la cadence, et le peu de bruit, c'était certainement deux armes automatiques avec des silencieux qui nous allumaient par les fenêtres. Apocalypse Now en direct live. Nous commençons à ramper vers la porte défoncée quand je reçus un message télépathique de Paul : " Y des soldats qui arrivent, cassez-vous. " Merci aux pouvoirs du gestalt, mais qu'est-ce qu'il croyait que nous étions en train de faire ?

- Y-a du monde qu'y vient, criais-je. Je ne pouvais pas faire grand chose de plus, j'entendais les balles siffler au-dessus de nos têtes, l'atmosphère commençait à être emplie de poussière de plâtre et mon sens du danger me hurlait que la situation était potentiellement dangereuse. Comme si je ne le savais pas !

Puis je sentis une onde de Mana, pas très puissante, mais j'étais très près : Caïn se soignait sans utiliser de masque. Matthieu se leva brusquement dans l'encoignure de la porte pour plonger littéralement dans les escaliers. Dans le bruit ambiant, je discernais quelques pfui pfui d'une arme automatique munie d'un silencieux dans les escaliers, suivis d'un lourd bruit de chute et de quelques cris de panique. En même temps je ressentis une violente douleur à la poitrine. Matthieu faisait des siennes, et il encaissait. J'entrevis Caïn bondir à son tour par la porte, puis il y eut un bruit de lutte, quelques coups furent distribués. Et enfin, j'entendis Caïn dans les escaliers : " Venez, on se tire ". C'est à quatre pattes que Jean et moi sortîmes de l'appartement, sous un déluge de balles. Les escaliers étaient encombrés par des hommes en treillis noir, affalés sur les marches, portant des lunettes de vision nocturne et des Heckler & Koch munis de silencieux. Nous descendîmes aussi vite que possible, en marchant sur les hommes en noir. Je pris quand même le temps de récupérer un pistolet mitrailleur, ça pourrait toujours servir. Arrivés en bas des escaliers, nous vîmes Caïn portant Matthieu sur son épaule, ils étaient vivants, mais en mauvais état, absolument pleins de sang. Nous hésitions à sortir, à cause des tireurs potentiels qui nous avaient allumés par les fenêtres, quand je reconnus ma voiture qui s'arrêtait en trombe juste devant la porte de sortie. Ma voiture, ma belle voiture, conduite par Paul, mon cher et aimé Paul. Trop lâche pour suivre notre cavalcade effrénée dans les escaliers, mais suffisamment courageux pour venir à notre secours. Nous plongeâmes carrément au-travers des fenêtres de la voiture, sous un déluge de balles. Et à peine à l'intérieur, Paul démarra pied au plancher loin de cet enfer.

A peine sorti de la place de la Corderie, Paul ralentit, pas envie de se faire arrêter pour excès de vitesse. Et je ressentis à nouveau cette onde de Mana, Matthieu fut auréolé d'une aura bleutée.

- Putain, qu'est ce que tu fais, demandais-je à Caïn. Tes sorts ne sont pas masqués.

- Choisis entre d'hypothétiques dragons bondissant de nulle part ou la mort de ton copain, me répondit-il.

Comme il était lui-même blessé et que son sang gouttait dans ma belle épave, je me tus.

- Il a raison, enchaîna Jean. Nous ne sommes pas à tous les coins de rue.

L'enfoiré, lui qui nous faisait tout un cinéma à chaque fois que nous avions besoin de soin, voilà maintenant qu'il me rabrouait. M'enfin, c'est la vie. Et la soirée n'était pas finie.

- Fait demi-tour, dit d'un coup Caïn.

- Quoi, qu'est ce qui se passe, répondit Paul en tournant une tête effrayée vers lui.

- Rien, mais on va leur faire une blague à ses soldats d'opérettes.

- Pardon ? S'exclama Jean.

- Ils doivent être en train d'évacuer les morts et ils n'attendent sûrement pas notre retour. On va essayer d'en chopper un au passage. Histoire de l'interroger.

- Mais les flics, tu déconnes ?

- Ça a fait peu de bruit, et je suis pas sûr que les flics fassent la course pour un éventuel cambriolage.

- Je n'y vais pas, hurla Paul en arrêtant la voiture et en descendant. Vous êtes complètement cintrés.

- C'est la seule solution, répliquai-je. Maintenant ou jamais, après ils se seront barrés. Et je m'installai au volant.

- Tiens, dit Caïn en tendant Matthieu à Paul. Ramène-le à l'appartement, il est encore sous le choc.

Et c'est ainsi que nous fîmes demi-tour vers la zone de combat.

Arrivé en haut de la place de la Corderie, je m'arrêtai et coupai mes phares, le temps d'observer ce qui se passait en contre-bas.

Nous vîmes effectivement un car de police et une ambulance, entourés par une petite barrière en plastique. Autour des véhicules, il y avait trois bonshommes qui chargeaient rapidement des corps dans l'ambulance et dans le car de police. Rien d'autre. Malgré le peu de déploiement de force, c'était la preuve d'une équipe bien organisée, et très rapide. Sûrement des habitués. La première idée qui me vint à l'esprit fut que c'étaient les technomanciens.

- Ils sont trop peu nombreux pour être des flics, raisonna Jean.

- C'est vrai, on tente le coup ? demandais-je.

- Vas-y, me répondirent-ils en chœur.

J'avancai la voiture dans la pente, en sens interdit, puis coupai le moteur. Nous prîmes silencieusement de la vitesse dans la descente. Comme la pente était sérieuse, nous atteignîmes une vitesse sérieuse. Caïn s'installa contre la portière de gauche et ouvrit la vitre.

La rue était étroite pour supporter le passage d'une voiture et d'un faux camion de police, alors je mis carrément les roues de droite sur le trottoir ; au point où en était ma voiture... Occupés comme ils l'étaient par le débarrasage des corps, les trois hommes ne nous aperçûmes qu'au dernier moment, quand je défonçai leur petite barrière en plastique. En simultanément, j'allumai mes phares et le moteur à pleine puissance. Ils restèrent quasiment paralysés sur place, fixant l'éblouissante lumière, comme des lapins qu'on écrase sur la route. D'ailleurs, j'en percutai un de mon aile gauche et l'envoyai valdinguer sur le trottoir. Au passage, Caïn sortit son bras par la vitre et crocheta un des brancardiers avec sa main gauche. Il le tira brusquement à l'intérieure de la voiture par la fenêtre en lui cognant fortement la tête sur le haut de la portière. Ce qui l'assomma, au moins... Ensuite, j'accélérai et pris la première à gauche. Dans le rétroviseur, j'entrevis le troisième homme qui nous regardait partir, il portait toujours son côté du brancard et son passager roulait tranquillement dans la rue.

Opération réussie. La meilleure nouvelle de la soirée. Comme en plus, ils devaient continuer à charger les corps avant que la vraie police n'arrive, nous étions tranquilles, ils ne nous poursuivraient pas. Il ne nous restait qu'à rejoindre mon appartement. Chose que nous fîmes à petite vitesse, ma

voiture tenait maintenant plus de l'épave pleine de sang que du superbe engin au moteur vrombissant. Entre les impacts de balles, les vitres cassées et probablement une direction faussée, il ne me restait plus qu'à la jeter à la casse. Le triste inconnu, sauvage tueur de dragon (à priori) dormit tout le long du trajet.

Notre plan était foireux, notre exécution était foireuse, le sauvetage était foireux, mais nous nous en étions bien sortis.

Deux heures plus tard, Matthieu et Paul nous rejoignaient. Dans l'intervalle de temps, Caïn avait préparé le repas, un repas fortement ravigotant, pour lui-même et notre victime. Victime qui était solidement ligotée sur une chaise, les yeux bandés. Il ne disait rien, mais ne parut pas surpris que nous le fassions manger, pas plus surpris quand la nourriture soigna l'énorme entaille qu'il avait à la tête. Il connaissait les pouvoirs des dragons, c'était évident. Restait à savoir à qui il appartenait. La séance d'interrogatoire pouvait commencer puisque les deux derniers de nos acolytes étaient arrivés. Nous mîmes des sacs poubelles sur nos têtes, en ayant percé des trous pour les yeux évidemment, nous fermâmes les volets, histoire qu'il ne puisse situer mon appartement, puis nous lui enlevâmes son bandeau des yeux. Il ne semblait pas trop flippé, s'attendant déjà à un interrogatoire et à la mort, il était d'une sérénité impressionnante. Jean devait mener l'interrogatoire, en beau parleur qu'il était.

- En premier, qui es-tu ?

- Soldat, 1ère classe, matricule 485-B-75-Z, nous répondit-il, l'air buté.- Es-tu un militaire ? continua patiemment Jean.- Soldat, 1ère classe, matricule 485-B-75-Z, insista le débile profond.

Matthieu commençait à rigoler nerveusement sous son masque et moi je m'inquiétai quand même, je ne souhaitais pas le torturer, mais cet idiot allait nous-y forcer.

- Bon, nous allons changer de méthode, indiqua Jean. Pourquoi surveilliez-vous l'appartement ?

- Soldat, 1ère classe, matricule 485-B-75-Z.- Sais-tu dire autre chose ?- Oui, se fouta-t-il de notre gueule.

Et vlan, une grande baffe dans sa tronche de la part de Caïn.

- Je vais le tuer, après je vais le bouffer en commençant par les mains, nous dit-il.

- Mais non, le contredit Jean. Peux-tu aller me chercher le matériel ? me demanda-t-il. Et devant mon manque de réaction : " Matériel, mais quel matériel ? ". Il me désigna du menton (je crois) la cuisine et l'endroit où je rangeais mes outils de bricolage. " Ah, oui ! le matériel. "

Je sortis des tiroirs tout ce qui pouvait couper, pincer, percer, frapper, et posai le tout sur la table devant notre joyeux participant.

- Maintenant, je vais t'expliquer à quoi sert tout ce matériel, insinua Jean à notre militaire en herbe. Bien sûr, je n'ai pas ma trousse personnelle, mais je ferai avec les moyens du bord. J'ai une grande expérience ; je devrais pouvoir m'en sortir, affirma-t-il.

Jean, une grande expérience de la torture ? Lui qui avait du mal à écraser un moustique quand il se faisait piquer. C'était une plaisanterie ! Le seul problème, c'est que quand un dragon d'or expliquait quelque chose, on avait tendance à le croire. Aussi, pendant une bonne heure, il expliqua au gai luron comment il allait se servir des outils, des pinces, des couteaux, des tire-bouchons, des pelles à tartes, des casseroles et autres ustensiles. Il décrivit avec la précision d'un médecin, ce qu'il était effectivement, les yeux arrachés, les doigts écrasés puis coupés, les conséquences d'une perte brutale de sa virilité, tous les avantages qu'un expert pouvait tirer d'un fil électrique dénudé et d'une prise de 220 volts, l'utilisation subtile d'un tire-bouchon vissé dans le méat, les joies d'une visse

lentement enfoncée dans la langue et ainsi de suite. Il lui fit un panégyrique des méthodes de torture à l'ancienne, avec les moyens du bord.

Nous regardions la scène avec difficulté, de temps en temps l'un d'entre nous allait dans la salle de bain pour rire un bon coup. Nous avons réussi à rester sérieux en face de la victime de Jean. Mais, voir la tête de cet homme se décomposant lentement pendant que Jean lui expliquait posément quelle douleur il ressentirait quand on lui arracherait les ongles, c'était trop comique. Horrible, mais de notre position privilégiée, comique. Bien que le ton de Jean resta tout le long du monologue parfaitement neutre, je savais que lui-même s'effrayait de ce qu'il racontait. Mais sa voix ne trembla jamais, froide et clinique pendant une heure. D'ailleurs, le premier à craquer au bout de l'heure fut la victime potentielle de toutes les atrocités décrites :

- Arrêtez, arrêtez ! Pitié je vais parler, je vais tout vous dire, stop ! Cria-t-il.
- D'abord tu vas baisser de ton, répondit Jean, je ne voudrai pas avoir à tuer mes voisins.
- Bien, bien, monsieur, je ferai tout ce que vous voulez. Mais pitié ne me faites pas de mal, s'il vous plaît, s'il vous plaît, sanglota la victime.
- Voilà qui est mieux. . .Maintenant, tu me dis qui tu es et sans ton stupide matricule.

Victoire au dragon d'or contre l'humanité. Et par K.O. encore. Le reste ne fut qu'une formalité. Il s'appelait Philippe Corsac, il était membre d'une secte : les Chevaliers de la Lumière. Et oui, il connaissait l'existence des dragons, d'ailleurs le but de leur secte était l'élimination de tous les dragons et des créatures qui les servaient – comme si nous servions quelqu'un. Le pourquoi du comment, il n'en savait rien, mais il était convaincu du bien fondé de sa mission. Comment avait-il été recruté ? C'était simple, à l'origine c'était un étudiant en Histoire Médiévale, puis par l'intermédiaire d'un professeur il était entré en contact avec les Chevaliers de la Lumière et là lui fut donner la révélation : les dragons existaient, et ils dominaient le monde. Ils écrasaient sous leurs talons la race humaine. Ils étaient l'incarnation de Satan, et ses agents de l'Apocalypse. Seuls les Chevaliers de la Lumière, descendants des Cathares et des Templiers (pardon, j'ai mal entendu ?), soutenus par l'Eglise Anglicane et le télé-évangéliste Andrew Cross, menaient une lutte acharnée contre la perversité et le Mal qu'étaient les dragons, fils de Satan. Et ça continua comme ça une bonne demi-heure. Un gros fatras de conneries, dans la tête d'un jeune homme bien conditionné. Les seuls trucs que je retins comme étant probablement véridiques furent que leur base était en Amérique et que les fonds provenaient majoritairement des fondamentalistes américains. Que leur structure était assez importante, travaillant généralement par petites unités très cloisonnées. Et aussi, qu'ils considéraient tous les gouvernements comme corrompus et assujettis aux désirs pervers des dragons.

En dehors de ces informations somme tout intéressantes, il nous renseigna enfin sur l'appartement. Oui, ils soupçonnaient qu'un dragon habite là, et ils avaient ordre d'abattre toute personne entrant dans l'appartement. Cela faisait deux mois qu'ils surveillaient l'habitation et nous étions les premiers à être entrés dedans, alors ils avaient tiré. Comment l'information leur était-elle parvenue, ça il n'en savait rien, il ne faisait qu'obéir aux ordres.

Pas de bol, nous avions apparemment affaire à un troisième, ou quatrième, ou cinquième intervenant. Je n'arrivais plus à compter le nombre de personnes qui courraient après ce Caussanelle. Plus l'histoire avançait, plus ça devenait le bordel. Jamais, au grand jamais, nous n'aurions dû aller dans cette boîte.

Comme au bout d'un moment il n'y eut plus rien à tirer de ce simple exécutant, malgré l'avis de

Caïn et de Matthieu, nous l'assommâmes et Jean le largua du côté d'Aubagne avec ma pauvre voiture. Nous aurions pu le tuer, certes, mais comme le dit Jean, nous n'étions pas vraiment des tueurs (malgré Caïn et Matthieu) et puis il n'était qu'une pièce d'un rouage beaucoup plus gros, un élément facilement remplaçable qui ne pouvait en aucun cas nous identifier.

Sur ces entres-faits, nous sommes allés nous coucher, la nuit porte conseil et là nous en avons vraiment besoin.

Chapitre 8

Je me dois de l'admettre, ce ne fut pas la meilleure nuit de sommeil de ma vie. Entre l'adrénaline générée par les événements et les interrogations personnelles sur le sens de la vie, je ne dormis pas beaucoup malgré l'heure tardive de mon coucher.

A mon réveil, je pus constater que je n'avais pas été le seul dans ce cas, tout le monde avait une tête de déterré. Le petit déjeuner était morose, chacun chipotant son bol, son fruit ou son steak.

C'est Matthieu, qui dit tout ce que tout le monde pensait tout bas.

- On s'y prend comme des bras cassés. A part votre coup de bol avec le débile mental et sa secte, on a rien.

- En plus, y en a qui se conduisent stupidement, surenchérit Caïn. Les balles, ça fait mal. Ça peut même tuer.

- Toi, je ne t'ai pas demandé ton avis, la libellule. C'était calculé. . .C'est moi qui résiste le mieux aux balles et si j'avais pas foutu le bordel dans les escaliers, tu ne serais plus là pour faire ton teckel nain.

Aïe ! Le réveil était difficile ce matin. Voilà-t-il pas que ces deux crânes rasés montaient sur leurs ergots. Ils repoussèrent tous les deux leurs chaises et mirent les mains sur la table en se regardant en chiens de faïence, prêt à se mordre. Non, vraiment, la journée démarrait mal.

Grâce à Dieu, Paul, surpris par tant d'agressivité, essaya de s'éloigner rapidement de la table pour fuir un éventuel pugilat, en oubliant qu'il était assis. Conclusion, il s'écroula mollement par terre. Les deux coqs, le regardèrent se répandre avec surprise, puis se regardèrent d'un air interrogatif, puis se sourirent. La tension retomba en même temps qu'ils reposaient chacun leurs fesses sur leur chaise.

- Désolé, j'ai mal dormi, admit Matthieu.

- Ouais, moi aussi, s'excusa Caïn. Mais ne me traite plus jamais de teckel. La libellule je veux bien, j'aime bien les libellules, mais pas les teckels. Surtout les nains !

- Il serait bon de faire un bilan, les réprimanda Jean, tout en tendant une chaise à Paul pour qu'il puisse se rasseoir.

- Ce sera facile. . .On a rien ! A part des problèmes, bien sûr. La seule piste qu'on avait, elle n'a mené qu'à se faire tirer dessus, dis-je.

- Pas sûr. . .J'ai pas mal réfléchi cette nuit, et je me demandais depuis quand Gwellarion avait l'info concernant l'appartement. Sais-tu cela, Caïn ? Demanda Jean.

Celui-ci, en se grattant la tête lui répondit :

- Je crois que ça fait deux mois, environ. Du moins d'après ce que j'ai compris.
- Etrange, étrange. ... Vous rendez-vous compte que c'est environ la même période de temps que celle pendant laquelle les Chevaliers de mes deux ont surveillé l'appartement ?
- Tiens, c'est vrai ça ! Je veux bien que le hasard soit pernicieux, mais vicieux. ...
- Et tu en déduis quoi, demanda Caïn d'un air soupçonneux.
- Deux choses. Ou Gwellarion nous a tendu un piège et qu'il a essayé de nous faire abattre. Mais je n'y crois pas trop, il ne pouvait pas savoir, il y a deux mois, que nous irions à cet appartement, ajouta-t-il devant le regard de Caïn. Ou alors il existe un autre intervenant inconnu, ou encore c'est Caussanelle lui-même qui balance les informations.
- Ça fait trois, dit Paul.
- Pardon ?
- Ça fait trois choses, pas deux.
- Je vois que tu es réveillé, j'en suis ravi, tiqua Jean.
- Ouais, bon. ... Mais pourquoi Caussanelle filerait ses propres adresses ? Juste pour le fun ?
- En fait, peut être qu'il n'a jamais utilisé cet appartement, c'était juste un piège. ... Ou bien. ... continua-t-il songeur, il l'utilise l'adresse en sachant qu'il n'entrerait jamais dans l'appartement. Sachant que les premiers à entrer se feraient piéger par les autres brutes.
- Faudrait que tu m'expliques à quoi sert un appartement, si tu n'y va jamais et que tu ne comptes jamais y entrer.
- Le courrier ! dis-je. Il ne s'en sert que comme boîte aux lettres. Si je me souviens bien, les boîtes aux lettres sont en bas des escaliers, donc pas besoin d'aller à l'appartement. Vu ses déplacements, il ne doit pas avoir d'adresse fixe, mais il faut bien qu'il reçoive son courrier.
- C'est bien possible. Pas besoin d'être super discret ; c'est comme ça que Gwellarion a été si vite mis au courant. En plus, comme on suppose qu'un Grand-Père est dans le coup, il saurait très vite si sa cache était découverte. Les Chevaliers sont là dans le cas d'un imprévu ; ce qui a été le cas grâce à Gwellarion.
- Ça peut marcher, mais ça reste quand même très bancal, dit Paul. Il lui suffirait de rester discret et personnellement, je ne choisirai pas les Chevaliers de la Lumière comme gardes chiournes. C'est super dangereux.
- On n'a qu'à aller chercher son courrier, on verra bien. Maintenant que la porte est ouverte, on devrait pouvoir faire la même chose avec sa boîte aux lettres.
- Non, Matthieu l'interrompt Jean, avec le ramdam d'hier, les flics sont assurément passés, et étant donné les impacts de balles et le sang, ils vont enquêter sérieusement. Je pense qu'il ne vaut mieux pas s'approcher de l'endroit en ce moment. Ce qui va d'ailleurs nous poser un autre problème. ... Si on enquête en parallèle sur le locataire, on va tomber sur les flics.
- Si je comprends bien, dis-je. Nous n'avons aucune info, aucun moyen d'enquêter, pleins d'ennemis, et en plus, on a oublié d'acheter du matériel d'espionnage.
- C'est vaguement quelque chose comme ça, confirma Jean.
- Eh bien, il ne nous reste plus qu'à partir pour Ceylan se planquer, nous dit Paul. Je vous l'avais dit dès le début, ça pue cette histoire.
- Je crois que c'est une option qui vous est aussi interdite, lui dit Caïn cyniquement. Ceylan n'existe plus !

- Et j'imagine que cela ne te poserait aucun problème de nous descendre, signalai-je.
- Aucun. Je suis chargé par Gwellarion de vous abattre si vous essayez de fuir. Son honneur est engagé avec vous et je veille aussi à ce que vous le respectiez, dit-il avec conviction.

C'était clair, mais sachant ce que je savais sur son histoire, c'était plus pour les autres membres du groupe que j'avais posé la question. Cela mit quand même un froid autour de la table, on dit souvent que dans ces cas là, un ange passe. Le nôtre avait une vraie sale tronche.

- En fait, personne ne connaît rien à l'électronique ici. Finalement avec le matériel d'espionnage, on aurait fini par se pendre avec les fils électriques plus qu'autre chose, dit Jean, coupant le pesant silence.

- Peut être, mais il nous faut quand même un système pour voir si on est surveillé. Ça c'est très facile à utiliser. J'irai voir les deux abrutis tout à l'heure. Par contre, il faudra que l'un de vous m'accompagne, histoire que vous ne soyez pas tenter de prendre la poudre d'escampette.

Le reste du petit déjeuner fut très très morne. En milieu de matinée, Caïn sortit avec Paul acheter le matériel de contre-mesure électronique. A leur retour, Caïn nous proposa de contacter télépathiquement Gwellarion pour qu'il informe le Conseil des événements concernant les informations sur l'appartement de Caussanelle. Normalement, ces informations devaient nous octroyer un mois de survie en plus.

En dehors de ça, nous ne savions plus que faire : remonter la location de l'appartement, étant donné les précautions que prenait Caussanelle, ne nous amènerait à rien, suivre la piste des Chevaliers de la Lumière serait excessivement dangereux et basé sur quasiment aucune information fondée, tenter de lire le courrier de l'appartement serait aussi dangereux et mettrait en péril le secret de l'existence des dragons, car il faudrait pour cela s'introduire dans les locaux de la police, et attendre la venue de Caussanelle semblait une option qu'il ne semblait pas vouloir suivre. Nous étions au point mort. La semaine qui suivit fut particulièrement calme, nous ne faisons rien. Chacun de son côté soumettait de temps en temps un départ de recherche, pour abandonner immédiatement l'idée pour diverses raisons. Comme d'habitude, Matthieu eut une idée qui retint l'attention de tout le monde : en partant du postulat qu'un espion (en quelque sorte) siégeait au Conseil, peut être serait-il possible de faire de la désinformation. Ce serait dangereux car cela reviendrait à trahir le Conseil et tout le monde n'apprécierait pas, même pour la bonne cause. Mais comme de toute façon nous étions condamnés autant prendre tous les risques.

Pour assurer le coup, nous avions besoin de l'appui de Gwellarion, que celui-ci nous donne son soutien une fois l'affaire finie. Si nous avions l'accord de Gwellarion, à la fin de cette histoire, pour peu que nous réussissions, il pourrait nous protéger de mesures de représailles éventuelles des autres membres du Conseil. C'est pourquoi, Caïn partit pour l'Irlande au début de la semaine suivante. A charge pour lui d'être convaincant, même s'il était sceptique, il fallait qu'il convainque Gwellarion d'utiliser une méthode peu glorieuse pour que la situation se débloque, et faire cela par télépathie ne paraissait pas la meilleure des solutions.

Les quelques jours qui suivirent le départ de Caïn furent les pires de mon existence, si Gwellarion n'acceptait pas de trahir ses frères, nous étions dans la panade. Je passais les cinq jours d'absence de Caïn à me manger les ongles et à faire joujou avec le Mechen et mes horloges, Matthieu enchaînait les footings, Jean écrivait à tous les membres sa famille ; plus ou moins des lettres d'adieu et Paul restait branché en permanence sur The Claw, essayant d'obtenir une information pertinente sur

Caussanelle.

Au cinquième jour, enfin, Caïn revint. Dès l'aéroport nous sûmes à la taille de son sourire que la partie était gagnée. Gwellarion donnait son accord, cela semblait même l'amuser beaucoup. Il nous garantissait une immunité si le plan marchait, de plus, comme il trouvait cela très drôle, il était prêt à participer au plan et à la trahison du Conseil. Oh, il ne faisait pas ça uniquement pour le fun, mais aussi parce que cela lui permettrait de marquer un peu plus son indépendance et son mépris envers ses frères.

Il ne nous restait plus qu'à trouver un appât, un bouc-émissaire, une victime, quelqu'un qui allait prendre de gros risque quoi ! Il nous fallait une personne dont on soit sûr qu'elle n'ait aucun lien direct avec les dragons, donc de préférence un humain, de même, il fallait que cette personne ait un logement facile à surveiller.

Immédiatement, il me vint à l'esprit le nom d'un confrère horloger qui m'avait par le passé piqué quelques bonnes affaires, mais Jean s'y opposa formellement. Caïn proposa un gestalt qu'il connaissait, un de leur membre venait de décéder. Jean s'y opposa formellement. Matthieu émit l'idée de faire un tirage au sort dans l'annuaire, l'heureux gagnant nous servirait d'appât malgré lui, Jean s'y opposa formellement. Paul parla des deux vendeurs d'armes que nous venions de rencontrer, après tout, s'étaient des personnes de mauvaise vie, probablement des criminels, Caïn s'y opposa formellement ; on ne zigouille pas de bons commerçants comme ça, il faut de meilleures raisons. Jean ne proposa personne, il trouvait le plan trop aléatoire et il refusait d'y impliquer un innocent. D'ailleurs, il préférait nettement que la " victime " soit au courant de ce qui l'attendait.

Finalement, après d'intenses moments de cogitation, Matthieu (notre boîte à idées) nous parla d'une organisation de créatures magiques regroupant des vampires. D'après lui, ils ne maintenaient que peu de liens avec les Dragons, préférant rester entre eux et cultivant le culte du secret. A partir du moment où ils pourraient obtenir un bénéfice quelconque, ils seraient prêts à faire à peu près n'importe quoi.

Devant notre étonnement à propos de l'existence d'une organisation de créatures magiques et de ses liens avec elle, il nous expliqua qu'à l'époque de sa Phase de Connaissance, il avait tissé des liens avec des joueurs de jeux de rôles et que par leur intermédiaire, il était entré en contact avec des gens qui en s'inspirant d'un jeu de rôles sur les vampires, avaient organisé des soirées sur le thème des vampires. D'après ce qu'il avait compris à l'époque, de vrais vampires s'étaient greffés sur ces soirées et ils s'étaient intéressés à sa nature de garou à cause d'un rapport diffus dans les jeux de rôles entre les garous et les vampires. Bien que le courant ne passa pas entre eux, il gardait des noms et des adresses pour contacter l'organisation vampirique : la Cama quelque chose.

Même si Caïn n'était pas chaud pour fonctionner avec des créatures magiques, il convenait néanmoins que c'était une possibilité, et que le fait que la créature s'attende plus ou moins à ce qui se passerait était un avantage indéniable.

Le principe fut donc accepté par l'ensemble du groupe malgré les diverses réticences, à la condition que l'appât nous convienne.

Il ne restait plus qu'à mettre le plan en route.

Chapitre 9

Tout d'abord, il fallait que je change de voiture, la mienne n'était plus qu'une épave, avec de peu discrets impacts de balles. Indépendamment de son manque de discrétion, elle pouvait tomber en rade à tout moment. Nous contactâmes donc un monsieur du nom de André Cauvin, enfant dragon rouge, loueur de voiture de son état à Marseille. Le fait d'être en famille, facilite beaucoup pour ce genre de transaction. Il récupéra mon épave en toute discrétion et me fournit un nouveau véhicule tout neuf (ou presque) à un prix dérisoire : une BMW M3 grise métallisée. Au moins avec ça, les poursuites ne me faisait pas peur. Par rapport à mon ancienne voiture, j'étais largement gagnant. Ensuite, Matthieu prit contact avec la Cama quelque chose et il fut invité à une soirée de jeux de rôle pour le week-end.

Il nous expliqua pendant le reste de la semaine les différentes conventions sous-entendues de ce genre de rencontre : nous étions sensés tenir un rôle, en l'occurrence celui d'un vampire, sans violence, en respectant certaines règles de jeu (auxquelles nous ne comprîmes rien) et qu'il ne faudrait pas s'étonner de l'attitude parfois étrange de certains des participants. Par contre, s'il n'y avait pas un vampire de sa connaissance dans le lot des invités, lui, ne savait absolument pas comment faire pour les contacter. Caïn, affirma que si un vampire était présent à la soirée, il le reconnaîtrait.

Le week-end venu, nous endossâmes les costumes de nos rôles respectifs. Le contexte était gothique, Jean et Paul porteraient un costard cravate noir, avec des lunettes de soleil, moi, je ressortis un vieil ensemble en cuir de ma folle jeunesse et Matthieu et Caïn restèrent tels que.

La soirée avait lieu à Aix, dans une maison de banlieue (bien que parler de banlieue à Aix, c'était un peu exagéré). Nous arrivâmes sur le coup des 21 heures, de nombreuses voitures de toutes sortes étaient déjà garées dans le jardin du domicile. Comme nous nous faisions passer pour de nouveaux participants, nous avons convenu de ne pas dire grand chose et que seul Matthieu parlerait. Il nous présenterait comme de nouveaux vampires arrivés il y a peu en ville, qui venaient présenter leurs respects au Sire du coin. A la porte, un grand gars faisait le pied de grue, il était chargé de vérifier notre état de " vampire ". Chose qui ne présenta aucun problème, Matthieu qui le connaissait confirma notre identité virtuelle de mort-vivant.

L'ambiance à l'intérieur était bizarre, musique douce en arrière-plan, une trentaine de personnes déguisées de la façon la plus étrange qui soit, avec une forte majorité de noir, de cuir et dentelles, des symboles ésotériques accrochés aux murs, et des boissons qui se partageaient entre de la grenadine et du vin rouge (théoriquement du sang). Les discussions allaient bon train entre les différents participants, sur un mode feutré. Nous ne comprenions rien à ce qui se disait, sauf quand de temps en

temps cela dérivait sur les programmes télé (chose horrible). Ils parlaient une sorte de code, rempli de non-dits, avec des noms étranges, tout ça comme si ce qui se disait comprenait une quantité de secrets ésotériques auxquels les nouveaux venus que nous étions n'étions pas encore autorisés. Bien que la discussion ait l'air d'être le fonctionnement principal de ce jeu, personne ne nous approcha vraiment, peut-être que la présence de Matthieu et Caïn servait de repoussoir.

En terme général, nous passions une bonne soirée, un peu étrange, mais une bonne soirée.

Vers deux heures du matin, il y avait une cinquantaine de personnes. Puis un couple entra et Caïn nous les désigna immédiatement comme de vrais vampires. Je trouvais leur accoutrement du plus haut ridicule, surtout pour le garçon chemise à jabot, dentelles, bottes et pantalon en cuir, coiffure gominée. Par contre la fille, même si son déguisement était aussi bizarre que celui du garçon, ça lui allait bien mieux : bottines en cuir sur talons aiguille, mini-jupe en cuir avec bas résilles, beaucoup de bijoux en argent, de long cheveux noirs qui pendaient librement dans son dos et petit top en dentelles noires qui laissait suggérer une agréable poitrine et qui montrait son joli piercing de nombril. En plus, elle était excessivement mignonne, ce qui ne gâchait rien.

Je ne compris pas comment Caïn put les désigner d'emblée comme des vampires, mais j'avais appris à lui faire confiance sur ce plan.

Comme un seul homme, nous nous dirigeâmes vers eux, fendant la foule comme un couteau chauffé sur du beurre. Ils nous regardèrent arriver sur eux d'un œil légèrement hautain, nous prenant sans doute pour de simples participants qui outrepassaient leurs droits. Mais quand Caïn s'adressa à eux avec sa simplicité coutumière, leur attitude changea du tout au tout.

- Salut, je suis un féérique. On pourrait discuter quelque part, loin de tous ces imbéciles, dit-il tout en délicatesse.

- Non ! nous répondit fermement la charmante peste.

Au moins cela prouvait qu'ils n'avaient pas un amour immodéré des dragons. Mais en même temps, ça ne nous arrangeaient pas non plus.

- Si, insista Caïn, autrement je trucidé tous les participants de cette fête. Mes compagnons peuvent vous certifier que j'en serais capable.

Nous hochâmes tous la tête en chœur, en levant les yeux au ciel. Elle parut réfléchir rapidement, puis acquiesça.

- Venez dehors !

La suivre était un plaisir qui ne se refuse pas. Son popotin était absolument superbe sous sa mini.

- Qu'est ce que vous voulez ? nous interrogea-t-elle, manifestement pas très contente de notre intervention.

- Il faut que nous rencontrions vos chefs, ma petite, dit Caïn.

- Nous n'avons pas de chef, nous n'appartenons à aucun gestalt, dragon !

- Ecoute, bout de chou ! Tu es très mignonne, mais si tu ne veux pas que je lacère ton joli visage et que je te brise quelques membres, tu prends contact avec ton patron. Et je ne plaisante pas.

Nous hochâmes derechef la tête, en levant les yeux au ciel. Elle nous regarda bien une demi-minute puis sembla prendre une décision.

- Attendez ici, je vais passer un coup de fil.

- Pas de problème, beauté, mais je garde ton puceau sous le bras. Toi qui connais, je ne souhaite pas qu'il s'arrête de frémir à cause d'une de tes bêtises.

Ben merde alors ! Malgré son air étonné, elle remarqua le nôtre, d'air étonné. Cela sembla la décider. C'est fou comme quand un mec à l'air de tout savoir sur votre compte alors que vous ne savez rien de lui, ça vous persuade de lui obéir.

- Désolé, Laurent. Je vais passer un coup de fil, mais tu restes avec eux, dit-elle en s'éloignant à grandes enjambées, malgré l'air désespéré de son jeune compagnon. Je reviens d'ici une heure.

- Mais... ? Commença le jeune homme avant de se prendre une grande tarte dans la gueule.

- Ta gueule, petit ! On n'attend une heure en silence.

Bien que Jean désapprouvait totalement l'attitude de Caïn, ce qui se voyait à sa tronche, il ne dit rien.

Nous attendîmes dehors. Personne ne parla. Le jeune vampire en Phase de Frémissement avait une tête apeurée, ce que je comprenais très bien, et ne dit pas un mot. De temps en temps des gens sortaient de la maison, nous regardaient en passant, mais eux non plus ne disaient rien.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que la charmante demoiselle revint.

- Si vous laissez partir Laurent, je vous conduis à la Maîtresse. C'est sans condition et non négociable.

- D'accord, c'est parfait, dit Jean en regardant Caïn.

Je crois que sa patience était à bout et qu'il était prêt à s'opposer à Caïn. Il était arrivé à sa limite de violence et de menaces pour la soirée. Caïn dû d'ailleurs s'en apercevoir, puisqu'il lâcha sans rien dire le garçon. Sur un signe de tête de la demoiselle, il partit en courant, s'enfonçant dans la nuit sombre et lugubre.

- Bien... que l'un d'entre vous vienne avec moi, les autres nous suivront en voiture.

C'est bien sûr Caïn qui monta avec la vampire. Nous, nous suivîmes dans mon superbe et tout neuf (presque tout neuf) bolide. Nous repartîmes sur Marseille. Pendant le trajet, nous nous posâmes des questions sur les dons de voyance de Caïn, mais comme aucun d'entre nous n'avait de réponse, cela resta lettres mortes. Le seul truc qui me vint à l'esprit ce fut la conversation qu'il avait eue avec son père. Si j'avais bien compris, Caïn était le premier fils de Wiësarek, aussi avait-il peut-être des dons supérieurs à la moyenne ? Mais je n'en parlai pas à mes amis, au cas où il ne souhaiterait pas que cela se sache, je ne me voyais pas devenir le 109 ème (ou 106 ème) cadavre du placard de Caïn.

Elle nous conduisit à un immeuble cossu du cours Lieutaud. Encore un truc ancien à quatre étages sans ascenseur. Et évidemment, c'était encore au dernier étage que nous nous rendîmes.

L'appartement était beau et grand, je n'ai que ces mots pour le décrire. Lumière tamisée, mobilier ancien, gardes du corps armés et jeunes hommes tout nu qui couraient dans le couloir.

La première chose que je remarquai en entrant, était une légère odeur de sang qui flottait dans l'air. En tant que Stryge, le sang, ça me connaît. Nous ne fûmes même pas fouillés par les gardes du corps, comme si cela n'avait aucune importance, puis la vampirette en herbe nous amena dans le grand salon. Il y avait une femme, superbe, grande, brune, avec des yeux sans fond, habillée d'une chemisette de nuit et une peau d'albâtre, qui jouait au bridge avec trois hommes, un peu plus vêtus qu'elle autour d'une table. A notre entrée, elle tourna la tête pour nous observer.

- C'est donc vous qui faites peur à mes enfants, dit-elle d'une fort jolie voix, un peu rocailleuse. Une voix qui faisait frémir d'envie mon slip.

- Je suis à vous dans un instant. Allez donc vous asseoir.

Je vis Jean mettre une main sur l'avant bras de Caïn, probablement pour l'empêcher de faire une

bêtise, et le tirer vers les fauteuils. Les trois autres, dont moi-même, restâmes sur place, à regarder cette femme. Je sentis bien qu'ils ressentaient la même attirance que moi, il nous était impossible de faire autre chose que regarder cette beauté manipuler les cartes de ses doigts fins. Si un appel à l'ordre télépathique de Caïn n'était venu interrompre notre admiration, je crois que nous serions restés là, comme des statues à l'observer.

Après quelques 1 pique, 2 trèfles, 4 piques, elle rangea les jeux de carte dans une belle boîte et d'un léger signe de la main congédia ses partenaires. Elle se leva avec une grâce langoureuse indescriptible et vint de lover sur un canapé en face de nous, en repliant ses superbes jambes sous elle. Tout le long de son bref trajet, je la regardai, les yeux grands ouverts et la langue pendante. Quand elle bougeait, on avait l'impression qu'elle dansait. Elle tenait dans sa main aux grands ongles rouges un verre de sang, qu'elle portait de temps en temps à sa bouche pour boire une gorgée. Ce n'est qu'après un long moment que ravalant sa salive, Jean parvint à s'exprimer.

- Bonjour, Madame. Enfin, plutôt bonsoir.

- Bonsoir. . .

Oh, mon dieu ! Cette voix.

- Je me présente, je suis Jean Philibert, un enfant dragon d'or. Voici mon gestalt et Caïn, un compagnon, père féérique.

- Appelez-moi Julia.

- Nous sommes absolument désolés des problèmes dont nous vous accablons, mais nous devons vous rencontrer pour affaires.

Elle ne répondit pas, mais elle nous observait avec attention. Comme, la réponse se faisait toujours attendre, Jean continua.

- Voilà, le plus simple est peut être que je vous expose la situation. Ensuite vous déciderez.

Et toujours le silence, ce qui était assez destabilisant pour Jean qui était habitué au dialogue et pas au monologue.

Il se lança, racontant succinctement nos démêlés avec Caussanelle, ne cachant rien de sa nature et de ses façons de faire. Il raconta l'impasse dans laquelle nous étions, parla de ses doutes sur un membre du Conseil, de la présence de Caïn, du soutien de Gwellarion. Il dit tout. J'en étais abasourdi. Lui un expert de la communication, était en train de se faire tirer les vers du nez sans que la moindre parole ne soit échangée.

A ses côtés, Caïn ne mouftait pas, ayant décidé qu'apparemment se n'était pas à lui de gérer la rencontre.

Elle écouta attentivement, levant parfois son verre pour boire. Comme toujours aucune réponse ne venait, Jean exposa notre plan. Nous allions informer l'autre équipe que grâce à un informateur, nous avions des indications sur Caussanelle. Nous resterions dans le vague avec eux, mais nous donnerions suffisamment d'informations pour qu'ils remontent la piste grâce à une enquête. Et par l'intermédiaire de Gwellarion, nous informerions en simultanée le Conseil que nous croyions que Caussanelle avait un allié dans l'équipe de chasse (ce qui après tout, était possible) et que c'était pour cette raison que nous restions dans le vague avec cette équipe. De même, nous donnerions au Conseil, le nom et l'adresse du fameux indicateur. Ensuite, si comme nous le pensions, le traître était au Conseil, Caussanelle tenterait certainement d'éliminer l'informateur. Chose qu'il faisait systématiquement. Nous profiterions alors de son action punitive pour le suivre ou suivre les gens

qu'il enverrait pour remonter sa piste. Notre problème était que nous ne souhaitions pas que l'appât soit tué, ni qu'il raconte son histoire aux dragons avec le risque qu'il évente la supercherie. Aussi, grâce à Matthieu, nous avons pris contact avec les vampires, en espérant que l'un des leurs accepte de prendre le risque de nous aider.

Une fois le monologue finit, elle nous regarda longuement.

- Votre plan possède de nombreuses failles, dit-elle finalement.

- Nous savons, mais nous n'avons pas vraiment le choix.

- Néanmoins, j'ai la possibilité de combler ces failles. Je suis suffisamment connue dans certains milieux pour que le fait que j'aie des informations sur ce Caussanelle ne soit pas trop incongru. Et j'ai la possibilité de ne pas être tuée.

Jean la regarda surpris.

- Vous vous proposeriez comme appât ?

- Oui, dit-elle calmement. Avec la mode du gothique, cela fait longtemps que je n'ai pas eu à chasser. J'ai une vie bien trop tranquille et ce pour quoi on n'a pas à se battre n'a que peu d'intérêt. Bien entendu, vous me devrez un service pour cela.

Elle souriait en disant ceci, et il me sembla apercevoir une paire de crocs derrière ses jolies lèvres. Dans ce sourire, ressortait sa nature prédatrice.

Nous ne fîmes pas la fine bouche, nous avons notre appât, volontaire qui plus est. Elle semblait parfaitement prendre conscience des risques encourus et assumait totalement. Après avoir réglé quelques menus détails, il ne nous restait plus qu'à mettre le plan en branle.

Chapitre 10

Pendant la semaine qui suivit nous nous organisâmes, avec l'aide de Julia. Elle nous proposa une maison dans les environs de la Ciotat. Une belle maison, avec un grand jardin, de beaux arbres, quasiment pas de voisin, un accès ne se faisant que par une petite route qui s'arrêtait au portail – facile à surveiller - et surtout un système de sécurité par vidéo surveillance très complet. Il suffit que nous connectons un ordinateur portable à celui de la maison via Internet, et nous pouvions observer tous les coins et recoins.

Indépendamment de tout ça, nous fîmes un peu plus connaissance avec l'étrange Julia. Toujours aussi belle, toujours aussi énigmatique. Nous ne la vîmes que de nuit, et il fallut s'adapter à cette situation. Bien que j'interrogeais Caïn sur elle, il ne répondit jamais franchement à mes questions. Certes, c'était une vampire, mais lui-même admettait qu'elle était étrange, sans savoir ce qui clochait. En tout cas, elle était efficace et faisait preuve d'un aplomb tout à fait remarquable. Malgré les multiples interrogations de Jean, elle ne dit jamais pourquoi elle était absolument certaine de ne pas se faire tuer, ni comment elle comptait éviter la mort. Elle ne souhaita pas installer un système d'alerte, au cas où elle serait en difficulté, elle nous dit qu'elle se débrouillerait très bien toute seule. En fait, mieux toute seule qu'avec nous dans les jambes. D'après elle, la maison ne lui appartenait pas, mais qu'un de ses enfants lui prêtait pour les vacances. Il était parti à la Réunion avec toute sa famille et que donc elle pouvait s'installer.

Un des autres avantages de la demeure était que justement son unique voisin était à Ibiza, ce qui nous permettait de nous installer chez lui pour surveiller au plus près le piège.

Une dernière énigme surgit quand nous parlâmes de l'attaque éventuelle : elle couperait le système de vidéo surveillance pendant l'attaque. Malgré nos récriminations, elle ne transigea pas. Nous aurions le droit de voir ce qui se passait, tant que les assaillants n'entraient pas en contact avec elle, après, et elle l'admit, elle avait quelques secrets qu'elle ne souhaitait pas partager avec nous.

En soit, ce fut une semaine de travail acharné qui ne fut interrompu que par un envoyé d'Interflora que Caïn chassa avec pertes et fracas de mon appartement.

Mais au bout de la semaine nous fûmes prêts à lancer le plan.

Jean contacta au téléphone l'autre équipe de chasse pour la mettre au courant de notre indicateur, sans trop de précision, Caïn demanda à Gwellarion d'informer le Conseil sur l'endroit et le nom de l'informateur, ainsi que du traître éventuel de l'autre équipe. Puis nous nous installâmes chez le voisin de Julia, en face de sa maison.

Ce fut quinze jours absolument passionnants, à surveiller la maison à la jumelle ou à l'écran. Julia

dormait le jour et ne s'activait que la nuit, passant beaucoup de temps devant la télévision et à faire des réussites. Elle coupait la vidéo dès qu'elle se nourrissait ou qu'elle prenait un bain (jamais de douche), tout cela avec une désinvolture qui pour moi confinait à l'inconscience. Je ne sais comment elle put supporter cette situation pendant une quinzaine de jours, personnellement je serai mort d'ennui ; sans parler de Matthieu qui aurait grimpé aux rideaux au bout de deux jours.

Mais un soir, un van noir, sans signe distinctif ni immatriculation, se gara devant les grilles. Cinq hommes en combinaison noire en sortirent. Ils ressemblaient fortement à des Chevaliers de la Lumière, même armes, même tenues, même lunettes de nuit, avec en plus des gilets pare-balles. Malgré tout, Caïn nous dit qu'il ne pensait pas que se soit encore eux. Ils agissaient beaucoup plus en professionnels, très organisés, obéissant en silence à des ordres préétablis. Pour lui, c'étaient des militaires, ou assimilés, de métier. Pas des étudiants qui avaient reçu une formation expéditive avant d'être envoyés sur le terrain. Bien que nous surveillions aussi les ondes radio, il n'y eut pas un seul message envoyé entre les membres de l'équipe d'assaut pendant leur progression dans le jardin. Ils se séparèrent en trois groupes, deux avançaient par l'avant de la maison, deux autres par l'arrière et le dernier se posta, avec un gros fusil à lunette dans un arbre surplombant la maison. L'assaut ne fut pas rapide rapide, mais très silencieux. Bien que seulement cinq, les agresseurs quadrillaient quasiment chaque recoin du jardin. Normalement quiconque sortant de la maison passerait dans leur champ de vision.

A peine le van arrivé dans la rue, nous avons bipé Julia pour lui signaler un événement inhabituel. Elle était en petite tenue devant la télévision quand le bippeur s'activa. Elle ne paniqua pas du tout, elle se leva tranquillement et passa quelques vêtements plus appropriés à l'activité physique. Ensuite, elle se posta devant la baie vitrée du salon pour jeter un coup d'œil dans le jardin. Ayant vu ce qui l'intéressait, elle s'installa devant l'ordinateur et se tint prête à l'éteindre.

Pendant la progression des intrus dans le jardin, Caïn se transforma en dragon. Se glissant entre ses vêtements, il se saisit un traceur avec sa gueule, puis il sortit en voletant. Ensuite, je le distinguai s'approchant du van par l'arrière et poser le traceur sous le véhicule. Malgré ma vision nocturne de très bonne qualité - je rappelle que je suis un Stryge - c'est à peine si je pus le voir dans les ténèbres. Son pouvoir d'invisibilité fonctionnait à plein régime, et moi qui avais un pouvoir de vision nocturne performant, je n'imaginai pas un instant que le conducteur resté dans le van puisse le voir. De fait, il repartit comme il était arrivé : tout en discrétion.

La première partie du plan avait fonctionné, nous avions le moyen de suivre les agresseurs envoyés par Caussanelle. Cela fait, nous nous concentrâmes sur ce qui se passait dans la maison de Julia.

L'homme dans l'arbre était en place, surveillant l'ensemble du jardin. A vue d'œil, de nuit, il ne trimbalait pas une sucette, mais plutôt un gros fusil de sniper. De sa position, il ne devait pas voir l'intérieur de la maison, car il n'avait pas tiré sur Julia qui se tenait toujours près de l'ordinateur du salon, en face de la baie vitrée. Je ne savais pas ce que faisaient les deux hommes qui avaient contourné la maison, mais ceux de devant étaient en train de longer la façade. Sous peu, ils seraient au niveau de la baie et verraient donc Julia. S'ils avaient remarqué les caméras de surveillance qui les suivaient cela ne m'aurait pas étonné ; en tout cas, ils ne le montraient pas. Ils devaient penser que c'était uniquement leur cible qui les suivait de l'intérieur, ce qui ne les inquiétait pas puisque qu'étant donné sa nature, elle n'appellerait pas la police. Je vis sur une partie de l'écran de l'ordinateur que les hommes de derrière forçaient une des fenêtres pour entrer dans la maison, en même

temps, ceux de devant se positionnaient pour passer par la baie vitrée. Juste avant qu'ils n'ouvrent la baie, que Julia avait laissée ouverte, il me sembla voir une sorte de grand pendentif en forme de croix se balancer sur leur poitrine. Je n'en vis pas plus, car dès qu'ils ouvrirent la porte coulissante, Julia appuya sur l'ordinateur et le réseau de surveillance s'éteignit.

A ce moment, Caïn sortit se préparer avec sa moto pour suivre le van quand il repartirait. Il ne voulait pas que nous allions avec lui, prétendant que nous n'étions pas assez discrets pour suivre des professionnels. Ce qui n'était pas tout à fait faux. Bien que lui. ...

Nous restions donc devant l'écran noir de l'ordinateur. Le mur d'enceinte de la maison était trop haut pour que nous puissions voir ce qui se passait chez la voisine, le seul que je pouvais apercevoir était le sniper dans son arbre. Mais de temps en temps nous percevions le bref éclat d'une arme qui tirait. Pas de bruit à cause des silencieux.

Nous ne disions rien, attendant sagement que les bonshommes se cassent. Tout en espérant que Julia se sortirait de ce mauvais pas. Je sais que notre attitude n'était pas vraiment ce que l'on pourrait dire "chevaleresque", mais c'était notre dernière chance de rattraper Caussanelle, et Julia avait l'air tellement sûr d'elle.

D'un coup, la maison voisine s'illumina fortement, et je vis le sniper dégringoler de son arbre. Quelques secondes plus tard, lui et trois autres sortirent en courant du jardin, monter à toute vitesse dans le van et partir. Il semblait qu'un feu prenait corps dans le salon d'en face. Décidément, nous étions poursuivis par les situations qui dégénéraient. Nous attendîmes que le van passe le virage pour sortir de la ruelle, et nous nous précipitâmes voir ce qui se passait. J'avoue que j'étais malgré tout assez inquiet du sort de Julia. La scène n'avait duré que quelques minutes, mais il y avait eu de nombreux coups de feu, et maintenant, on voyait nettement que le salon où se tenait Julia n'était plus qu'un énorme brasier.

La chaleur était déjà énorme, nous fûmes obligés de nous arrêter à une bonne distance de la maison. Il était impossible quand si peu de temps un tel incendie est pris une telle importance. Le commando avait dû utiliser un système incendiaire quelconque avant de partir. Si Julia était encore dans la maison, il était fortement, que dis-je, impossible qu'elle puisse survivre à un tel déploiement de chaleur.

Nous tournions comme des imbéciles autour de la maison, cherchant un moyen d'entrer sans se cramer la gueule, quand une douce voix se fit entendre ; nous appelant.

C'était Julia, appuyée contre un arbre. Elle souffrait de plusieurs blessures et ne paraissait pas en grande forme. C'était à peine si elle tenait encore debout. A ses pieds se tenait le membre manquant du commando. Ne pouvant marcher, nous la portâmes à la maison voisine, ainsi que le cadavre qui l'accompagnait. Bien que blessée, nous n'avions pas le temps de nous occuper d'elle : à cause de l'incendie, les pompiers ne tarderaient pas à débarquer. Pour la même raison, nous récupérâmes rapidement notre matériel dans la maison voisine et chargeâmes le tout dans la voiture, matériel, vampire et cadavre. Nous ferions plus tard un bilan de la soirée, pour l'instant il fallait dégager, et vite fait.

Malgré notre inquiétude devant son état, Julia nous affirma qu'elle survivrait, nous n'avions qu'à la ramener chez elle : au Cours Lieutaud. Ensuite, elle s'endormit paisiblement.

Je ne battis pas tous les records de vitesse entre la Ciotât et Marseille, trop peur des flics. Mais j'arrivai quand même relativement vite à son appartement. Nous aidâmes tout le monde à monter les

marches, les morts comme les morts-vivants. Grâce à Dieu, Marseille n'est pas très peuplée dans ce quartier tard dans la nuit. Nous aurions eu beaucoup de mal à expliquer le mort que nous portions, surtout qu'il était en tenue de combat. Peut-être un jeu de rôles qui avait mal tourné !

A notre arrivée, nous fûmes accueillis par un des hommes que nous avions vu jouer au bridge. C'est à peine s'il eut l'air étonné. Tout en flegme britannique, il se chargea de sa patronne avec sérieux et professionnalisme, la couchant dans son lit avec précaution, après l'avoir nettoyée et bandée. Il nous offrit même du thé et des petits gâteaux, puis nous proposa d'utiliser les chambre d'amis pour dormir sur place, nous assurant que sa maîtresse serait heureuse que nous soyons présents lors de son réveil. C'était trop pour nous, Caïn pouvait bien aller se faire foutre, nous acceptâmes l'invitation avec plaisir.

Au cours de ce qui restait de la nuit, j'émergeai de mon sommeil juste le temps de percevoir la voix de Caïn, discutant avec le majordome, puis replongeai avec délice dans les bras de Morphée.

Chapitre 11

Le lendemain matin, c'est vers 11 heures que j'émergeai. J'entendis du monde discuter dans le salon et j'y retrouvai mes trois compères et Caïn en train de prendre un copieux petit déjeuner. Je me joignis à eux avec délectation. Thé, petits gâteaux, tartines de confiture, pain frais, tout y passa. Pendant que l'on surveillait Julia, la nourriture n'était pas notre préoccupation principale et nous mangions franchement mal. Alors, maintenant, je me rattrapais.

A la fin de ce délicieux en-cas, Julia sortit enfin de sa chambre. A peine apparut-elle que son majordome se précipita pour fermer les volets de l'appartement. C'est à la lumière des lampes que nous la vîmes s'asseoir avec nous avec précaution. Sous son petit ensemble en soie et dentelles nous pouvions distinguer les gros pansements qui cachaient ses blessures. Bien que Caïn lui proposa de lui faire un repas curatif, elle refusa, disant qu'elle ne mangeait plus que du sang depuis longtemps. C'est d'ailleurs un grand bol de sang frais que lui servit son majordome. Personnellement, l'odeur du sang ne me dérange pas, cela aurait plutôt tendance à m'ouvrir l'appétit, comme à Matthieu, mais ce n'était pas la tasse de thé des trois autres et ils tirèrent une drôle de tête. Malheureusement, elle ne nous en proposa pas.

Nous la regardâmes boire son bol avec délectation, puis vint l'heure du bilan.

- C'était chaud, hier ! commença Jean.

- On peut dire ça, murmura-t-elle.

- Et comment as-tu su que nous étions ici, Caïn ?

- Ben en fait, après avoir suivi les autres, je suis retourné à la Ciotat. Et là, je ne vous parle du ramdam qu'il y avait. Des pompiers, des flics, tout ça en train d'essayer d'éteindre un incendie qui prenait dans la garrigue. Alors je me suis dit que vous étiez partis. J'ai simplement téléphoné à Jean qui m'a dit où vous étiez.

- Alors Julia, que s'est-il passé dans la maison ? continua Matthieu toujours friand d'histoires de combat.

- Rien ! Ils ont attaqué, j'ai perdu et j'ai préféré me faire passer pour morte. Ensuite, ils ont mis le feu, mais je suis arrivée à sortir avant de brûler.

- Vous nous en voyez très heureux, insista Jean. J'aurai vraiment été désolé que vous périssiez dans cette histoire qui ne vous concerne pas directement.

- C'était un contrat. J'en ai respecté les termes et maintenant vous me devez un service.

- Soyez assurée, que si nous survivons à cette triste histoire, nous ferons notre possible pour vous satisfaire, madame.

- Bon, les politesses étant dites ! Caïn, qu'est-ce que tu as ? interrompit Matthieu.
- Ils sont, à mon avis, allés à Notre Dame de la Garde, intervint Julia à notre grand étonnement. Caïn, la regarda de travers.
- Exactement ! Mais comment savez-vous ça ? Je n'en ai parlé à personne.
- Je connais les assaillants. Depuis longtemps...
- Pardon ? dis-je. Vous connaissiez les mecs ?
- Enfin... pas directement. Mais je sais à quel groupe ils appartiennent. Je les ai déjà rencontrés. D'ailleurs, je serais fort étonnée qu'ils travaillent avec votre ami Caussanelle ; du moins en sachant qui il est.
- Et pourquoi ?
- Ce sont des religieux... des fanatiques religieux. Je crois que se sont des descendants de la Sainte Inquisition de triste mémoire.
- Nous nous regardâmes tous. La Sainte Inquisition ? Ça y est, elle était partie en plein délire.
- Bien sûr... Et pendant qu'on y est, sous Notre Dame, y a un réseau souterrain, plein de curés armés jusqu'aux dents qui font la chasse aux sorcières. C'est complètement absurde !
- Elle me jeta un regard froid de ses superbes yeux.
- C'est vous qui êtes stupides... me répondit-elle. L'histoire de Notre Dame remonte, si ce n'est à la préhistoire, du moins aux Romains. La colline a servi de vigie depuis des siècles, et avant d'être une basilique, c'était un ouvrage militaire. La première chapelle ne date que du XIIIème siècle, après, au XVIème, François Premier y fait construire un fort et la basilique en elle-même ne date que du XIXème. Et les militaires adorent les tunnels et les constructions souterraines. Oui, c'est possible qu'il y ait une armée de curés en armes dans les cryptes. Et oui ! c'est possible que la colline ne soit qu'un gruyère. En tous cas, ils sont allés là-bas ! Que ceci vous plaise ou non !
- Oui, bon ! vous avez raison là-dessus ! Mais l'Inquisition ? Elle n'existe plus depuis un bout de temps. Et puis, j'ai du mal à croire qu'on n'en entende pas parler depuis le temps. Dans le cas contraire... finis-je.
- C'est vrai ! c'est comme les dragons... Les livres n'en parlent pas, alors ils n'existent pas.
- Là, j'avoue qu'elle m'a cloué le bec. Mais je ne m'avouai pas vaincu. Ce principe d'une Inquisition faisant secrètement la chasse à la créature choquait mon côté pragmatique.
- Et d'abord, comment saviez-vous que c'était eux ?
- Je les ai déjà rencontrés, je vous l'ai dit. Faites-moi donc un peu confiance. Ça fait longtemps... Mais les gens qui débarquent avec de gros crucifix, qui vous aspergent d'eau bénite, qui vous récitent des pater et qui purifient par le feu, ils ne sont pas très courants. En plus, ils avaient de l'ail avec eux. Comme de bons petits chasseurs de vampires. Bien que tout ce matériel soit moins efficace qu'un pistolet mitrailleur.
- M'enfin ! on ne va pas se mettre à suivre tous les prêtres de France, finis-je piteusement.
- Effectivement ! C'est d'une impossibilité flagrante. Même pour vous, minaуда-t-elle.
- Putain, c'est l'enfer ! parla enfin Caïn. On est encore dans une impasse.
- Je crois bien, dit-elle. A mon avis, vous devriez abandonner. Un dragon qui semble avoir des contacts avec ce que vous appelez les Chevaliers de la Lumière et l'Eglise est un trop gros morceau pour vous. Il est introduit dans trop de milieux ennemis aux dragons. Il ne vous manque plus que le Céleste et les technomanciens, et vous aurez la complète. En ce qui me concerne, c'est ce que je

fais : je ne veux plus que vous me parliez de cette histoire. J'ai fait mon travail, cela vous donne une piste insuivable, mais ce n'est pas ma faute. La dette reste valable.

- Madame, dit Jean, soyez-en remerciée. Effectivement, si nous sommes à nouveau dans une impasse, ce n'est en aucun cas votre faute. Ce que vous avez fait pour nous est allé au-delà de nos espérances. Soyez certaine, qu'à la moindre demande de votre part, nous serons prêts à payer notre inestimable dette.

Elle acquiesça de la tête, nous signifiant par là qu'elle avait bien compris le message. Bien que mon gestalt fut en fait le demandeur, quand elle hocha la tête, c'était en regardant Caïn. Et je crois que le service, c'est plutôt à lui qu'elle le demanderait.

Une fois le petit déjeuner terminé, elle nous précisa gentiment que le corps du zélate ne servirait à rien (sauf pour son petit déjeuner) et nous donna le signal du départ.

C'est la mine déconfitée et la tête basse que nous avons quitté la charmante Julia. Je commençais à comprendre d'où venait notre problème : le second prénom de Caussanelle était Prudence et le troisième Carnet d'Adresses. A chaque fois que nous démarrions sur quelque chose, on se prenait une calamité sur la tête. Je commençais... nous commençons à en avoir ras-le-bol. Nous apprenions pleins de choses sur le monde secret de l'univers draconique, mais nous n'avancions toujours pas.

Dire que le retour à l'appartement fut morose, c'était un doux euphémisme. Le désespoir nous gagnait. Même Caïn finit par nous demander si nous acceptions d'abrèger nos souffrances. Il serait d'accord pour nous exécuter rapidement, sans douleur. Certes, il souriait, mais je ne le pris pas comme une plaisanterie.

Nous avions tenté la méthode en force, puis en délicatesse, et dans les deux cas, nous avions fait chou blanc. Au début de cette histoire, j'avais tendance à considérer l'autre équipe de chasse comme des gros nullos, mais finalement, j'en venais à les admirer pour avoir simplement survécu aussi longtemps.

La seule information susceptible d'être intéressante, c'est que vue la vitesse à laquelle l'attaque avait eu lieu sur la vampirette, il était finalement probable que Gwellarion ait raison : il devait y avoir un traître au Conseil !

Chapitre 12

Au repas, nous chipotions dans nos assiettes. Jean et Paul tentaient vainement de discuter un accord avec Caïn pour que nous puissions nous éclipser discrètement sur une île perdue du Pacifique ou en pleine forêt de Sumatra. Mais rien n'y faisait, la corruption, la menace, le charme, la supplique, la colère, tout y passa. Bien qu'il nous aime bien, en définitive, il nous tuerait quand même si nous abandonnions. J'étais personnellement en train d'imaginer une méthode inédite d'empoisonnement pour nous débarrasser de lui, quand, comme d'habitude, la sonnette d'entrée tintinnabula. Pour une fois le cérémoniel des regards échangés, des hésitations, des " à toi, non à toi " nous fut évité par Caïn. Il se leva et ouvrit directement la porte, sans regarder par l'œil de bœuf. Nous n'avions même pas mis nos mains sur nos armes, prêts à mourir sans combattre, mais c'était seulement un livreur de fleurs. Encore ! ? ?

Caïn allait l'éjecter une fois de plus manu militari, mais une idée me vint : qui pouvait donc m'envoyer des fleurs ? Je n'avais plus que des contacts épisodiques avec ma famille, je n'avais pas d'ami(e) en dehors de mon gestalt et ce n'était pas mon anniversaire. Aussi je me levai prestement et écartai Caïn de la porte, saisissant l'énorme bouquet de fleurs.

- C'est pour moi, merci, dis-je au livreur. Excusez mon ami, mais sa grand-mère est morte (ce qui était vrai !).

- Y a pas de problème, monsieur ! Je suis désolé pour la grand-mère de votre ami. Pouvez-vous signer le reçu que voici ? S.V.P. ; dit-il en me tendant un carnet.

- Bien sûr, souris-je en prenant la chose.

Pendant que je signais, j'entretenais la conversation :

- Je ne vois pas de carte, sauriez-vous qui m'envoie ce magnifique bouquet ?

- Non ! monsieur, désolé. Vous savez, je ne suis que le livreur. Moi, on me dit : " va là ", et je vais là, me répondit-il en souriant d'un air gêné.

En gros, tu sais que dalle, pensai-je. Eh bien ! tant pis pour ta gueule, t'auras pas de pourboire. Après avoir bien vérifié que le magasin de fleur avait mis son nom et son adresse sur le ruban du bouquet, je lui fermai la porte au nez. Salut !

Je posai l'étrange bouquet sur la table à manger, en plein milieu des plats, devant les yeux ébaubis des autres. Ça ne ressemblait à rien, c'était une sorte d'amas de grandes feuilles vertes, avec de petites fleurs jaunes en formes de capsule. En plus, il y avait un pot. Pour un peu, je dirai que c'était du lierre grimpant, avec un vert un peu plus vif, des feuilles en forme de cœur et des fleurs.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Matthieu

- Ça vient d'où ? interrogea Jean

- C'est très moche comme bouquet, dit Caïn.

Je ne pus répondre à aucune des questions, mais acquiesçai à la remarque de Caïn.

- Aristolochie sipho ou macrophylla, plante de climat méditerranéen, océanique ou continental, elle fait partie des grimpantes très vigoureuses et convient très bien pour ombrer des tonnelles, récita Paul.

Un ange très ébahi passa, regardant Paul.

- Tu as avalé une encyclopédie ?

- Non ! Mais vous comprenez, quand on m'a dit que le Barometz était une sorte de plante magique, je me suis documenté sur les plantes. Ça ne m'a jamais servi, mais il y a un début à tout. C'est quand même un cadeau bizarre, s'interpella-t-il.

- Sais-tu si c'était la même chose la dernière fois ? demandai-je à Caïn.

- Pas eus le temps de voir. Mais tu dois avoir un admirateur ou trice secret ou crête. Y a une carte ?

- Non ! En plus, depuis le début de cette histoire, je n'ai rencontré personne. Je ne vois absolument pas d'où ça peut venir.

- Caussanelle, murmura Jean. Il se fout de nous.

- Si c'est lui, on ferait bien de se méfier, même si c'est trop tard. Les bouquets de fleurs peuvent servir de masque pour certains sorts. Enfin, les jolis bouquets. ...

Jean le regarda, plein d'interrogations.

- Ah oui ? Les bouquets ? Ça peut servir de masque ?

- C'est peu courant, et c'est plutôt une spécialité japonaise, mais on ne sait jamais.

- Pour faire quel type de sortilège ?

- Je ne sais pas. Mais rien de violent ou brutal, autrement j'aurai retenu le truc. Et puis, personne ne fait son propre bouquet quand il est envoyé comme l'autre par Interflora.

- Ou alors, il travaille à Interflora.

- Alors, il n'enverrait pas le second par. . .dit-il en regardant le ruban. . .La Maison des Fleurs.

- Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre, surtout sans carte.

- Peut-être, mais vu l'heure, les magasins sont bientôt fermés, dit Matthieu. On ne pourra pas enquêter avant demain matin. Et franchement, il serait complètement stupide de faire ça.

- N'oublie pas, lui répondit Caïn, que c'est une Hydre. Elles n'ont jamais été réputées pour leur sens commun.

- Sauf lui ! dis-je.

En tout état de cause, il était trop tard pour commencer une enquête à base de fleurs.

Le lendemain matin, nous allâmes à la Maison des Fleurs dès son ouverture. C'était un petit fleuriste, avec une devanture d'un vert discutable, mais une employée pas du tout discutable. Une invitation à compter fleurette. Au lieu de l'horrible bouquet que j'avais reçu hier, franchement j'aurais volontiers préféré la recevoir.

C'était notre envoyé de charme, Jean, qui était chargé des relations humaines qui aurait le droit et la joie de converser avec la jolie fleuriste.

- Bonjour, mademoiselle, commença très fort Jean.

- Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ?

- Une personne m'a envoyé un bouquet de fleurs hier soir, mais comme il n'y avait pas de carte, je

voudrais savoir si elle est tombée en route. Bien que je ne mette pas en cause le professionnalisme de votre entreprise ou de votre livreur.

- Je vais regarder, Monsieur. Puis-je savoir à quelle adresse le bouquet a été envoyé ? répondit-elle en souriant à notre envoyé de charme, tout en saisissant d'un carnet de commandes sous son comptoir. Jean donna mon adresse et elle retrouva la commande en un rien de temps. Nous étions la dernière livraison de la journée.

- Oui, monsieur ! Il n'y a pas de problème, à priori vous avez reçu un bouquet composé d'Aristoloches. Mais il n'y a pas mention d'une carte. C'était notre dernière commande de la journée.

- Je constate avec plaisir qu'une personne aussi charmante que vous n'a pas commis d'erreur. Mais j'admets que cette absence de carte me pose soucis, dit-il en souriant comme un vendeur de dentifrice.

Dire que la vendeuse semblait s'en foutre comme de l'an 40, c'était peu dire. Avec son physique, elle devait avoir une grande habitude des dragueurs, et le charme quelque peu magique de Jean avait un peu de mal à faire effet. La charmante jeune fille le regardait de ses grands yeux verts, mais sans s'exprimer d'avantage, attendant que le bellâtre qui était en face d'elle continue son baratin.

- Pourriez-vous, s'il vous plaît, me faire une description de la personne qui vous a passé la commande. Si, bien sûr, c'est vous qui vous êtes chargée de cette commande.

- C'est bien moi, monsieur. Mais la commande a été faite par Internet. Avec paiement par carte bancaire. Je n'ai pas vu la personne, finit-elle avec un beau sourire, l'air de dire : " Toi, mon gars, ce n'est pas comme ça que tu m'auras. "

Bon, une fois de plus nous tombions dans une impasse. Nous ressortîmes du magasin déçu mais toujours combatifs. Puis nous allâmes vers le plus proche Interflora.

L'ambiance n'était pas la même. Il y avait toujours plein de fleurs partout, mais la réceptionniste était un peu moins jolie, et cela sentait un peu plus la grosse entreprise, avec formatage des employés.

Le résultat du charme ravageur de Jean fut un peu plus probant. Il déploya la totalité de ses capacités pour obtenir d'une employée sous le charme que la commande de base venait d'un magasin sur Aubagne, dans les environs de Marseille. Même le fait que Caïn avait littéralement propulsé le livreur dans les escaliers passa sous silence. Après renseignements complémentaires, nous apprîmes que le bouquet était composé de Calcéolaires, une sorte de fleur jaune en forme de bulle en bout de tige. La jeune personne se fit un plaisir de nous montrer le style de fleurs et c'était vrai que j'aurais préféré recevoir ce bouquet plutôt que l'autre. C'était beaucoup plus joli.

Mais toujours pas de carte. Notre admirateur secret faisait dans la discrétion. Il ne nous restait qu'à descendre à Aubagne pour voir l'employé(e) de l'autre Interflora.

Pour une fois, nous eûmes de la chance. Le commanditaire du bouquet était passé lui-même donner sa commande. Et oui, enfin, l'employé se souvenait très bien de la personne. Il était passé en milieu d'après-midi. Puis, même si c'est avec un air gêné qu'il répondit, il nous donna la description de l'inconnu : un homme d'une quarantaine d'année, les tempes grisonnantes, brun, habillé d'un costard cravate sombre. Un air très banal. Et quand Jean insista un peu, après tout, cela faisait plus d'une semaine, il devait bien y avoir quelque détail qui fasse que l'employé se souvienne si bien d'un individu si anodin. C'est au bout de quelques minutes de discussion acharnée, mélange de compliments et de compréhension que nous apprîmes que le fait marquant qui avait retenu l'attention du vendeur,

c'était une odeur spéciale qui émanait de l'individu. Malgré son air contrit, il finit par admettre qu'il se souvenait très bien du mélange d'odeurs que dégageait le monsieur. Il était quand même un professionnel des fleurs et les odeurs, c'était son rayon. Une sorte de composé d'une surdose de parfum et d'odeur de pourriture. Un truc abominable ! Le pauvre vendeur paraissait affligé de nous donner des détails si intimes sur un de ses clients, mais il ne savait pas à quel point cela nous ôtait un poids. Enfin ! Une information valide. Grâce à notre science infuse des enquêtes policières et à une intelligence hors paire, nous déduisîmes que la dite personne était très certainement une Hyde et qu'étant donnée la quantité de parfum et l'âge de la personne, probablement un Père ; puisque tout le monde sait pertinemment que les Pères puent franchement plus que les Enfants. Nous remerciâmes grandement le pauvre gars et partîmes réfléchir tranquillement dans la voiture.

Bien ! Caussanelle se foutait de notre gueule. Nous nous en doutions, mais maintenant c'était sûr. Bien que cela soit toujours désagréable, c'est toujours moins gênant qu'une balle dans la tête. Et le fait qu'il nous fournisse si élégamment un début de piste pouvait nous permettre de sauver notre peau. J'en serais presque venu à l'apprécier le monstre odorant. Le problème était que nous n'avions quand même peu d'informations. Aucun de nous n'était capable de remonter la piste de la carte bancaire. Et puis s'il était suffisamment stupide pour permettre que l'on remonte par là, cela ferait longtemps que l'autre équipe, avec le soutien des bleus, y serait arrivée. Ensuite le fait qu'il tournait sur la région et pas seulement à Marseille ne faisait qu'augmenter notre zone de recherche. Le point positif était qu'il était encore dans les parages, avec un peu de chance.

Nous retournâmes chez moi, attendre une nouvelle blague de Caussanelle.

Au bout de deux jours, pas de nouvelle.

Du moins de sa part, parce que l'autre équipe de chasse nous contacta. Ils ne téléphonèrent pas, ils passèrent directement et je vous le donne en mille, à l'heure du déjeuner. Mais ils rompirent les mauvaises habitudes actuelles : pour une fois, quelqu'un utilisa l'interphone. C'était l'équipe au grand complet, treize dragonnets en vadrouille. Un ensemble hétéroclite de personnes, chacune tellement caricaturale que l'on pouvait quasiment deviner leur famille d'origine rien qu'à leur façon de s'habiller. Le chef de la joyeuse bande était évidemment un rouge qu'ils appelaient Antonio, mais le porte-parole était Shwartz (le mal-aimé). La discussion démarra sur un ton houleux : " Qu'est-ce que c'était que cette histoire ridicule de contact ? A quoi jouions-nous ? Souhaitions-nous nous faire tuer tout de suite ? etc, etc.. "

Ils s'étaient fait remonter les bretelles un peu brutalement par leurs Grands-Pères après que Gwel-larion les ait informés de notre supercherie (et uniquement du faux indicateur). Maintenant le bruit courait au Conseil qu'il y avait un traître parmi le groupe. Certes, nous étions en compétition, mais ce n'était pas une raison de se conduire d'une manière si peu honorable. Chacun des membres du groupe avait des raisons personnelles et puissantes pour faire la chasse. Les sous-entendus que nous avions instillés dans le Conseil étaient une ignoble manœuvre de notre part. Un acte absolument déloyal entre dragons.

N'étant moi-même pas un dragon, je me foutais royalement de l'argumentation, mais Caïn et Jean montèrent sur leurs grands chevaux. Avec une mauvaise foi des plus remarquable. Comme les esprits s'échauffaient et que la bataille rangée ne faisait pour moi plus aucun doute, je signalai qu'ils étaient nos invités, et qu'en tant que tels, ils ne pouvaient déclencher un combat chez moi. Et qu'en plus, avec la quantité de personnes présentes dans un si petit appartement, la bataille serait totale-

ment ridicule. En bons petits dragons bien éduqués, cela évita le déclenchement des échauffourées. Bien que cela ne calma pas les esprits.

Nous prîmes finalement le risque d'expliquer notre démarche, racontant nos doutes sur l'intégrité du Conseil. Ce fut la bronca, le tohu-bohu le plus complet. Chacun d'entre eux défendant son Grand-Père adoré et tellement aimé de tous ses poumons. Nous frôlâmes la guerre que j'avais si bien évitée quelques instants précédents. Ce fut une fois de plus Matthieu qui calma la situation. Mais cette fois-ci, ce ne fut pas par une parole pleine d'intelligence, mais plutôt en se mettant à se balancer d'avant en arrière et en bavant légèrement, les yeux regardant dans le vague. Tous ses symptômes habituels d'une crise de frénésie sanguinaire. En voyant cela, plus le sourire amusé de Caïn, ils se calmèrent instantanément, ne voulant certainement pas affronter un garou en folie, plus un psychopathe avéré comme Caïn, dans un appartement si petit qu'ils seraient obligés de lutter au corps à corps.

Je profitai du passage de l'ange qui s'était invité (un jour il faudra que je l'invite à déjeuner celui-là, il passe tellement souvent chez moi) pour récupérer Paul qui s'était courageusement réfugié dans la salle de bain. A mon grand étonnement, il accepta de ressortir de son repaire, et arrêta de trembler quand il vit Matthieu lui faire par la porte un énorme clin d'œil. Celui-ci était dans les bras de Jean qui lui parlait calmement, lui susurrant des paroles apaisantes en tentant de l'immobiliser. Et malgré son air rébarbatif de fou sadique, je compris qu'il nous avait encore sauver le coup, mais cette fois en jouant la comédie. Brave Matthieu, toujours surprenant.

Après cette (fausse) démonstration de furie "garouesque", les débats furent plus sereins. J'offris même un apéritif et les dragons commencèrent à s'échanger des potins familiaux. Nous en vîmes presque à nous trouver sympathiques, et après une longue discussion, ils admirèrent que la possibilité de la trahison d'un Grand-Père soit envisageable. Je crois que plus que nos paroles, c'était le fait qu'ils galéraient depuis des années pour attraper Caussanelle qui les convainquit. Je subodore que c'était même une pensée qui avait déjà traversé leurs esprits.

D'un commun accord, nous laissâmes Antonio et Jean discuter seuls dans mon appartement pour mettre au point une attitude envers le Conseil. Bien sûr, ni nous, ni eux ne pouvions annoncer au Conseil nos soupçons, alors ils se mirent d'accord pour raconter un peu n'importe quoi au Conseil. Le principal étant que le Conseil croit toujours que nous travaillions les uns contre les autres. Ensuite, une fois que les vieux seraient confortés sur notre animosité réciproque, nous balancerions des fausses informations, dont des surveillances fictives des gares et de l'aéroport, histoire d'essayer de garder Caussanelle sur la région. Notre antagonisme supposé ajouterait de la crédibilité à la désinformation. A charge pour nous de poursuivre l'enquête et de s'avertir les uns les autres au moment de la capture. Ainsi, nous sauverions chacun notre tête par une capture de Caussanelle par les deux groupes à la fois.

Evidemment, ils continueraient de leur côté à enquêter, mais nous devions nous arranger pour nous informer respectivement des différents progrès, tout en nous plaignant au Conseil de l'attitude des autres pour rendre plus crédibles leurs mensonges. Nous risquions tous de nous faire taper sur les doigts, mais comme de toute façon nous préférions tous perdre quelques doigts que la tête, nous fûmes d'accord. Même la Wyvern de l'autre groupe.

Ce fut presque une séparation amicale entre les deux groupes. Il faut dire que nous étions passablement éméchés, puisque nous avions attendu dans un bar que les deux chefs se mettent d'accord.

Il faut signaler que malgré l'accord qui liait les deux groupes, ni les uns, ni les autres ne donnèrent

d'informations supplémentaires. Nous ne parlâmes pas des fleurs que nous envoyait Caussanelle, ni de Julia, et eux ne nous parlèrent pas de " je ne sais pas quoi ", puisqu'ils n'en parlèrent pas. Ainsi, à peine fut-il instauré, que l'accord fut rompu. Ainsi va la vie... !

Chapitre 13

Le lendemain nous reçûmes un nouveau bouquet Interflora. Encore un truc pas super joli : de la Verveine. Le livreur était le pauvre gars que Caïn avait déjà éjecté. Cette fois-ci, il eut plus de chance, c'est moi qui ouvris la porte. Je lui donnai même un bon pourboire.

Ne faisant ni une ni deux, nous retournâmes directement au magasin à côté de chez moi. Nous retombâmes sur la même réceptionniste. Elle n'avait pas oublié Jean, et ce ne fut qu'une formalité pour apprendre que cette fois le paquet venait d'Aix-en-Provence. Contre la promesse d'un rendez-vous avec l'accorte demoiselle, Jean obtint même d'elle que la prochaine fois qu'un bouquet nous serait envoyé, le livreur saurait d'où partait la commande. Comme ça, plus besoin d'aller voir cette serviable, mais peu séduisante, réceptionniste.

Nous descendîmes directement à Aix, et nous y apprîmes que c'était encore une commande passée par Internet, avec paiement par carte bancaire. Le bide, quoi !

Mais comme l'étrangeté des bouquets nous titillait, Jean décida (et je pense que ce n'était pas seulement par nécessité) de retourner voir la demoiselle de la Maison des Fleurs.

Bon certes, ce n'était pas aujourd'hui qu'il obtiendrait un rendez-vous avec la délicieuse vendeuse, mais ce fut tout de même un déplacement fort utile. Quand nous demandâmes à la beauté fatale si des bouquets aussi étranges étaient monnaie courante, quelle ne fut pas notre surprise en apprenant que c'était le cas.

Tout le monde sait que pour déclarer son amour, il faut offrir des roses. Que leur nombre est important : une, douze, un nombre pair ou un nombre impair, des rouges, des blanches, etc. ... Eh bien ! En fait, on se limite. La demoiselle nous informa d'une chose ancienne, très ancienne qui s'appelle le Langage des Fleurs. Elle nous fournit même une photocopie de ce mystérieux langage, quasiment quatre pages, écrit petit. Nous savions bien que les fleurs pouvaient servir à déclarer ses sentiments, mais jamais nous n'avions imaginé une telle palette de possibilités. En fait, ce fameux langage décrivait toute la gamme des sentiments possibles en amour, mais aussi des combines pour prendre des rendez-vous, des annonces de trahison, des déceptions, des mises en garde. ...Plein de choses.

D'ailleurs, muni de ces précieuses photocopies, Jean offrit avant de sortir du magasin un bouquet de d'œilletons de Poète à l'accorte jeune dame. Traduction : " Je suis votre esclave. " Je pense que le fait d'acheter les fleurs dans le magasin même de la dame atténua l'effet recherché, car elle ne sourit même pas. Ou alors d'un demi-sourire ironique pouvant signifier que nous étions des imbéciles.

Une fois à l'appartement, nous entreprîmes de déchiffrer les messages. Les Calcéolaires : " Une démarche sera bientôt faite, dois-je espérer ? " L'Aristoloché : " Tachez d'arriver jusqu'à moi. "

Pour l'instant, le foutage de gueule restait possible, mais la Verveine infirmait cela : " Je voudrais vous parler en secret. "

En tous cas, la cohérence des messages confirmait bien que le hasard n'avait rien à faire dans l'histoire. Après... la raison de cette méthode complexe pour prendre rendez-vous restait quand même un profond mystère. Je veux bien qu'on ait affaire à une Hydre, et que les Hydres soient complètement frappadingues, mais tout de même ! Un coup de téléphone et la vie est si facile.

Je crois que le plus énervant de l'affaire, c'était que nous ne contrôlions rien. Caussanelle menait le jeu à sa guise et nous ne pouvions qu'attendre de ses nouvelles.

Il nous manquait tout de même un moyen de discuter avec lui sur l'éventualité d'une rencontre secrète... nous étions tout à fait pour, mais comment le lui dire. Même si le rendez-vous ressemblait fortement à un piège, c'était une chance que nous ne pouvions pas ignorer.

Nous avons écarté The Claw pour envoyer un message sur un forum quelconque en espérant que Caussanelle tombe dessus, nous n'avons pas de numéro de téléphone, mais il nous restait une adresse un peu foireuse sur la Place de la Corderie. C'était le seul endroit dont nous étions certains qu'il avait un rapport direct avec lui.

Le soir même nous sommes sortis nuitamment faire un tag sur le mur de l'immeuble de la Corderie. Un beau graph très esthétique, bien que pas vraiment dans le genre classique : Caïn dessina un superbe bouquet de Jacinthes bleues en quelques minutes. Un truc inratable pour toute personne passant par là. Il avait du style le Caïn, il devait pratiquer la magie par un art lui apprenant la peinture ou le dessin, parce que c'était très réussi. Nous n'avons pas signé le graph, mais je l'ai dit : ce n'était pas vraiment le style de la faune classique de Marseille, et si Caussanelle venait à tomber dessus, il saurait parfaitement ce que cela voulait dire : " L'espoir que vous me donnez me ravit. "

Nous pensions que Caussanelle devait bien passer encore de temps en temps pour vérifier discrètement si du courrier arrivait encore à cette adresse, ou simplement voir si l'appartement était encore sous surveillance. C'était un maigre espoir, mais étant donné le comportement erratique du sujet, tout était possible. Vous me direz que nous pourrions nous-même faire une surveillance du lieu, mais nous pensions que finalement nous n'étions pas assez nombreux pour faire une surveillance efficace d'un lieu et ensuite attraper une personne qui devait se douter que le lieu pouvait être sous surveillance.

Mais comme cela restait quand même très très aléatoire, Caïn dessina le même bouquet sur cinq tee-shirts. Et dès le lendemain, nous partions en balade dans Marseille avec les tee-shirts sur le dos. C'était très voyant, les regards souvent amusés que nous jetaient les jeunes nous le confirma. Nous devions ressembler à un club aux mœurs étranges ou à la rigueur, à de jeunes bizuts d'une école quelconque. Mais l'attitude et l'aura d'agressivité qui se dégageaient de Caïn et Matthieu, qui n'appréciaient que moyennement la déco, évitèrent de nombreux sarcasmes (et par conséquence quelques meurtres).

Après deux jours d'exhibitionnisme forcené dans les rues, nous reçûmes enfin un nouveau bouquet de fleurs. Le livreur qui commençait à bien nous connaître, et à nous craindre, venait encore d'Interflora. Cette fois, il y avait un mot avec le bouquet ! Mais ce n'était pas de la part de Caussanelle, c'était la jeune fille d'Interflora qui profitait de l'occasion pour nous indiquer que la commande venait d'Internet, et aussi pour relancer le Beau Jean, lui rappelant la promesse d'une soirée. Après les plaisanteries graveleuses normales, nous nous intéressâmes enfin aux fleurs. Pour une fois, le

bouquet était complexe, il n'y avait pas qu'un seul type de fleurs, mais quatre types disposés en couronne. Un Glaïeul entouré de huit Lys, eux-même encadrés par une quinzaine de Pieds-d'Alouette bleus et sur un bord du bouquet un unique Géranium rose. Le livreur n'avait pas fait de réflexion, mais ils avaient dû en baver pour faire ce bouquet. A moins que la jeune fille l'ait fait par plaisir, toute prise qu'elle devait être par ses espoirs amoureux.

Alors petit résumé : un glaïeul au milieu d'un bouquet indique l'heure d'un rendez-vous en fonction du nombre de fleurs, un Lys signifie : " mes sentiments sont purs ", un Pied-d'Alouette bleu : " plus tard ", et un Géranium rose : " je suis heureux près de vous. "

Après une intense séance de brainstorming de quelques heures, voici ce que fut le résultat de notre analyse : le glaïeul entouré par les huit Lys : rendez-vous à 8 heures. Le cercle suivant de Pieds-d'Alouette nous posa quelques soucis (sans jeu de mot), mais nous avons fini par nous mettre d'accord sur l'extrapolation qu'après les heures, pour un rendez-vous, il faut le jour, d'où le choix du " plus tard " en tant que repère temporel : donc le quinze, soit dans la semaine.

Selon le principe précédent, nous étions partis sur le Géranium comme une représentation du mois, mais c'était absurde, cela donnait Janvier, soit dans plusieurs mois. Puis, Paul nous rappela que quand on donne rendez-vous à quelqu'un, on donne l'heure, le jour et le lieu. Je sais, Géranium est un lieu débile, mais après vérification sur un plan, il s'avérait qu'il existait une rue des Géraniums, du côté de St Jérôme dans la banlieue ouest de Marseille. C'était maigre, mais tout de même encourageant.

Un rendez-vous en pleine rue est déjà un gage de sécurité, rares sont les personnes qui commettent un assassinat en pleine rue, surtout quand on doit tuer plusieurs personnes. Nous avions une hypothèse, enfin ! Et aussi bancale qu'elle paraisse, nous allions la suivre. Surtout que d'après le message floral, les sentiments étaient " purs ", alors aucune inquiétude à avoir. . .

Chapitre 14

Nous fîmes bien sûr une visite préventive de la fameuse rue des Géraniums. A notre grande surprise, elle était assez longue, sans véritable lieu repérable, en dehors des barres d'immeubles. Nous ne savions pas du tout comment nous pourrions se retrouver sur cette rue, mais le sieur Caussanelle devait avoir prévu quelque chose. Peut-être qu'il circulerait avec un entonnoir jaune sur la tête et qu'il soufflerait dans une trompette. En plus, comme il y avait une faculté des sciences juste à côté, à 8 heures du matin, il devait y avoir un gros trafic dans cette rue à cette heure là.

Je me serais bien installé quelque part avec mon Mechen, mais à part louer un appartement dans un immeuble longeant la route, jamais je n'arriverais à avoir un poste d'observation convenable. En plus, étant donnée la longueur de la rue, il me faudrait un gros coup de chance pour que la rencontre se passe sous mes yeux. Et je ne parle même pas de la réaction qu'aurait provoqué le bruit d'un tir de cette arme en ce lieu et à cette heure.

Une fois de plus, la semaine fut calme.

Le jour dit, nous étions en place sur la fameuse rue. Nous nous étions répartis sur une grande partie de la longueur des Géraniums, mais à portée de vue les uns les autres. Chacun relié à l'autre par des micro-émetteurs. Seul Paul baladait de droite à gauche en voiture, montant et descendant sans cesse l'avenue. Il y avait finalement peu de monde à 8 heures et le trafic était fluide, il faisait beau temps et le soleil brillait dans le ciel. La température était clémente et nous avions tous une petite veste pour cacher notre arsenal.

Nous sommes arrivés légèrement en avance, une petite demi-heure, histoire de se mettre en place.

8 heures arriva. Les nerfs étaient à fleur de peau (toujours sans jeu de mots). J'étais prêt à plonger au sol au moindre signe d'alerte de mon sens du danger, et bien que faisant les cents mètres sur mon bout de trottoir comme une prostituée matinale, je regardais intensément passer chaque voiture, espérant et redoutant tout à la fois d'apercevoir Caussanelle au volant d'un véhicule.

A huit heures et quart, je commençai à me dire qu'il s'était une fois de plus foutu de notre gueule. Rien ! pas la queue d'un dragon. Nous avions un black-out radio dans le cas où il scannerait les fréquences, mais Matthieu ouvrit les canaux.

- Il se passe quoi ? Quelqu'un a quelque chose ?

- Silence ! répondit Jean. On attend encore dix minutes.

Bon dix minutes plus tard, toujours rien. Cette fois, c'est Caïn qui ouvrit le dialogue.

- Je crois qu'on l'a dans l'os. Il ne viendra plus.

- Ouais, il s'est encore foutu de nous. J'en ai marre, dit Matthieu.

- D'accord ! Paul, ramasse tout le monde, on rentre à la maison, finit Jean.

Donc retour chez moi. L'ambiance était fraîche dans la voiture. Entre Matthieu qui tempêtait à tous vents, Jean qui faisait semblant de réfléchir et Caïn qui comptait les moutons, je restais quand même inquiet. Pour quelle raison nous donner ce rendez-vous si ce n'était pas pour y aller ? Je m'attendais au pire en arrivant à l'appartement. Pour moi, la seule raison valable était de nous faire quitter notre quartier général pour nous piéger à notre retour.

Comme je partageai mon avis avec les autres, Paul stoppa la voiture et proposa de ne pas revenir. Après tout, pourquoi prendre un risque stupide ? C'était une solution valable pour les autres, mais c'était chez moi. Il était hors de question que je laisse entre les mains d'un malade mental mes horloges. Heureusement, les autres étaient d'accord avec moi, pas pour les mêmes raisons (mes horloges, ils en ont rien à faire), mais pour éviter de s'être fait piéger aussi bêtement.

Nous prîmes toutes les précautions dont nous étions capables en entrant chez. Mais mon sens du danger ne tinta pas. Ce qui était normal puisque finalement nous n'avions rien trouvé de changer. Pas de bombe, pas d'hommes en armes, même pas de message.

Encore un coup dans l'eau. Ce mec commençais décidément à me rendre bringzingue, et pas seulement moi d'ailleurs. Il se moquait de nous dans les grandes largeurs. Et le gestalt passait son temps à se chamailler, Paul persistait indéfiniment à vouloir quitter le pays, Matthieu partit rapidement faire un footing pour éviter d'avoir à taper sur Jean qui lui disait sans cesse de se taire, Caïn ne disait rien, mais nous regardait comme de futures victimes et moi je songeais une fois encore à la méthode pour l'éliminer. Mon problème pour cela étant qu'en général mon pouvoir me donne un avantage sur les êtres qui comptaient sur une protection, mais avec un féérique il ne servait à rien.

Ce fut à l'heure du repas que la tension baissa brusquement et que le groupe se ressouda. La porte sonna ! Vu l'état de nerfs de chacun, nous nous armâmes en quatrième vitesse et Caïn arracha presque ma porte de ses gonds en l'ouvrant. Il n'avait même pas regardé par l'œilleton, autrement il aurait vu un livreur de fleurs, toujours le même, caché derrière deux gros bouquets. J'en pouvais plus de ces bouquets. Mon appartement commençait à ressembler à un jardin botanique. Je pense que le pauvre garçon aperçut nos armes, parce qu'il fila sans demander son reste, en jetant presque les bouquets dans les bras de Caïn. Il n'eut même pas la politesse de prendre le temps de nous indiquer d'où venait la commande. Je retins de justesse Matthieu qui commençait à se sentir une âme de végétarien et qui faillit dévorer les fleurs avant qu'on puisse voir à quoi correspondaient ces nouveaux messages.

Le premier était on ne peut plus simple, des Chrysanthèmes roses, signifiant : " Vous ne m'avez pas compris ".

Le second était encore un bonheur de complexité, heureusement très semblable au précédent. Jamais Matthieu n'aurait supporté une autre séance de brainstorming. Un Glaïeul central, une couronne de huit Soucis signifiant : " Loin de vous, je suis triste. ", de dix-sept branches de Mouron rouges, un truc très moche avec de petites fleurs et de grosses feuilles qui voulait dire : " Venez, je vous attends ". Plus deux Géraniums, le tout associé à une Silène qui renforçait la valeur du bouquet.

La déduction géniale de ces infernales bouquets fut celle-ci : rendez vous dans deux jours, soit le dix-sept, à huit heure, à un machin des Géraniums. Plus, " vous vous êtes plantés, mais je vous attends encore ".

Nous ne comprenions plus rien, nous y étions à son bon dieu de rendez-vous, c'était lui qui n'était

pas venu. Nous retournâmes ces saloperies d'énigmes dans tous les sens, mais nous retombions toujours sur le même résultat. Les autres allèrent se coucher tardivement, marmonnant des insanités sur Caussanelle, mais je restais persuadé que quelque chose nous avait échappé. Je passai une bonne partie de la nuit à cogiter, à lire et à tenter de décrypter les messages. Je m'aidais d'Internet pour les fleurs, regardant s'il n'y avait qu'une signification possible, mais quasiment tous les sites sur le langage des fleurs donnaient une interprétation similaire. Vers cinq heures du matin, je me plongeai dans l'étude du plan de Marseille, puis ensuite j'étendis mes recherches sur les villes voisines. C'est vers sept heures du matin que je pensai avoir trouvé la solution. Je laissai un mot sur la table à manger et allai me coucher. Enfin !

Je dormis peu, c'est le moins que l'on puisse dire. A neuf heures, je fus réveillé par un attroupement de tête au-dessus de mon lit. En partant faire son footing matinal, Matthieu avait vu mon message, il avait réveillé les autres, et tout le monde s'était jeté sur moi. J'aime bien faire des blagues de temps en temps, mais j'avais oublié que Matthieu était matinal.

C'est encore dans les bras de Morphée que j'entendis Jean m'interpeller.

- C'est quoi ce message ?

- Message ? ? Quel message ? ? marmonnai-je à moitié endormi.

- Te fous pas de notre gueule. Le " Je pense que j'ai la solution ", ça veut dire quoi ?

- J'vois pas de quoi tu parles, taquinai-je.

Mal m'en prit, Matthieu bondit sur le lit, donc sur moi, et m'assena de multiples claques sur la tête.

- Putain ! Tu vas parler ! Dis, tu vas parler ?

J'étais inspiré ce matin, nous devenions tous frappadingues. Je ne pouvais même plus lui dire de s'arrêter de me tabasser, à chaque fois que j'ouvrais la bouche pour dire : " Stop " ou " Au secours ", je me prenais une claque.

Caïn me sauva la vie en saisissant Matthieu par le col et en le projetant à l'autre bout de la pièce.

- Arrête de déconner ! Autrement, on te laisse tout seul dans la chambre avec Matthieu, me réprimanda Jean.

Vu son état, à la limite de la frénésie, je sentis bien que les autres n'avaient pas envie de plaisanter. Tant pis !

- On s'est trompé de ville. La rue des Géranioms, ce n'est pas celle de Marseille, mais celle de la Penne sur Huveaune.

- Explique ! parla enfin Caïn.

- Simple ! fanfaronnai-je. D'après ce que l'on sait, le seul endroit où il s'est présenté personnellement pour passer sa commande de fleurs, c'est à Aubagne. Mais comme il n'y a aucun Géraniom à Aubagne, j'ai regardé les villes proches. Et à la Penne sur Huveaune, il y a une rue des Géranioms qui paraît parfaite.

- C'est où, la Penne sur Huveaune ? demanda Caïn.

- Entre Aubagne et Marseille, dans la banlieue Est. La rue est dans un quartier calme, et c'est une impasse en bas d'une montagne. C'est un tout petit truc, un endroit très bien pour se planquer. Pas loin de plusieurs entrées d'autoroute.

- Tu voudrais dire qu'il nous fournit une adresse et pas seulement un rendez-vous ? C'est complètement stupide !

- Ecoute, Matthieu ! Nous n'avons rien, rien de rien ! C'est le bide complet. En plus, depuis le début

ce mec est complètement incohérent. Alors oui ! Je crois vraiment qu'il nous indique autre chose qu'un simple rendez-vous.

Il me regarda avec de gros yeux, mais ne rajouta rien. L'ensemble du groupe me regardait d'ailleurs. Ils avaient tous l'air de dire que c'était encore un coup d'épée dans l'eau, mais ils étaient tous d'accord pour admettre que ma solution se tenait.

Aussi, ils finirent pas me laisser me lever, et nous nous mîmes d'accord pour un plan d'action en relation avec mes déductions. Cette fois, nous n'avions qu'une journée pour nous préparer. Après le petit déjeuner, nous avons pris la voiture et sommes aller voir l'Impasse des Géraniums.

C'était effectivement une toute petite rue, avec tout juste le passage pour une voiture. Le goudron était minoritaire, les trous étaient beaucoup plus nombreux. La rue était une simple ligne droite d'environ deux cents mètres, environnée de seulement deux maisons. En dehors des maisons, c'était une sorte de friche, avec des herbes jaunies par le dessèchement. La rue était en plein quartier résidentiel, mélangeant des maisons provençales des années 60 et des nouvelles constructions. Le quartier était en pleine rénovation, avec pas mal de maisons en cours de construction. La rue finissait au pied d'une petite montagne. Et malgré la végétation de pins assez florissante, j'étais certain de pouvoir trouver entre les arbres un emplacement pour m'installer avec mon Mechen. A la différence de notre rendez-vous précédent du côté de St Jérôme, ici, je pourrais utiliser le fusil. Ça ferait du bruit, surtout avec le flan de la montagne qui réverbérerait le son de la détonation, mais j'espérais que je n'aurais pas à tirer.

Nous n'osâmes pas parcourir la ruelle pour vérifier les deux maisons de plus près, si jamais il y avait quelque chose qui devait clocher, nous préférons le voir au moment du rendez-vous. Et puis, au cas où, autant ne pas se faire repérer tout de suite. Vu tous les problèmes et les gens que nous rencontrions à chaque fois que nous approchions de Caussanelle, nous étions devenus extrêmement prudents.

Une fois la visite faite, nous avons passé le reste de la journée à peaufiner notre plan d'action.

J'irai me poster sur le flanc de la montagne pendant la nuit, ma vision nocturne me permettant de me déplacer discrètement de nuit, et au matin, les autres remonteraient la ruelle à l'heure du rendez-vous, pendant que Paul, qui refusait de se laisser enfermer dans une rue aussi étroite, se tiendrait prêt à notre signal à bloquer la rue avec la voiture.

Le soir venu, ils me déposèrent dans le quartier avec mes deux valises, de quoi manger et une tenue de camouflage. C'est à pied que j'entamai l'ascension de la mini montagne. Je ne passai pas directement par la ruelle, mais j'utilisai une des rues parallèles pour atteindre la montagne. Franchement, je ne peux pas dire que ce fut une partie de plaisir. Crapahuter dans la montagne, de nuit, en portant deux lourdes valises, c'est l'enfer ! Mais bon ! en deux heures d'exploration je finis par trouver mon coin à moi, une sorte de petit surplomb entre les arbres. Dans bas, je devais être complètement invisible. Par contre, moi, je voyais très bien en contre-bas. J'installai mon flingue dans l'axe de la ruelle, j'étais à une distance d'environ trois cents mètres de la première maison et je pouvais surveiller quasiment tout le quartier. J'avais une vue plongeante parfaite de la ruelle et je passai les trois heures qui me restaient avant le rendez-vous à surveiller le quartier. Et franchement, je me suis fait chier comme rarement. Rien de rien, le coin calme par excellence. De temps en temps j'apercevais, et surtout j'entendais, un petit jeune sur son cyclomoteur sans pot qui passait comme si la rue n'était qu'à lui. Les deux maisons qui bordaient l'impasse des Géraniums étaient

suffisamment inactives pour que je me demande si quelqu'un y vivait encore.

Ce n'est que vers les sept heures que le quartier s'anima un peu, les gens partaient au boulot. Et le soleil se levait. Je voyais dans ma lunette les gens qui sortaient leur voiture, parfois je jetais un œil par les fenêtres et je les voyais se préparer. Je n'ai pas l'âme d'un voyeur, aussi cela ne m'intéressait que peu, sauf quand l'une des maisons de la ruelle alluma ses lumières. Bon ! il y avait quelqu'un. Bien qu'ayant une bonne vision du lieu, je ne pouvais pas vraiment voir dans la demeure. Comme c'était la plus proche de la montagne, donc la maison en bout de rue, j'avais une vision un peu trop plongeante pour voir l'intérieur.

A huit heures moins le quart, j'aperçus ma voiture qui arrivait. J'en profitais pour vérifier que notre liaison radio était efficace.

- Et bonjour ! les zozos. Vous me recevez ?

- Mal, mais ça passe, me répondit Matthieu. Alors ? Y a quelque chose ?

C'était vrai que la réception n'était pas fameuse. Heureusement que j'étais en surplomb, avec une vue dégagée, autrement nous ne nous serions pas entendus.

- Non ! queuts... Pour l'instant c'est calme. Il y a seulement la maison du bout de la rue qui s'est animée, il y a une petite heure.

- D'accord, on se met en position. Terminer...

Je vis effectivement la voiture se garer en bas de la ruelle et mes compères en sortirent. Ils firent le pied de grue, tout en discrétion, aussi visibles qu'un furoncle sur une fesse de demoiselle, pendant un petit quart d'heure, puis ils commencèrent à remonter la ruelle, Paul restant comme prévu au volant, suivant l'action par la liaison radio.

Chapitre 15

Je surveillais la maison par la lunette de mon fusil, quand je vis la porte d'entrée s'ouvrir.

Ha !! ha !! je suis bon, je suis Dieu, et surtout je suis le plus beau. Souvent les copains se moquent de mon côté méthodique et pointilleux. Je ne compte même plus le nombre de fois où ils m'ont titillé sur mes multiples vérifications, revérifications et ma minutie. J'avais ma vengeance, maintenant ils seront obligés de courber le dos devant ma science, certes laborieuse mais efficace. J'avais dans ma lunette cette saloperie de putain d'enfoiré de Caussanelle. Je le voyais distinctement dans ma lunette, il fermait tranquillement à clé la porte de sa maison. Toujours habillé d'un costard cravate, propre sur lui, il ressemblait au quidam qui partait au boulot tous les matins. J'avais une très forte envie de le plomber là, sur l'instant. Ce serait extrêmement facile, à trois cent mètres, avec une lunette et un fusil d'une telle qualité, pas besoin d'être " l'Arme Fatale ". Et en fait, j'allais tirer dessus, bien que je sois sensément là uniquement en soutien en cas de problème, quand je le vis paisiblement monter dans sa Mercedes bleu nuit. Mais qu'est-ce qu'il foutait ? Logiquement il aurait dû s'attendre à notre visite. Et là, il agissait comme s'il n'y avait pas de rendez-vous. Cette interrogation retint mon doigt sur la détente.

- Bingo ! Les gars. . . Il est ici, dernière maison de la rue, signalai-je par radio.

- OK ! Qu'est-ce qu'il fait ? me demanda Jean.

- Il sort sa bagnole du jardin. . . Je pense que vous devriez vous grouiller un peu, sinon vous allez le croiser dans la rue.

- T'inquiète. . . Paul ! bloque la rue.

- Roger !

- Pierre, dit-nous s'il s'en va, nous n'allons pas tarder à arriver sur lui.

- Je vous signale que je vous vois ! Pour l'instant, il referme le portail derrière lui. Putain, il part au boulot.

Je regardais avec mon œil gauche les copains qui cavalaient dans la ruelle, et de mon œil droit collé à la lunette je surveillais Caussanelle qui remontait dans sa voiture. La manœuvre demandait une certaine souplesse oculaire, mais pour moi, facile !

Je dus prendre une décision : si Caussanelle partait immédiatement il croiserait les gars, et étant donnée la largeur de la rue, ils n'avaient quasiment aucune chance d'éviter l'écrasement. Aussi, je visai soigneusement, bloquai ma respiration et appuyai sur la détente du Mechen. Pas d'inquiétude, je tirai à la munition normale droit sur l'avant de la voiture. Et pan ! La vache ! Ce flingue dégageait une puissance phénoménale. Le bruit de la détonation avait dû s'entendre à des kilomètres. Mais

j'espérais qu'un seul tir n'alerterait pas la police. Dans la lunette, je vis un trou gros comme mon poing apparaître sur le capot de la Mercedes. La voiture s'affala sur ses roues avant, et une grosse mare d'huile gicla sur la route. La balle avait tout arraché sous le capot. C'était la première fois que je tirai sur un véhicule avec le Mechen, si j'avais bêtement utilisé une balle explosive ou incendiaire, il ne serait plus rien resté de la voiture et de son passager. La portière passager s'ouvrit sur un Caussanelle pas très en forme et très surpris. D'abord, il tourna son regard vers la colline, mais j'étais trop bien caché pour qu'il puisse me voir, ensuite, il se retourna sur mes camarades qui courraient vers lui. Je ne pus voir son expression, puisqu'il me tournait le dos, mais il eut une réaction assez inattendue. Et c'était un euphémisme ! Je m'attendais à tout, qu'il disparaisse, qu'il sorte un lance-missiles, qu'il se transforme, mais pas à ça !

Je ne sais pas si vous avez déjà vu un film. Je pense à " Evil Dead 2 ". Dans ce film, il y a une scène que j'adore : celle où le héros se bat avec sa main, quand elle est encore rattachée à son bras. Eh bien... c'est exactement le même genre de scène que Caussanelle se mit à jouer. Je vis la main droite se glisser vers l'aisselle, j'imagine pour attraper une arme, mais autant que je puisse le voir, la main gauche l'arrêta en chemin. Ensuite, il se mit à tourner sur lui-même, tel un derviche, la main gauche lui mettant des coups de poing dans la tronche, la main droite essayant de l'en empêcher. Il tomba par terre et se mit à se rouler dans l'huile, toujours en se frappant lui-même. à un moment, il se tapa même la tête sur les restes de goudrons, et se frotta la face sur les gravillons.

Mes compagnons arrivèrent à cet instant, quand il se ravalait la tête à coup de graviers. Ils avaient ouvert le canal radio, et ainsi je pus entendre ce qui se disait. Manifestement, ils étaient aussi surpris que moi, ils se sont arrêtés à deux-trois mètres de Caussanelle qui gigotait dans tous les sens, se trémoussant sur le sol comme un ver.

- Il fait quoi, là ? interrogea Matthieu avec un mouvement de tête.
- J'en sais strictement rien, lui répondit Caïn en haussant les épaules.
- Peut-être est-il épileptique, dit Jean.
- Naan...regarde, il se bastonne tout seul, insista Matthieu. Tu en penses quoi, Caïn ?
- Rien...je ne suis pas un spécialiste des hydres. Aussi bien, c'est un comportement normal quand ils ont une surprise.
- Vrai ? Tu crois vraiment ?
- Je sais pas. Et regardez ! on dirait que la main gauche tente de l'assommer, la main droite de la bloquer, et le pied gauche frappe la jambe droite, dit Caïn en désignant les membres de l'index.
- Non, regarde ! haaa ! C'est trop comique ! Maintenant, on dirait que les deux mains sont alliées contre le corps.
- Tu as raison, je pense qu'effectivement les deux mains se sont alliées. Il me semble avoir aperçu la main droite tenter une prise sur les parties sensibles, se marra Jean.
- A mon avis, dit Caïn, les mains sont bien parties pour gagner.

Et moi de mon perchoir, je voyais ces trois idiots en arc de cercle à côté de Caussanelle qui continuait à se trémousser comme un poisson hors de l'eau. Ils étaient en train de s'amuser comme des petits fous, faisant des commentaires spirituels sur la situation. Je voyais bien les sourires qui éclaboussaient leurs tronches d'imbéciles.

- Dites ! Il serait peut-être temps de faire quelque chose ? Ne restez pas plantés là, comme des nains de jardin. Faites quelque chose, bon dieu ! On ne sait pas combien de temps ça va durer ce cirque.

- Désolé ! me dit Jean.

- P'tain ! pour une fois qu'on se marre, maugréa Matthieu.

Caïn ne parla pas, il shoota simplement dans la tête de Caussanelle. Merde ! même à la distance à laquelle j'étais, j'entendis le bruit du coup.

- Eh ! Oh ! On le veut vivant ! me plaignis-je.

- T'inquiète... je dose !

Je dose, je dose... tu parles ! Personnellement, un tel coup m'aurait décapiter. Certes, pour Caussanelle, ce ne fut pas le cas, mais il l'étendit quand même sur le coup. Je ne pensai pas qu'il se réveillerait tout de suite.

- Il faudrait que vous preniez un peu le large, des fois que la police arrive à cause du coup de feu.

- OK !

Je les vis traîner rapidement Caussanelle jusqu'à la voiture, le charger dedans comme un sac de patates, et ensuite, ils allèrent se garer à trois rues de là.

Nous attendîmes environ une heure. Ne sachant pas le temps de réaction de la police dans un tel trou à rat, nous préférons prendre une marge de sécurité. Comme je le pensais, un unique tir n'alerta personne et la police ne pointa pas son nez.

J'entrepris de ranger mon barda et je redescendis de mon perchoir. Pendant ce temps, les autres revinrent à la maison de Caussanelle. Ils ouvrirent le portail, et poussèrent la voiture avec un trou dedans (c'est moi qui l'ai fait) dans le jardin, histoire que cela ne fasse trop étrange de laisser une Mercedes dans la rue. Même avec un trou dedans. La descente de jour fut beaucoup plus rapide que la montée de nuit et j'arrivai au niveau des copains au moment où ils allaient s'attaquer à la porte. Au passage, je vis des morceaux de moteurs et un énorme trou dans le goudron. Les résultats de mon tir.

- Salut ! Vous en avez fait quoi de l'autre ?

- Dans la voiture... Tout nu et enchaîné.

- Tu verrais les chaînes qu'il a sorties, Caïn ! dit Matthieu avec un air enfantin. Et avec le cocard qu'il a, s'il se réveille dans la semaine, c'est un miracle.

- Dis ! Pierre... intervint Paul. Tu es d'accord avec moi, hein ? On devait chopper Caussanelle... c'est fait ! Pourquoi on ne se casse pas ? On le file au serviteur de Gwellarion, et basta !

- En fait, je suis curieux. J'aimerais bien savoir ce qu'il y a dans cette maison.

La majorité étant pour une fouille du lieu, Caïn défonça d'un coup d'épaule l'huis de la demeure. C'était un modèle provençal des années soixante. Nous nous retrouvâmes dans un couloir, avec un bureau sur la gauche, suivit par une salle de bain, une cuisine, puis un salon sur la droite qui donnait dans une salle à manger. Au milieu du couloir, il y avait un escalier étroit qui donnait sur des chambres à l'étage. En soit, rien de spécial ou d'anormal, une maison de petite taille tout à fait banale. Sauf le papier peint qui était avec des motifs floraux absolument ignoble. Evidemment, nous nous jetâmes sur l'ordinateur qui trônait sur le bureau. Un bel engin, le dernier modèle sur le marché. A mon grand étonnement, il s'alluma très facilement, sans aucune protection. Puis après avoir un peu visité les fichiers, je compris pourquoi : le grand vide ! Le seul fichier un peu intéressant que nous trouvâmes était une liste, avec adresse et renseignements divers sur un grand nombre de personnes. Après avoir jeté un coup d'œil, Caïn nous dit que c'était une liste de dragons, de créatures féériques. Il en connaissait certains, et déduit que les signes cabalistiques qui annotaient chaque

nom représentaient le niveau de danger des dites personnes. Je fus assez impressionné, malgré tout, par la qualité et la quantité des informations que Caussanelle avait pu réunir. Par curiosité je cherchais mon nom et le trouvai. Alors, ma race, ma phase supposée, mon appartenance à un gestalt avec renvoi sur les autres membres, mon adresse, mon numéro de téléphone, un bref résumé sur ma famille, de mon mode de vie et sur les gens et lieux que je fréquentai. A voir comme ça, froidement, c'était assez effrayant de se découvrir dans les fichiers de quelqu'un. Surtout d'une personne aussi dangereuse que Caussanelle. A ma grande déception, je n'étais pas considéré par lui comme une personne de haut potentiel de danger. Je constatai avec déplaisir que les autres membres du groupe étaient aussi dans le fichier, mais avec moins de détails pour Jean. Probablement, le fait qu'il habite normalement Paris n'avait pas permis à Caussanelle de réunir autant d'informations que sur Paul et Matthieu. Caïn était aussi dans la banque, peu de précisions, mais un beau sigle d'extrême danger. Je dois dire que j'étais quand même très impressionné, la banque de donnée devait contenir environ 1 000 personnes, de toutes les races et quasiment de tous les pays.

En dehors de ce fichier hautement instructif, il n'y avait que des jeux. Pleins de jeux, de tous les types.

Une fois faite l'étude de l'ordinateur, je regardais autour de moi et je fus impressionné par la quantité de livres qui m'entouraient. Des milliers de bouquins, beaucoup de livres de poches et presque exclusivement des livres de science fiction ou de fantastique. Et vu l'état général que je constatai, il les avait lu. Je notais que de nombreux titres possédaient le mot " dragon ". Une sorte de monomaniaque. Le reste des bouquins se répartissait en deux catégories : une normale pour un alchimiste, constituée de livres sur les légendes, celles des terroirs, les étrangères, les celtiques, les grecques...etc ; et une autre un peu plus étrange, des bibles, des centaines de bibles, avec une nette préférence pour les Evangiles de St Jean. Décidément, on y revenait ! Bon, la SF c'était principalement pour la distraction, bien que parfois cela puisse donner de bonnes indications sur les êtres magiques, les livres sur les légendes étaient évidemment indispensables pour quelqu'un comme Caussanelle, par contre, les bibles étaient un peu inhabituelles. Rares sont les dragons que je connais qui sont des grenouilles de bénitier. En plus de ça, je trouvai qu'il était totalement anormal qu'il n'y est pas de livre sur des formules magiques. Je ne sais pas, au moins le Petit et le Grand Albert ou la Poule Rouge ou les Clavicules de Salomon. Mais là, rien de rien !

Entièrement pris par l'étude de la bibliothèque, je n'avais pas entendu les autres qui étaient allés voir la cave. Mais une odeur de pourriture qui titilla mes narines me dit qu'ils avaient trouver le garde-manger. Perturbé par la puissante odeur, je descendis les rejoindre à la cave. C'était vraiment le garde-manger. Une véritable abomination ! Imaginez pleins de cadavres d'animaux suspendus à des crochets de boucher, pourrissant lentement. L'odeur était insupportable, mais nous devons fouiller, aussi nous fîmes bon cœur contre mauvaise fortune. Je comptais deux chiens, une vingtaine de chat, une chèvre et un homme. En dehors des cadavres pourrissants, nous ne notâmes rien de particulier dans la cave, à part que Caussanelle faisait partie de cette race d'Hydre qui ne dédaigne pas la chasse à l'homme, cela malgré les dangers que cela représente, et qu'il avait un goût prononcé pour le chat moisi. Au moins, avec Caussanelle dans le coin, pas besoin de fourrière. Il y avait aussi une marinade de chats, mais personne ne voulut plonger la main dedans pour vérifier qu'il n'y avait rien planquer au fond de la marmite. C'est le cœur au bord des lèvres que nous sommes tous ressortis de là en quatrième vitesse.

Nous respirions à pleins poumons dans le jardin pour évacuer les miasmes quand nous entendîmes une voix provenant de la voiture : " Il faut se barrer, il va revenir. Vite ! Il faut partir ".

A cause du ton hystérique qui était employé, j'ai eu un peu de mal à comprendre ce qui se disait, mais je n'étais pas content.

- Me dites pas que vous avez oublié de le bâillonner ? dis-je en me tournant vers les autres. Et leur air contrit me confirma la chose.

- Nous ne te le disons pas, affirma Jean.

- Franchement, je comprends pas comment il a fait pour se réveiller aussi tôt, continua Matthieu avec des gestes d'excuses.

- C'est bon ! je vais le réassommer, de toutes façons on n'a rien à craindre, personne ne peut l'entendre.

- Si ! moi, je l'entends et c'est très désagréable, me plaignis-je. Vous faites preuve d'un manque total de précautions élémentaires.

- Si tu attends d'un garou qu'il s'attache aux détails, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude, se moqua Matthieu.

- Tu sais très bien que les féériques ne sont pas réputés pour leur sérieux, insista Caïn.

- Moi, je refuse tout net de le toucher, finit Paul.

Devant tant de mauvaise foi, je me tournai vers Jean qui n'avait rien dit et le regardai de mon œil le plus noir.

- Désolé... dit-il en haussant les épaules.

- Je vais prendre l'ordinateur, vous vous occupez du gueulard et je ne veux plus entendre un mot, les grondai-je.

Je retournai à la maison et débranchai précautionneusement la tour de l'ordinateur. Par acquis de conscience, je pris aussi une bible. Manifestement, il était intéressé par la religion, avec un peu de chance cela nous permettrait de le comprendre un peu mieux.

Une fois dans la voiture, nous reprîmes le chemin de l'appartement. Il faudrait voir un jour à ce que j'en achète un plus grand. Il y avait beaucoup de monde en ce moment et en plus je n'étais pas équipé pour garder un prisonnier. M'enfin, pour une fois, le résultat était positif, nous avions Caussanelle. Même si ces motivations restaient obscures, il ne nous restait qu'à l'interroger. Bien sûr, il ne travaillait pas à la maison et devait posséder un laboratoire ailleurs. Mais franchement, je m'en foutais comme de l'an 40.

Nous l'avions installé par terre, entre la banquette arrière et les fauteuils de devant, avec nos pieds dessus. Je m'installai derrière, au niveau de sa tête, Matthieu à celui de ses pieds et Caïn entre nous, sur les hanches. Caussanelle avait effectivement un énorme cocard sur la tête, plus de nombreuses estafilades, un joli bâillon et de superbes chaînes avec un gros cadenas. Il était en fait très calme, pour un dangereux psychopathe voyageant vers sa mort.

J'étais heureux ! Finis les problèmes... La vie allait pouvoir reprendre son cours normal, et mon appartement allait enfin se vider.

Chapitre 16

Et c'est justement pendant que j'étais en train de rêver à cet état de plénitude et de bonheur sur l'autoroute que Jean brisa mes espérances.

- Il dit qu'il n'est pas Henri Caussanelle.

- Pardon ?

- Il dit qu'il n'est pas Henri Caussanelle.

- Ben si...c'est lui ! dis-je.

- Il dit le contraire, insista Jean.

Je regardai un peu mieux le mec sur qui j'avais les pieds, et malgré ses yeux exorbités fixés sur moi et ses blessures, je le reconnaissais très bien.

- Il dit des conneries, je le vois ! Il ressemble à Caussanelle, il a des indices dans sa maison qui confirment que c'est lui. Alors, c'est lui !

- Pas sûr, dit Caïn ; ce gros débile de féérique qui se prend pour une Wyvern. Je ne suis pas spécialiste dans les Hydres, mais il est possible que la tête qui contrôle actuellement le corps ne soit pas celui que l'on recherche. D'où la lutte que nous avons pu constater.

- Et alors...j'en ai strictement rien à foutre ! Il est dans le lot, le Conseil fera le tri.

Je vis celui que je considérais comme étant Caussanelle secouer fortement la tête, avec des yeux écarquillés et suppliants. Je décidai unilatéralement d'ôter son bâillon.

- Explique ! Si tu dis des conneries, je te marche dessus jusqu'à ce que mort s'en suive. Et Matthieu confirma en lui donnant quelques coups de tatanes.

- Je suis Joseph, pas Henri. Je suis avec vous ! C'est moi qui ai envoyé les fleurs. Je suis votre allié, je déteste Henri !

- Baisse un peu le débit...Respire et parle calmement.

- Je m'appelle Joseph, et je suis un ennemi d'Henri. Je ne suis pas celui que vous cherchez. Moi, je suis un pacifiste.

- Ouais, bon d'accord ! Tu es la tête qui s'appelle Joseph, et pour l'instant tu domines le corps à la place d'Henri. Je croyais qu'Henri dominait toutes les têtes grâce à l'alchimie, mais toi très fort. Toi, t'être libéré de l'emprise du méchant Henri. Mais toi, pas avoir de chance, toi partager corps avec Henri, alors toi avoir rendez-vous avec Conseil, me moquai-je. Merci pour les renseignements d'ailleurs...

Je le vis intensément réfléchir quelques secondes.

- Heu...non ! Je suis le frère jumeau d'Henri. Je ne suis pas Henri, je vous dis.

- Là ! tu te fous de notre gueule. Le frère jumeau ?...Trouve autre chose.

J'appuyai de quelques coups dans les côtes.

- Non, je vous jure. Je ne suis pas Henri, c'est mon jumeau et je peux le prouver.

A ces quelques mots, tout le monde se tourna vers lui. Ce qui était assez dangereux de la part de Paul qui conduisait.

Hou là ! qu'est-ce que c'était que ce bordel. Un frère jumeau ? Je sentais que nous glissions vers un imbroglio infernal.

- Ta gueule, il faut que nous réfléchissions.

Et il se tut. De notre côté, nous cogitions chacun en silence. Si c'était effectivement le frère jumeau, ce n'était pas fini. Mais décidément, quelque chose clochait dans cette affaire.

- Si tu es le frère d'Henri, pourquoi tu travailles avec lui ?

Il réfléchit encore quelques secondes. Ça me déplaisait fortement ces temps de réflexion, ça sentait le mensonge à des kilomètres.

- J'ai une de mes têtes qui travaille avec Henri...Elle s'appelle Damien, et Henri lui a donné la possibilité de contrôler le corps en permanence. Enfin, c'était ce qu'il croyait. Parce qu'il y a des moments où je peux secrètement reprendre le contrôle.

- Et les fleurs ?

- C'est à cause du contrôle, justement ! Dès que j'avais une idée un peu trop précise pour vous appeler à l'aide, Damien sentait qu'il se passait quelque chose et il reprenait le contrôle.

- As-tu des informations intéressantes à nous dire ? se mêla Jean.

- Non...enfin pas grand chose. Les têtes des hydres ne partagent pas leurs cerveaux. Nous n'avons pas les mêmes informations. C'est pourquoi le langage des fleurs fonctionnait, Damien ne le connaît pas, et il ne pouvait pas le percevoir comme un danger.

- C'est possible ? demandai-je à Caïn notre expert es bestioles magiques et bizarres.

- Oui, c'est possible, dit-il en levant les sourcils. Si une tête dort, pendant que les autres font quelque chose, si elles ne lui font pas un résumé à son réveil, à priori, elle ne sera jamais au courant de ce qui a été fait. Je crois...

- C'est ça, c'est exactement ça !

Je mis un coup de pied à Joseph.

- Toi, je t'ai pas posé de question.

La situation s'éclaircissait : nous nous retrouvions avec un jumeau schizophrène pour retrouver un schizophrène psychopathe. Le pied...

- Ce que tu es en train de nous dire, c'est que celui que tu appelles Damien, peut reprendre le contrôle de ce corps à n'importe quel moment.

- Non, non ! Grâce à votre présence, il ne reviendra pas.

- Mais pourquoi donc n'as-tu jamais tenté de prendre contact avec l'autre équipe de chasse. Nous avons vu leurs noms dans la banque de donnée, demanda intelligemment Jean.

- Je savais qu'Henri...et Damien avaient un contact avec un Grand-Père. Mais je ne sais pas lequel, rajouta-t-il précipitamment.

- Qu'est-ce que tu sais ?

- Je sais où est le labo d'Henri. D'ailleurs, il doit être en train de faire le ménage.

Sur le moment, je le bourrai de coups de pied et lui hurlai dessus :

- Connard, enfoiré, tu pouvais pas le dire plus tôt ? Où ? Vite ou je t'éclate.

Je frappais par énervement, mais à côté de moi, Matthieu frappait par simple plaisir, un peu comme un gamin qui s'amuse à sauter dans les flaques d'eau juste pour faire des éclaboussures.

Il réussit, malgré l'avalanche de coup, à parler.

- Aux Milles, aux Milles ! Dans la zone industrielle, à côté d'Aix-en-Provence.

- Je sais où c'est ! Enculé de ta race, criai-je.

- L'assommez pas, il peut encore servir, nous interpella Caïn.

Je continuai à interroger Joseph ou Damien, ou Caussanelle, je ne savais plus où j'en étais, pendant que Jean contactai par téléphone l'autre équipe de chasse. Direction les Milles, pour tout le monde. Et en quatrième vitesse !

Je ne compris pas tout dans les explications supplémentaires de Joseph. Apparemment, il semblait que Damien soit en relation télépathique avec Henri. A cause de ce lien, Henri savait que Damien (ou Joseph) était prisonnier, et qu'ainsi, il y avait de fortes chances pour que nous débarquions au labo. Dans le lot des explications confuses qu'il me donna, j'extirpais quelques informations : tout d'abord, il ne savait quels étaient les buts finaux d'Henri, il ne connaissait pas d'autre endroit où trouver Henri, cela faisait longtemps qu'il était sous la domination de Damien et quand il était sous sa coupe, c'était comme s'il était endormi. Il pensait que toutes les expériences alchimiques faites par Henri avaient fini par créer une scission complète des têtes, il ne pouvait y en avoir qu'une seule active à la fois et il ne savait pas exactement quelles étaient les conditions qui faisaient que parfois Joseph reprenait sporadiquement le contrôle. Sur ce dernier point, je pensais qu'il mentait, et qu'il savait parfaitement pourquoi il redevenait le dominant, mais je n'avais pas le temps de m'étendre sur le sujet. Par contre, il estimait que Henri n'était pas seul dans le laboratoire. Normalement, il devait travailler avec des alchimistes. Au maximum deux ou trois, mais c'était déjà trop.

C'était un peu le bordel dans la voiture, la nervosité se répandait comme la peste noire. Matthieu et Caïn criaient sans cesse sur Paul pour qu'il accélère, ce qui ne faisait que le rendre encore plus nerveux. Il faut dire qu'avec sa prudence naturelle, il avançait comme un escargot. Je ne pouvais pas réellement lui en vouloir, ses arguments étaient bons : ce n'était absolument pas le moment de se faire coincer par la police à cause d'un excès de vitesse. Déjà, cela risquait de nous faire rater Henri, et en plus, nous avions un homme dénudé à nos pieds, avec des marques évidentes de coup, ligoté comme un saucisson. Chose qui serait finalement assez difficile à expliquer.

Dans le brouhaha ambiant, j'entendais de temps en temps Jean engueuler Shwartz pour essayer de lui expliquer la situation et pour se donner rendez-vous.

Mine de rien, nous finîmes par arriver dans la fameuse zone industrielle des Milles. Nous attendîmes l'autre équipe à l'entrée de la zone, et faisant preuve d'un professionnalisme sans faille, ils n'arrivèrent que dix minutes après nous.

Nous étions aussi désorganisés qu'eux étaient organisés. Ils débarquèrent de trois mono-spaces, en treillis, armés de pied en cape. Avec sur les voitures et sur les tenues des faux sigles de police. Leur couverture pour ce genre d'opération au grand jour était qu'ils étaient une équipe du GIGN. Et ils faisaient très crédibles. Ils nous fournirent même gentiment l'équipement complet, cagoules comprises, pour nous faire passer pour le GIGN.

Nous leurs présentâmes Joseph, et leurs fîmes un court résumé de la situation. L'histoire des jumeaux maléfiques semblait les éclairer sur des situations qu'ils avaient rencontrées. Ils avaient fini

par croire par moment que Caussanelle était doté du don d'ubiquité. Comme nous, il y avait des choses qui ne leurs paraissaient pas claires, mais comme nous, ils n'avaient pas le temps de se pencher dessus.

Nous nous partageâmes en trois équipes. Une équipe d'assaut regroupant toutes les brutes, une équipe chargée de maintenir l'ordre et de gérer les intervenants innocents autour du bâtiment que nous allions attaquer, constituée par les deux dragons d'or, et une dernière équipe gardant Joseph, avec Paul, le féérique, l'asiatique et le plume des autres.

Une fois habillés, nous nous dirigeâmes vers l'entrepôt que nous désigna Joseph. Les gens nous regardaient étrangement, mais l'avantage de se faire passer pour le GIGN, c'est l'aura de respect et de notoriété qu'il possède. Tout le monde connaît cette équipe d'intervention de la gendarmerie et personne ne se posait de question sur la pertinence de ce type d'action. Mon seul problème, c'était qu'avec toutes ces saloperies de cagoules et de treillis, je ne reconnaissais plus personne et je ne savais jamais à qui je m'adressais.

Nous organisâmes rapidement un cordon de sécurité autour de l'entrepôt, Jean et Shwartz s'occupant des gestionnaires de la zone d'entreprises pour que personne n'appelle la vraie police. Et là, le pouvoir des dragons d'or était vraiment très pratique. Les gens acceptaient tous les ordres que l'on pouvait leurs donner, le plus difficile fut finalement de répondre à leur curiosité. Mais autrement nous pûmes agir en toute quiétude.

Nous n'étions pas discrets, mais comme d'après Joseph, Henri était déjà au courant de notre arrivée, autant être le plus voyant possible en prenant un maximum de précaution.

Notre mise en place ne prit qu'une dizaine de minutes. Logiquement, Henri était prisonnier à l'intérieur de son entrepôt, nous surveillions toutes les entrées et sorties.

Tout se passa avec une facilité déconcertante avec les badauds. C'était impressionnant !

Le seul truc qui nous déconcerta fut le comportement bizarre autant qu'étrange de Joseph. Sa coopération fut totale, bien qu'il ne sache pas grand chose, mais il n'arrêtait de nous demander de faire attention à Henri. C'était avec des sanglots dans la voix qu'il nous demanda de ne pas lui faire de mal, il ne fallait pas le blesser et encore moins le tuer. Déjà, rien que ça nous laissait pantois de surprise, mais quand il supplia qu'on ne les mette pas en contact l'un avec l'autre, il nous souffla carrément. A nos demandes d'explication, il ne fut que capable de nous dire que c'était son frère, que malgré tout ce qu'il lui avait fait subir, il l'aimait encore. Mais qu'il ne supportait pas sa présence.

Quelque chose nous échappait dans son comportement. A sa place, je n'en aurais rien eu à faire. Joseph passait son temps à nous mentir, nous en étions conscients, mais nous ne savions pas sur quel sujet. A l'extrême limite, vraiment extrême, je pouvais comprendre qu'il ne souhaitait pas que nous fassions du mal à son frère jumeau, mais pourquoi ne pas les mettre en contact ?

L'instant n'était pas à une introspection trop profonde, alors malgré nos incertitudes et le comportement étrange de Joseph, il fallait foncer. La couverture du GIGN marchait mieux que ce que j'aurais pu penser, mais il ne fallait quand même pas prolonger trop longtemps la supercherie.

Au point où nous en étions, nous fîmes carrément exploser les portes de l'entrepôt et nous ruèrent à l'intérieur par plusieurs cotés simultanément. Malgré les demandes de Joseph, nous étions prêts à abattre Henri à la moindre contrariété. Les deux équipes étaient d'accord sur le fait que la priorité était qu'Henri ne révèle pas le secret de l'existence des dragons, ensuite qu'il fallait que nous res-

tions en vie. Caïn, Matthieu et moi, faisons un peu office de troubleurs dans la jolie organisation des autres. Ils agissaient en véritables commandos, bien organisés, bien obéissants, agissant avec méthode et sérieux. Nous, nous partîmes directement au cœur du problème. C'était déjà un miracle que nous ne partîmes pas chacun de notre côté. Je crois que les autres nous laissèrent passer en premiers dans l'espoir que ce soit nous qui essuyions les premiers plâtres.

L'entrepôt faisait dans les trois milles mètres carrés. De l'extérieur, il ressemblait à un gros cube de tôles, avec quasiment aucune fenêtre. Le genre de truc qui ne sert qu'à entreposer du matériel. L'intérieur était très différent de ce à quoi nous nous attendions. J'eus l'impression d'entrer dans une de ces poupées russes. Une poupée, dans une poupée, dans une poupée, etc. . .

Là, nous avons un second bâtiment à l'intérieur de la carcasse de l'entrepôt. Un autre cube plus petit se tenait au centre du local. Un truc basique, construit avec du béton, sans fenêtre, qui ne faisait qu'une surface de 500 mètres carrés, à vu d'œil. L'espace entre les deux constructions était complètement libre. Nous tournâmes en courant autour du machin en béton, pendant que les autres prenaient positions tout autour, et nous arrivâmes à une petite porte vitrée. Après un bref coup d'œil, je me rendis compte que nous avions affaire à une sorte de sas. J'avais un peu l'impression de me trouver devant une banque ou dans un centre traitant les virus dangereux. Je freinai des quatre fers. Aussi bien ! ce machin contenait des virus ou d'autres saloperies contagieuses. Je freinai, mais je fus le seul. Caïn et Matthieu tirèrent tout bonnement dans les portes vitrées et foncèrent dedans. Le verre devait être épais, puisqu'il ne fit que s'étoiler sous les impacts de balles, mais malgré tout, il ne put résister à la charge sauvage de mes deux fous de guerre. J'aurais bien lancé un cri d'alerte, mais je n'en eus pas le temps.

Je les vis s'enfoncer dans les portes en verre. Bon . . . je n'avais plus qu'à les suivre. . .

Je fus horrifié de constater que c'était vraiment un sas, et même un double sas, des combinaisons bleues en plastique, avec cagoule et réserve d'oxygène pendouillaient dans le premier sas, et qu'il y avait une douche dans le second. Ce n'était quand même pas l'équivalent de ce qu'on pouvait voir dans les films montrant des laboratoires de sécurité type 5 (pour les virus les plus mortels), mais ça foutait la trouille. Je n'avais absolument pas envie de pénétrer dans le laboratoire proprement dit, mais j'entendis des tirs d'armes à feu. Matthieu étant dedans, j'étais obligé d'y aller malgré ma profonde réticence. Je communiquai ce que je voyais à ceux restés dehors et leur dit de ne pas entrer à cause des risques biologiques. Dans le pire des cas, je les appellerai au secours.

Je jetai un œil au-delà de la vitre brisée. La première chose que je vis, c'était Matthieu et Caïn planqués derrière des bureaux métalliques. Ensuite j'aperçus deux combinaisons bleues qui tiraient dessus depuis l'autre côté du laboratoire. Car c'était bien un laboratoire ! Un laboratoire plein de matériel sophistiqué auquel je ne comprenais rien, mais qui ressemblait à ce que j'avais vu dans des films. Le tout plus ou moins installé en cercles concentriques. Apparemment, cela prenait toute la surface de la structure en béton, mais il y avait tellement de matériel que la salle semblait plus petite vue de l'intérieur.

En observant mieux la situation, je vis que les deux combinaisons bleues protégeaient un troisième homme en train de travailler sur un ordinateur. J'étais trop loin pour voir ce qui passait sur l'écran, mais l'homme travaillait frénétiquement sur la manipulation de CD-Rom, les entrant et les sortants sans cesse de son ordinateur. Il devait être en cours de sauvegarder les données de l'ordinateur. Je l'aurais bien allumé, mais je le voyais au travers de deux grosses bulles de verre qui occupaient

le centre de la salle. Et dans les grosses bulles, il y avait des choses raccordées à plein de tubes qui flottaient. Je ne me sentais pas l'envie de faire éclater ses bulles. Je ne savais pas sur quoi les hommes en bleus travaillaient et si le produit des sphères était toxique, nous étions mal partis. Caïn et Matthieu devaient avoir eu le même raisonnement, puisqu'ils faisaient bien attention à ne pas tirer dessus eux-aussi.

Il fallait que j'entre ! Comme les deux sauvages étaient sur la droite, je choisis d'aller sur la gauche, histoire d'ouvrir un angle de tir. Je plongeai derrière une étagère métallique pleine de livre. Au passage, j'entendis siffler quelques balles d'armes automatiques autour de moi. Je me relevai et tirai un peu au hasard en direction des combinaisons. Je ne regardai pas, mais je savais que j'étais beaucoup trop à gauche pour toucher les sphères de verre, et par conséquent, j'étais certain de rater aussi les hommes. Mais ça les occuperait !

Une chose était sûr, les mitrailleurs ennemis prenaient le risque de nous tirer dessus en dépit des bulles, alors ou ils savaient que ce n'était pas dangereux ou ils comptaient sur leurs combinaisons pour les protéger. C'était un risque que je n'étais absolument pas prêt à prendre.

Planqué derrière mon étagère métallique pleine de livres qui étaient une excellente protection, je pris le temps de lire le titre de quelques ouvrages. Je n'y compris rien, mais à mon avis, cela concernait l'alchimie. Par curiosité j'en ouvris un, et effectivement, cela parlait de " sublimation ", " carbonisation ", de temps de cuisson, d' " aqua forte " et de " vif argent ". Toutes les pages étaient plastifiées, j'avais affaire à des copies de documents anciens, qui avaient été traités pour une utilisation en milieu stérile.

Je m'aperçus d'un coup que Caïn se trouvait à côté de moi.

- On peut savoir ce que tu fais ?

- Désolé...

- Bon...tu passes par la gauche, Matthieu qui résiste aux balles passe au centre et je vais par la droite. D'accord ?

- OK !

Je le vis se concentrer quelques secondes, probablement pour parler télépathiquement à Matthieu, puis il me fit un signe de la main pour lancer l'opération.

Je me relevai et me mis à courir en longeant les meubles, en même temps je tirais sur les deux combinaisons. Nous étions trois, ils étaient deux, l'un de nous pourrait forcément s'avancer sans essuyer de tir. Ce fut moi !

Je sentis que Matthieu encaissait une volée de balle et du coin de l'œil je le vis s'écrouler par terre, vers le centre de la salle. Les deux bulles avaient morflé, bien que percées, elles n'avaient pas éclaté, mais du liquide coulait par les trous. Caïn avançait moins vite car il subissait aussi le tir d'une combinaison.

Je fus enfin en position, sans rien pour bloquer ma ligne de tir et j'allumais ma combinaison la plus proche juste quand elle se tournait pour me tirer dessus. Je vis celui qui était sur l'ordinateur se relever et plonger littéralement vers le sol, la tête première. Il portait une valise métallique, et les quelques balles que j'eus le temps de lui envoyer rebondirent dessus.

Prise entre deux feux, la troisième combinaison ne tint pas le coup bien longtemps. Je ne sais pas si c'est moi qui l'abattis ou Caïn, mais elle encaissa des balles des deux côtés. Nous allions nous précipiter sur l'endroit où le maniaque de l'ordinateur s'était jeté, mais l'enfer se déchaîna

à ce moment. Une vague de feu emplît brusquement la salle, j'entendis un gros " Vouf " et je fus environné de flammes. Le souffle chaud me projeta par dessus les meubles, vers le centre de la salle et je m'écroulais à côté des jolies bulles transparentes, en plein dans le liquide qu'elles répandaient. J'entraperçus Caïn qui subissait le même sort que moi. A peine touchait-il le sol qu'il se transforma en dragon. J'étais à moitié sonné, je souffrais abominablement à cause d'un bras cassé et de brûlures superficielles, mais j'eus quand même le réflexe d'envoyer un " Au secours, ça crame " par la radio. Concernant Caïn, je le vis voler en rond deux ou trois secondes, puis il fonça littéralement dans le rideau de flamme qui nous entourait, direction la sortie. Je retrouvais seul, à la limite de l'inconscience, à côté de moi, Matthieu était inconscient. Nous nous retrouvions au centre de la salle, la seule partie du bâtiment qui ne semblait pas en feu. Tout le périmètre n'était que feu et flammes. La fumée devenait intolérable, la chaleur suffocante et l'oxygène manquante. Je ne tiendrais pas plus de quelques secondes, avant de mourir. Puis, je vis quelqu'un franchir le rideau de flammes : Antonio fonçait vers nous tout en se transformant en dragon. C'était un spectacle impressionnant, cette grosse bête rouge pleine de crocs et d'écailles qui venaient nous chercher en bousculant les meubles de sa masse énorme. Une sorte de spectacle de l'Apocalypse. Il ramassa Matthieu avec sa gueule et me saisit sans aucune délicatesse par une de ses pattes avant. Il me planta littéralement ses griffes dans l'épaule, rajoutant ainsi un point de souffrance à mon corps déjà meurtri. Je criai, mais il n'en tint pas compte, il virevolta et se mit à courir sur trois pattes vers la sortie, à moitié en me portant, l'autre moitié en me tirant. Nous plongeâmes dans le mur de flamme et je vis le monde en jaune brûlant. La souffrance fut intolérable, je cramais sur pied. Juste avant de m'évanouir sous l'effet de la douleur, je me sentis littéralement lancé par les sas. C'est d'ailleurs la puissance de cette projection qui rajouta à ma douleur et qui me fit tomber dans les vapes.

Je me réveillai en pleine forme, à coté de moi, il y avait Matthieu, tout aussi en pleine forme, Paul et Jean avec des regards inquiets.

- Ça va ? me demanda Jean

J'étais un peu sonné, et je voyais encore le jaune des flammes, mais en dehors de mes vêtements quasiment entièrement carbonisés, je me sentais bien. Je jetai un regard ébahis autour de moi. Nous étions encore dans l'entrepôt, dans la partie vide entre les murs extérieurs et le bloc de béton. Caïn était un peu plus loin, allongé au sol, sous la surveillance de deux personnes.

- Ohé ! tu réponds ? insista Paul. Vous avez eu chaud ! On a eu vachement peur pour vous.

- Ça va. ... Je crois...dis-je.

- Vous avez de la chance qu'on ait un médecin et que vos vêtements soient prévus pour résister au feu, intervint Antonio.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

- On a réussi à vous faire ingurgiter à manger. Vous ne prévoyez jamais un repas au cas où ?

- On a oublié, dit Jean.

- Comme quoi. ... ! Vous avez bien fait de nous appeler, sans nous vous seriez morts.

- Mais le feu. ...commençai-je.

- Il s'éteindra tout seul. Nous avons stoppé la soufflerie interne et bloqué les ouvertures. Le manque d'oxygène fera le reste.

- Hein ? dis-je

- Etant donnée la structure du bâtiment, le feu s'éteindra tout seul. Mais vous avez foutu quoi, là-dedans ?

Il était bien gentil le Rouge, mais j'avais failli mourir là-dedans comme il disait. J'étais un peu sur les nerfs.

- Ça a pris feu d'un coup. Voilà ce qui s'est passé. Merde, où vous étiez ?

- Où nous étions ? me répondit-il d'un air énervé. Nous étions dehors, mon gars. C'est même vous qui nous avez dis de rester à l'extérieur à cause d'un danger chimique ou biologique. Alors ne venez pas vous plaindre si vous êtes des incapables. Moi aussi, je me suis cramé pour vous sortir de là. Si vous n'êtes pas content, je peux encore vous remettre dans cette saloperie de boîte en béton. Putain ! le jour où mon grand-père apprend que j'ai risqué ma vie pour sauver deux êtres magiques, il me bouffe.

Cela me calma. Il n'avait malheureusement pas tort. Je me calmais, mais pas lui. Il fit mine de s'éloigner, puis finalement fit demi tour et colla son nez sur ma figure.

- Et votre féérique, il faisait quoi, hein ? ! Il est sorti comme une trombe et il a fallu qu'on s'y mette à trois pour éviter qu'il ne sorte à l'extérieur. Vous imaginez le désastre s'il était sorti devant tous ces gens qui sont en train de regarder ce qu'on fait ?

- Je crois qu'il a peur du feu, répondis-je. Il a déjà été enfermé au milieu d'un incendie et il doit être traumatisé.

En fait, sachant ce que savais sur le passé de Caïn, sa réaction ne m'étonnait pas réellement.

- Ouais, mais je vous préviens : si jamais il nous refait un coup comme ça, je l'abats personnellement. Je vous rappelle que le secret des dragons est la priorité absolue. C'est même pour ça qu'on pourchasse Caussanelle. O.K. ?

- D'accord !

- Et d'ailleurs, il est où Caussanelle ? continua-t-il. Je sais que votre garou est tombé dans les vapes rapidement, mais toi, tu es le seul à savoir ce qui s'est passé là-dedans.

- Il y a un mec qui s'est enfui par le sol, et nous allions le suivre par là où il est passé quand tout à pris feu.

- Par le sol ? C'est le retour de Fantomas ton histoire. . .

Il releva la tête et s'adressa à un de ses compères.

- Envoie trois gars dans le réseau d'égout, avec un peu de chance il a laissé des traces.

L'autre salua de la tête et sorti à l'extérieur. Il croisa Shwartz, sans sa cagoule, qui se dirigeait vers nous.

- Chef ! Il faudrait que nous utilisions les réceptacles.

- Et pourquoi, bordel ?

Antonio commençait à avoir sur le visage la couleur de ses écailles.

- A cause du souk qu'il y a ici grâce à nos amis. Il va falloir balancer pas mal de charmes pour calmer les esprits, expliqua ce gros enfoiré.

- O.K. ! acquiesça-t-il d'un air blasé. Ils sont dans les voitures. Et tachez de faire à l'économie !

Shwartz opina et ressortit.

- Bon, il faut que l'on prévienne le Conseil de ce qui s'est passé ici. Il va falloir qu'on vide tout ce bordel avant que les humains ne tombent dessus, nous dit Antonio. Ça ne vous pose pas de problème ? - l'air de dire que nous n'avions pas le choix -.

Et effectivement, ça me posait un problème. Peut-être qu'il resterait des éléments utilisables dans ce blockhaus. Mais je n'osai rien dire. Heureusement, un des gars d'Antonio intervint. L'argenté je crois : William.

- Antonio, je ne suis pas d'accord. Je pense qu'il faut qu'on garde tout le truc.

- Et pourquoi ? Tu connais la consigne du Conseil : tout élément pertinent doit leur lui être soumis. Et si ce n'est pas un élément pertinent, je me les coupe.

- Tu te souviens de la dernière fois où l'on a trouvé un truc de ce genre. Mon grand-père a fait tout un charivari pour entrer en possession du matériel. Et depuis, plus rien ! On n'en a plus jamais reparlé. Je n'ai pas envie que cela recommence.

- Tu as raison. . .c'est vrai ! Mais nous devons obéir aux consignes. Ce sont quand même nos grands-pères. . .

- Dont l'un d'eux est probablement un traître, intervint Jean.

- Toi ! ta gueule ! On ne t'a pas sonné ! riposta Antonio.

- Il a raison ! Et tu le sais, dit William. J'aime bien mon grand-père, mais quand il s'agit de génétique, nous perdons toutes les infos. Sans aller jusqu'à le soupçonner d'être le traître, à chaque fois, il nous a piqué les informations, sans jamais nous renvoyer la balle.

- C'est vrai ! Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec tout le truc. Nous n'avons aucun scientifique avec nous.

- Je suis médecin, signala Jean.

- Et moi, je connais peut-être quelqu'un qui pourrait nous aider, rajouta William.

Sans tenir compte de l'intervention de Jean, Antonio continua la conversation avec William.

- Ah oui ! Et depuis quand ? Et il s'y connaît en alchimie, ton pote ?

Sous l'air suspicieux d'Antonio, l'argenté n'en menait pas large, mais il semblait décidé à jouer son va-tout.

- Depuis longtemps. C'est vrai, c'est un alchimiste, un humain.

Puis devant l'attitude hostile d'Antonio, il s'empressa d'ajouter.

- Mais il est cool ! C'est plus un théoricien qu'autre chose. Je te jure, il ne passe pas son temps à nous faire la chasse. Et puis, ce n'est pas lui qui ira parler au Conseil. . .

Antonio était prêt à exploser.

- Et pourquoi serait-il prêt à nous aider, hein ? Je nous vois mal demander de débloquer des fonds pour payer un alchimiste. Ou alors tu comptes lui donner une patte pour salaire ?

J'avais la solution. Aussi me mêlai-je de la conversation.

- Il y avait plein de bouquins d'alchimie dedans. S'ils ont survécu à l'incendie, on pourrait le payer avec. A priori, à nous, ils ne servent à rien, soulignai-je. Caussanelle est un alchimiste de haut niveau, je suis certain que le copain de William serait d'accord.

- C'est vrai ! Tous les livres n'ont certainement pas brûlé. Et je te le répète, Antonio, c'est un théoricien. Il ne fait pas de chasse. Comme ça, en plus, ça ne nous coûterait rien et le secret serait préservé.

Bien petit ! De la graine de rebelle. Rien qu'avec ce qu'il venait de dire, Anaphi l'aurait banni, si ce n'est abattu. Antonio réfléchit quelques secondes, puis prit une décision.

- D'accord ! On met ça au vote.

Mon groupe ne participa, mais nous eûmes quand même gain de cause. Nous nous chargerions

nous-mêmes de débarrasser le matériel, sans rien dire au Conseil. Je dirais qu'un vent de révolte couvait dans ce groupe, mais ce n'est pas moi qui irais les dénoncer.

Nous attendîmes la fin de la journée pour rouvrir le blockhaus. D'après ce que je compris de la situation, le laboratoire n'occupait que les deux tiers de la structure en béton (comme quoi, mon impression était la bonne), le reste servant pour la ventilation. Et cette ventilation créait une surpression à l'intérieur du laboratoire, cela pour éviter que les microbes extérieurs n'entrent et ne contaminent ce qu'il y avait à l'intérieur. Je m'étais trompé, toutes les protections ne servaient qu'à protéger ce qu'il y avait dedans des infections externes et pas le contraire. En fait, nous ne courrions aucun risque de maladie, ce qui expliquait un peu mieux pourquoi les combinaisons n'avaient que peu de scrupules à tirer sur les sphères en verre : perdues pour perdues, autant ne pas s'en préoccuper.

Nous avions loué deux gros camions, ce qui dans une zone industrielle ne pose pas de problème. Et nous étions prêts à travailler toute la nuit pour vider l'entrepôt. Ensuite, nous irions à la maison du groupe, un truc du côté de Ceyreste, en plein milieu de la montagne, complètement isolé. J'appris avec surprise que cette maison, ils l'avaient achetée sans passer par le Conseil, ni par un quelconque dragon. C'était une sorte de cache secrète. Cela confirma mon idée qu'ils avaient déjà quelques doutes sur la probité du Conseil. L'essentiel étant finalement que personne ne pourrait remonter jusqu'à nous.

Le moment venu, nous ouvrîmes le blockhaus avec d'immenses précautions : si jamais le feu couvait à l'intérieur, l'apport d'oxygène risquait de tout faire redémarrer. Mais ce ne fut pas le cas. Je fus surpris par le peu de dégâts qu'il y avait. Beaucoup de choses avaient brûlé, mais je trouvais que finalement on ne s'en sortait pas mal. Il y aurait beaucoup de choses à récupérer. Antonio m'expliqua que Caussanelle avait fait une boulette, enfin ! Il avait mal anticipé le fait qu'un incendie avait besoin d'air pour prendre, et dès que la ventilation fut arrêtée et l'entrée bloquée, comme le blockhaus était hermétique, les flammes avaient manqué d'air pour tout carboniser. Tant mieux ! Caussanelle commençait à faire des erreurs, c'était bon signe.

Mais nous découvrîmes que nous avions tout de même eu de la chance. Le trou par lequel s'était enfui celui que nous supposions être Caussanelle était bouché par une armoire, privant un peu plus les flammes d'oxygène.

Ce trou fut source de curiosité, il semblait avoir été creusé directement dans le béton et donnait effectivement dans les égouts. Nous étions un peu sceptiques pour savoir comment il avait été fait. Matériellement, il était impossible qu'il ait eu le temps de le faire au marteau piqueur et il n'avait pas la place de se transformer pour creuser.

Un mystère de plus sur lequel nous ne nous attardâmes pas. Nous passâmes tout le reste de la nuit à charger les camions avec le matériel. Nous ne fîmes pas dans le détail, nous entassions. Tant pis pour la recherche, mais il fallait faire vite. Demain, les gens commenceraient à s'interroger sur nos activités et si nous traînions trop, nous finirions par tomber nez à nez avec le vrai GIGN. Et nous ne bénéficierions pas des influences politiques des dragons pour étouffer l'affaire.

Les deux camions furent remplis et le laboratoire vidé avant que le soleil ne se lève. Si jamais vous voulez faire fortune, montez une société de déménagement avec des dragons comme employés. Economie de matériel, plus besoin de grue ou de monte-charge.

A l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, nous nous retrouvions sur la route en direction du

repaire secret de l'équipe d'Antonio.

Chapitre 17

Ceyreste, ah ! Ceyreste. Une quarantaine de kilomètres à l'est de Marseille. Après Cuges-les-Pins tournez à gauche, prenez la petite voie qui monte dans les montagnes. Et suivez cette petite route tournicotante, à flanc de montagne, où quand vous êtes en camion, vous avez à chaque instant l'impression que vous allez vous précipiter dans le vide. Arrivés au sommet de la jolie montagne, prenez un chemin en terre complètement défoncé, sur quasiment un kilomètre. Et enfin, vous arriverez à une grande et superbe demeure. Une vieille demeure qui existe depuis les années vingt, et qui d'après Antonio appartenaient à de riches producteurs d'huile d'olive. Deux étages, pas moins, un jardin en restanques de plusieurs hectares, une vue superbe, sans un voisin à moins de deux kilomètres et pas une ville à moins de dix. Un petit coin de paradis. Même sans les sous du Conseil, ils avaient de quoi vivre, l'équipe des treize. Je fus absolument et extrêmement jaloux.

Ils nous firent visiter la baraque, c'était grand, très grand, très bien aménagé. Des chambres en veux-tu en voilà, deux salons. Dont un suffisamment grand pour qu'on y puisse vider tout notre matériel carbonisé et le trier. Des combles aménagés eux-aussi, avec en plus une magnifique cage métallique où Joseph serait très bien installé, télé, toilettes privées, lit et bureau. Rien que la cage faisait la moitié de mon propre appartement. Si un jour, j'étais amené à choisir, je crois que je préférerais la cage. Nous y mîmes d'ailleurs rapidement Joseph, après l'avoir copieusement piqué avec un somnifère. Pendant son transfert, je m'aperçus qu'il avait une sorte de corde à piano solidement nouée autour du cou et Antonio m'expliqua quand cas de métamorphose de sa part, avec un peu de chance, il se décapiterait tout seul. La cage était certes solide, mais elle ne résisterait pas à un dragon.

Nous-mêmes, nous ne déchargeâmes pas tout de suite. Antonio nous montra nos chambres et tout le monde partit se coucher. La journée d'hier avait été particulièrement longue et nous ne tenions plus debout.

Le lendemain nous commençâmes le déchargement. C'était vraiment le foutoir, nous avons travaillé comme des charretiers, empilant sans aucune précaution tout ce qui se trouvait dans le laboratoire. Mais il ne restait plus rien là-bas. Nous avons tout, et si jamais il existait encore des choses intéressantes, avec de l'huile de coude et de la patience, nous trouverions.

Deux jours après notre installation, William revint avec son alchimiste. Il était vieux, très vieux, au moins soixante-dix ans, chauve, très maigre, mais avec des yeux d'un beau bleu perçant. Il ne sembla pas très à l'aise lors de notre première rencontre, ce que je compris fort bien. Après tout, il était un alchimiste au milieu de ce qui constituait normalement ses proies.

William fit les présentations :

- Voilà les gars, c'est Théodore Herbert, l'alchimiste dont je vous ai parlé.

Personne ne répondit, et Herbert se mit à sourire légèrement.

- Bien...écoutez ! Je comprends votre réticence à travailler avec un technomancien, mais je vous assure que je ne représente aucun danger pour vous.

- Qui nous le dit ? demanda Antonio.

- D'abord mon physique avenant, rigola Herbert. Si vous avez peur d'un vieux monsieur de soixante-quinze ans, je pense que devriez immédiatement abandonner le métier de dragon.

La vache, il n'avait pas peur le vieux.

- Continuez comme ça, humain, et vous ne repartirez jamais d'ici, s'énerva Antonio, qui n'était d'ailleurs pas le seul à s'exciter.

A tel point que William se sentit obligé de se mettre entre les deux belligérants.

- Ensuite, continua tranquillement Herbert, si j'ai bien compris ce que m'a expliqué William, je dois expertiser le matériel d'un technomancien de haut niveau. Chose dont vous êtes incapable.

- Ouais, c'est ça !

- Bien ! Sommes-nous bien d'accord sur le salaire ? J'aurai droit de m'approprier tous les livres traitant d'alchimie que ce sombre individu possédait.

- En tout cas, tous ceux qui sont encore lisibles. Par contre, j'exige de savoir votre parcours avant de travailler avec vous.

- Pas de problème, mon bon. Je suis un technomancien. Précédemment, j'étais professeur en astrophysique, mais le jour où ma femme décéda, je me mis à la retraite. Ce qui fut ma plus grande erreur. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je me suis ennuyé. Vous comprenez que je n'avais plus rien à faire, je passais mes journées devant la télévision à vieillir lentement. Puis un jour, je rencontrais un technomancien, je vous épargne les détails de la rencontre, et là, un monde nouveau s'ouvrit à moi. Savez-vous que c'est un monde passionnant ? Je découvris une multitude de choses et surtout j'appris que les drag. ...

- Abrégez ! Bon sang !

- En gros, continua-t-il d'un air vexé, j'étendis mes connaissances dans les domaines de la magie, de la génétique et de la cuisine.

- Et combien de dragons vous avez abattu ? Salaud.

- D'abord, on dit : " Et combien de dragon avez-vous abattus ", ensuite, je ne suis pas un salaud, mon petit. Je vous prierais d'avoir un peu plus de respect envers vos aînés.

Puis se tournant vers William.

- Je croyais que vous, les dragons, respectiez vos anciens. Je vois que ce n'est pas le cas pour tous. Antonio devint écarlate et fit mine de partir : " J'en ai assez, tuez-le ", dit-il en faisant signe de la main par dessus son épaule.

Comme les autres s'avançaient sur le pauvre vieux fou, William se remit entre lui et eux.

- Arrêtez ! Non, mais...ce n'est pas vrai ! C'est le seul alchimiste que je connaisse, en plus c'est un scientifique véritable. C'est, et de loin, le seul ici capable de nous renseigner. Et toi, Théodore, arrête de faire le mariolle.

- D'accord, mais pourriez-vous me rendre un petit service avant ? insista Herbert.

A ces mots, Antonio se retourna brusquement :

- Quoi ?

- Pourriez-vous vous transformer, s'il vous plaît ? Je n'ai jamais vu de dragon vivant et en entier, et j'avoue que j'aimerais beaucoup en voir un avant de mourir.

Antonio le regarda avec des yeux écarquillés, complètement abasourdi.

- D'accord, vous avez gagné ! J'abandonne. Bossez, c'est tout ce que je vous demande, ajouta-t-il dégoûté.

Puis il sortit de la pièce, suivis de tous les autres dragons, à l'exception de William. Nous nous retrouvions Paul, Matthieu et moi, les seuls rescapés de la discussion.

- Vous êtes complètement débiles, dit Paul. Vous vous rendez compte que vous êtes entourés par quinze dragons et que vous les insultez ?

- Evidemment, que je m'en rends compte. Vu votre réaction et le nombre de participants à cette petite sauterie, j'imagine que vous-mêmes n'êtes pas des dragons ?

- Non ! Je suis un Stryge et lui un Barometz.

- Oh...mais voilà qui est très intéressant. Savez-vous que vous êtes des êtres rares. C'est la première fois que je rencontre l'un ou l'autre de vos races. Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer quelles sont vos caractéristiques ? Vous savez que les légendes ne sont pas très précises, mais comme vous êtes là, peut-être pourrais-je apporter ma contribution à la science en publiant....

Je n'en pouvais plus, un moulin à paroles. Voilà ce que nous avait ramené William. En plus, il était complètement fou.

- Vous n'avez pas répondu à la question, le coupai-je.

- Ah bon ! Quelle question ?

- Combien vous en avez tué ?

- Mais aucun, mon cher ami, aucun. Ni même d'être magique. Je m'intéresse à la science, pas à la chasse. Je ne suis pas un boucher, vous avez autant que moi le droit de vivre et je réprouve vivement le meurtre de toute créature. Quelle que soit sa nature ! De temps en temps, j'achète à des camarades d'étude des morceaux pour tester diverses expérimentations, mais jamais je ne chasse ou ne fait chasser. Vous comprenez que le droit à la vie est un impératif à...

- Pourquoi tu t'es comporté comme ça avec Antonio ? l'interrompt William.

- Pour une raison simple, répondit Herbert en se tournant vers lui. Tu sais très bien que les dragons sont, excuse-moi, souvent d'une nature assez prétentieuse. De cette manière, j'ai...comment dire?...marqué mon territoire. Maintenant, ils ne m'embêteront plus dans mon travail. Et tu sais combien je déteste que l'on m'interrompe sans cesse, que se soit dans le travail ou en paroles. D'ailleurs, à ce propos, je souhaiterais que vous cessiez de me couper...

- Mais tu risquais ta vie ? insista William.

- ...la parole...Bon ! Je suis vieux, je suis veuf, je n'ai pas d'enfant, peu d'amis. Alors tu sais, mourir aujourd'hui ou demain, quelle importance ? Mais trêve d'apitoiement, il serait temps de se mettre au travail. Je brûle littéralement de curiosité concernant les livres et le matériel que vous avez ramenés. Au fait, il a une belle maison, Antonio. Je pense qu'il appartient à la famille des Rouges, non ? Tu sais que...

Et cela continua sans cesse. Il parla, parla encore et toujours. Au cours des trois semaines qui suivirent, nous nous organisâmes pour étudier ce que nous avions récupéré. Presque tout le monde mit la main à la patte. Jean parce qu'il était médecin, moi, parce que j'avais une formation d'horloger très utile pour essayer de reconstituer certains instruments, et d'autres. Ce fut dur, ce fut épuisant, et

surtout très salissant. Herbert supervisait l'ensemble des travaux, donnant des conseils en permanence. Et dès que l'un d'entre nous rechignait à la tâche, il était noyé sous un flot de paroles jusqu'à ce qu'il accepte en maugréant de faire ce qu'Herbert disait.

En dehors des pauvres travailleurs que nous étions, certains comme Matthieu étaient incapables de tenir plus de dix minutes. Aussi, ils s'occupaient de la gestion des vivres, d'aller chercher du matériel, de récupérer nos affaires chez les uns et les autres, de jouer au volley-ball dans le jardin, etc... Même moi, avec mon caractère, je ne pus travailler en permanence. Le seul qui ne s'arrêta jamais, ce fut Herbert. La journée, il s'occupait de l'épouillage des déchets, la nuit, il lisait les restes de livres. Il avait soixante-quinze ans, mais il travaillait sur cette recherche comme nous tous réunis. Pendant tous les travaux, il ne cessa de dire : " Très intéressant ceci ! Mais à quoi cela peut-il bien servir ? Zut, je n'arrive pas à lire cela. Je vois, je vois ". C'était très énervant ! Il semblait comprendre pleins de choses que je ne comprenais absolument pas. Il refusait en plus de répondre à nos interrogations. La seule fois où je lui posai une question, il me répondit : " Savez-vous que le terme Mana vient des religions océaniques. Au XIX^{ème} siècle Codrington et, après lui, Marett définissait le Mana comme une espèce d'énergie-substance fonctionnant un peu comme l'électricité et pouvant être accumulée et profitablement dépensée pour obtenir des avantages de tous ordres. Dans la société, il était plutôt comme une propriété conférée par les dieux à des personnes, à des lieux et des choses. Elle pouvait définir les rangs des gens. Et ... " Plus jamais je ne lui posai de questions. Une fois j'entendis Antonio faire une tentative de question et la réponse fut du même ordre : " la superposition du mana et du tabou, le mana concernant un état de longue durée et intransmissible, alors que le tabou est réservé aux états passagers et transmissibles. " Il fit comme moi, il ne posa plus jamais de question.

En dehors du travail, le seul phénomène qui extirpa Herbert de ses recherches fut Joseph. Petit à petit, sur vidéo de surveillance, nous nous aperçûmes qu'il se mettait à parler tout seul. Quand nous lui posâmes la question, il nous répondit que les autres têtes, jusque là inertes, étaient en train de se réveiller. Herbert l'étudia de fond en comble. D'après lui, les substances que le supposé Damien prenait pour avoir le contrôle total du corps, étaient en cours de disparition et qu'ainsi l'ensemble des têtes pouvait enfin s'exprimer. Les autres têtes nous apportèrent encore moins de renseignements que Joseph. Jamais elles n'étaient sorties du coma artificiel dans lequel elles étaient plongées. Cela faisait même plusieurs années qu'elles n'avaient pas refait surface et elles étaient très surprises de se retrouver dans cette situation. Finalement, la seule tête qui nous intéressait, Damien, ne fit pas sa réapparition. Et cela à l'étonnement général. Nous tentâmes bien des sortilèges pour essayer de le faire parler, mais étant donné les protections mentales des hydres se fut lettres perdues. Cette histoire de Damien n'était toujours pas claire, mais impossible de savoir ce qu'il se passait.

L'expertise dura trois semaines avant qu'Herbert ne consente, sous la pression de tout le monde, à nous expliquer ce qu'il avait découvert. Un soir il nous réunit tous dans le second salon et installa un immense velleda comme tableau. Il se munit d'une baguette et retrouva ses anciens réflexes de professeur d'université. C'est tout juste s'il ne gronda pas les retardataires.

- Messieurs, messieurs ! Veuillez faire un peu de silence je vous prie. Et veuillez poser vos cannettes de bière. Devant l'insistance générale, je vais vous exposer ce que nous avons trouvé dans les gravats carbonisés que vous avez ramené. Sans aucun soin, je tiens à le préciser.

Je sentis que la soirée allait être très longue.

- Tout d'abord, je tiens à préciser une chose : quasiment tout ce que je vais dire tient de la supposition et de l'estimation. Vous comprenez qu'étant donnée la manière dont vous avez rassemblé les éléments - éléments déjà partiellement brûlés, mais rassurez-vous, cela n'est pas de votre fait - je n'ai aucune certitude. Tout ne sera qu'hypothèses. Je vous demanderai aussi de bien vouloir ne pas m'interrompre avant la fin de l'exposé. Merci !

Ça commençait bien. J'étais certain que d'ici dix minutes, je dormirai. D'ailleurs Matthieu piquait déjà du nez.

- Bien ! J'ai de bonnes, de moins bonnes et de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Avez-vous une préférence ?

- Où est Caussanelle ? demanda directement Antonio.

- Ah, je vois que monsieur est impatient. Cela fait partie des mauvaises nouvelles. Il n'y a aucun élément pouvant nous mettre sur les traces de ce sauvage. L'ordinateur était quasiment complètement fondu et je n'ai pu récupérer d'information. Et il n'y avait aucun papier pouvant donner la moindre indication.

Et merde ! et merde ! Il nous avait encore échappé. Devant la déception affichée de l'assemblée, Herbert se crut obligé de nous rassurer.

- Gardez espoir, les enfants ! Tout n'a pas encore été retourné. Votre empressement m'oblige à faire conférence avant la fin des travaux.

- D'accord ! Mais qu'est-ce qu'il foutait dans ce labo ? demanda un des dragons.

- A cela, je peux répondre ! dit en souriant Herbert. Etant donné le matériel spécifique retrouvé, je pense qu'il travaillait principalement sur le clonage. Et cela est une de mes plus grandes certitudes. Un clonage concernant d'ailleurs l'humain et le dragon. Ceci, je le déduis des éléments trouvés dans les restes des sphères de verre.

- C'était quoi, dans les bulles ? demandai-je en levant le doigt.

- Des fœtus. Un fœtus humain et un fœtus de dragon. J'avoue que j'admire la réussite technologique que cela représente, bien que d'un point de vue strictement éthique, je le réprouve.

- Ils étaient viables ? interrogea Jean.

- Non ! Ils n'étaient pas viables. C'était même, si j'en crois certains écrits, pas la première fois que Caussanelle tentait le clonage. C'était là son meilleur résultat. Le liquide amniotique dans lequel ils étaient conservés a permis d'éviter qu'ils ne subissent trop les affres de la combustion et j'ai pu ainsi constater que les deux fœtus possédaient de trop nombreuses déformations physiologiques pour être viables. Je peux même vous dire à quelle race appartenait le dragon, finit-il avec un grand sourire.

Ce gros salaud entretenait le suspense, certainement une déformation venue de ses années de professeur. Nous étions suspendus à ses lèvres.

- J'estime à cent pour cent que c'était une hydre.

- Mais comment savez-vous ça ? Nous n'avons pas de matériel pour les analyses génétiques, demanda Antonio interloqué.

- C'est ma foi assez simple. Le fœtus était suffisamment formé pour voir l'émergence de sept têtes. Comment ça sept têtes ? La seule créature connue sur ce monde pour avoir sept têtes, c'était Vorok. Le brouhaha fut général, tout le monde fut réveillé et l'Hydre bondit littéralement de son fauteuil.

- Mais il n'y a que grand-père qui ait sept têtes.

- C'est vrai ! Veuillez vous rasseoir ! Je ne saurais vous dire avec certitude que le fœtus fut obtenu à partir des cellules de votre grand-père. . . , ce qui je pense, ne serait pas bien difficile de la part d'un de ses enfants. Il existe aussi la possibilité que se soit une manipulation génétique faite à partir des propres gènes de Caussanelle.

Il s'arrêta et réfléchit quelques instants.

- J'avoue tout de même que l'utilisation de cellules venant de Vorok est une hypothèse plus probable. Cela pour des raisons techniques. Sachez aussi, que selon certains gribouillis que j'ai pu retrouver sur des papiers, des manipulations génétiques ont été faites sur ce fœtus dans le but de renforcer le système immunitaire.

- Il essayait de construire un super Vorok ? demanda Caïn.

- En quelque sorte, monsieur le féérique. Même si l'appellation de super Vorok n'est pas très adéquate. Mais plutôt un Vorok résistant à certaines maladies.

Finalement, la soirée commençait bien. Tout le monde était réveillé.

- Et l'humain ? questionna Paul.

- Bonne question, mon petit. L'humain, qui soit dit en passant était surnommé " l'Agneau " par Caussanelle, est un cas encore plus intéressant. Une réussite technique absolument prodigieuse. Ce Caussanelle possède des années d'avance dans la manipulation génétique.

- Expliquez, s'impatienta Antonio.

- Il semble, et je dis bien : il semble, que ce monsieur ait récupéré du sang sur une lance, une vieille lance qui appartient à un obscur monastère religieux en Suisse. Après, comment a-t-il fait pour obtenir un clone à partir d'un sang séché et vieux, cela reste pour moi un mystère complet. C'est pour ça qu'il est très en avance. Je suppose que l'alchimie ou la magie draconique ne sont pas étrangère à sa capacité de faire sortir la vie de cellules normalement mortes.

- Et c'est quoi, cet humain ?

- Un humain ! Sans analyse plus poussée, je ne saurai vous répondre plus précisément. Probablement un martyr quelconque, chose que l'on peut estimer du fait que la lance est conservée dans un monastère. Mais aussi, que la religion chrétienne parle souvent de ses martyres sous l'appellation d' " Agneau ".

- En fait, vous ne savez pas grand chose, dit Antonio. Ça fait trois semaines que vous nous cassez les couilles, juste pour ça.

- C'est déjà énorme, mon petit, s'énerva Herbert en pointant Antonio de sa baguette. Les éléments que vous m'avez apportés sont ridicules, presque tout est carbonisé.

- Ouais, mais les livres d'alchimie, ça, c'est bon. Il y en a plein en bon état.

- Ce n'est pas ma faute si les livres, quand ils sont placés dans de bonnes étagères métalliques, résistent mieux au feu que le matériel électrique. Ce que je peux rajouter, c'est que celui que vous appelez Caussanelle possède un autre laboratoire. Et certainement à proximité de celui que vous avez détruit.

- Eh bien voilà ! Il suffisait de le dire. Pas la peine de nous faire un cours. Comment vous savez ça ?

- Simplement par déduction, pontifia Herbert. Ce que vous avez trouvé est un laboratoire scientifique dans sa plus simple expression. Nous n'y trouvons rien de ce qui constitue le laboratoire d'un technomancien de haut niveau. Juste le nécessaire vital pour travailler vite, faire une formule basique ne demandant pas des heures. Je dirai . . . juste ce qu'il faut pour faire un sortilège rapidement

en cas de soucis avec les fœtus. D'où la présence sur place d'une si belle bibliothèque. Par contre pour tirer la vie de cellules mortes, entre autre, il faut, je pense un laboratoire alchimique très performant, probablement proche du laboratoire scientifique pour gagner du temps. A mon avis, votre Caussanelle possède un autre entrepôt dans la zone industrielle des Milles.

- Enfin, merci mon dieu ! Ça y est le cours est fini ? On peut se mettre au travail et recherche l'autre enfoiré, dit Antonio en levant les bras au ciel.

C'est avec l'air totalement vexé et désappointé qu'Herbert vit les dragons sortir du salon. Matthieu qui en avait marre sortit avec eux, Paul suivit le mouvement, et seuls William, Jean et moi restèrent. J'avais encore une question à poser à Herbert.

- Dites, savez-vous qui pouvait être l'humain.

Il me regarda comme si j'étais un martien.

- Je vous l'ai dit, un saint quelconque. Avec toutes les reliques qui traînent à la surface du monde, vous avez le choix. Et il commença à ranger son matériel, profondément vexé par l'attitude des dragons.

- J'espère que c'est St Georges que votre Caussanelle essaye de réanimer, comme ça il fera peut être le ménage chez tous ces mal-élevés. A demain matin, il nous reste du travail, finit-il sèchement en montant se coucher.

Pour nous la soirée était finie, il ne nous restait plus qu'à aller dormir nous aussi. Le comportement irascible d'Antonio venait de nous faire perdre un allié potentiel précieux. Mais quelque part, je le comprenais. Cela faisait bientôt un mois que nous n'avions donné aucune nouvelle au Conseil et que nous cachions nos renseignements. Selon les critères stupides du concours et le sens de l'honneur des vieux, si rien de nouveau n'arrivait vite, nous serions tous abattus. Et ça, les belles théories sur des saints réincarnés ne serviraient pas à l'empêcher. Tout ce que j'espérai, c'était que le lendemain la tension retombe et que les autres trouvent quelque chose sur les Milles.

Chapitre 18

Le lendemain nous fûmes assignés à la garde de la maison, cela surtout pour Matthieu et Caïn, et à la poursuite des fouilles, surtout pour Jean, Paul et moi. Les sauveurs de l'espèce draconique iraient aux Milles à la recherche de Caussanelle. Nous n'eûmes pas le choix !

La journée fut bien morne. J'en avais réellement ras-le-bol de fouiller dans les décombres. En plus Herbert tirait une tête longue comme un jour sans pain. Pour une fois qu'il se taisait en travaillant, son babil constant me manquait. Nous ne trouvâmes rien de nouveau. Et le soir, quand les autres rentrèrent de leur chasse improvisée, nous apprîmes qu'ils n'avaient rien trouvé. La zone industrielle était trop grande pour vérifier toutes les entreprises dans la journée, et la chance ne leur avait pas souri. Et puis, nous étions tous certains que Caussanelle avait déjà déménagé. Herbert ne fit même pas une apparition à l'heure du repas. Paul avait eu la difficile consigne d'informer les dragons que rien de nouveau n'était sorti des décombres. Nouvelle qu'ils accueillirent avec fatalisme. Ensuite, nous eûmes une discussion pour savoir qui annoncerait au Conseil que nous avions de nouvelles informations, mais que cela faisait presque un mois que nous les lui cachions. Mais aussi, nous nous demandions comment faire pour leur expliquer les raisons de cette dissimulation. Personne n'était suffisamment imbu de lui pour être convaincu que le Conseil serait compréhensif. Cela allait chauffer pour nos fesses. Dans ma tête je faisais déjà le compte de ceux qui allaient passer dans la rébellion et ceux qui affronteraient courageusement la sanction du Conseil. En me couchant j'arrivai quasiment à un score de parité. Rien n'avait été décidé, nous nous laissions encore quelques jours avant de contacter le Conseil. Nous traînions les pieds, lamentablement !

Au cours de la nuit, je fus réveillé par une forte douleur au ventre : mon signe distinctif et premier d'un danger potentiel. Et puissant avec ça ! Un truc allait me tomber sur la tête, et un machin balaise. Je m'habillais en quatrième vitesse, sans allumer la lumière de la chambre et en faisant un minimum de bruit. Ensuite, je montais mon Mechen. Je sortis silencieusement de la chambre, mon AutoMag à la main et allai discrètement dans les chambres des copains : c'est à dire de Jean, Matthieu, Paul et Caïn. Je les réveillais successivement, tout en silence, les avertissant par chuchotements d'un danger tout proche. Je ne cherchai même pas à avertir les autres personnes présentes dans la maison : le danger pouvait venir d'elles. Une fois tous réunis, nous descendîmes les étages, nous étions au second, pour aller voir ce qui se passait. La maison était parfaitement silencieuse, sans aucune lumière et je dus guider mes compagnons dans les escaliers. Nous arrivâmes sans encombre dans le second salon, celui qui était propre et nous vîmes de la lumière. C'était la Wyvern qui dormait devant les écrans de contrôle de la surveillance vidéo. Si au début la surveillance avait été

faite sérieusement, au bout de trois semaines et quelques sans soucis, nous nous étions relâchés. Je m'approchai doucement de lui, lui posai mon arme sur la tête et le secouai délicatement. A priori, si les membres de son équipe avaient eu l'intention de nous éliminer pendant la nuit, il en aurait fait partie. Restait Herbert ou un événement extérieur. La Wyverne s'éveilla en sursaut, mais voyant mon arme sur sa tempe, il ne moufta pas.

- Il y a un danger ! Un gros danger, lui chuchotai-je à l'oreille. Va réveiller tes copains, nous gardons le poste.

Il se leva sans un mot et partit dans les escaliers. Pendant ce temps, nous visitâmes le rez-de-chaussée : personne. Pourtant, mon signal d'alarme me signalait toujours sa présence, le danger n'était pas parti. Je demandai à Jean de remonter chercher le Mechen, puis jetai un coup à l'écran de surveillance. Il y avait quelque chose d'anormal du côté de Joseph : il était debout en train de tirer sur les barreaux comme un forcené. Grâce à la caméra, je voyais très bien sa tête, il était complètement effrayé. Malgré sa force, les barreaux ne bougeaient pas d'un pouce, donc le danger ne pouvait pas venir de lui. Par contre, lui aussi sentait quelque chose, on ne se jette pas la tête première sur des barreaux métalliques sans une bonne raison.

J'entendis des pas feutrés dans les escaliers et nous tournâmes tous nos armes dans cette direction. Fausse alerte, c'était Jean qui redescendait avec une meute de dragon sur ses pas. Rapidement, j'expliquai à Antonio ce qui se passait. Il n'avait jamais travaillé avec une créature comme moi et quand je lui dis que je sentais un danger, sans autre information, il soupira en levant les yeux au ciel. Seul le féérique et le plumes réagir immédiatement, eux, ils me faisaient confiance. Ils allèrent jeter un œil discret par les fenêtres du salon, les armes à la main.

Soudainement, nous entendîmes le tonnerre exploser au-dessus de la maison. Le vrai tonnerre, celui qui annonce un bon gros orage de fin d'été. Pour ceux qui ne savent pas ce qu'est un orage, en Provence à la fin de l'été, sachez que c'est une vision d'apocalypse : des éclairs monstrueux, un vent pouvant dépasser les cent cinquante kilomètres heure, un rideau de pluie qui empêche de voir au-delà de dix mètres et parfois des grêlons gros comme des billes. Cela au niveau de la mer, en pleine montagne, c'était bien pire. En gros, la couverture idéale pour faire une attaque surprise. On ne voyait plus rien et on entendait plus rien. Quelques secondes après ce bruit assourdissant, la pluie tomba. De bonnes grosses gouttes, une avalanche de flotte. L'eau qui tombait sur la toiture faisait un tel boucan, que même deux étages plus bas, nous ne nous entendions plus parler.

Surpris par cette averse brutale, Antonio me prit enfin au sérieux. Il donna quelques ordres silencieux à ces compères qui partirent se répartir à différents endroits stratégiques de la maison.

Antonio se pencha à mon oreille, mais comme il chuchota, je ne l'entendis pas. Il répéta.

- La météo n'annonçait pas d'orage pour ce soir. Ça sent le sort de météorologie à plein nez. Et un très gros sort !

J'acquiesçai de la tête et lui demanda d'installer la table du salon sous une des fenêtres. Ainsi, je pourrai m'allonger dessus avec le Mechen, tout en surveillant l'extérieur.

Pendant l'installation, le plume remarqua quelque chose à l'extérieur : " Il y a des dragons dehors, polymorphes . "

- Tu vois combien ? demanda Antonio.

- Non, je ne sais pas. Mais au moins une dizaine. Je ne vois rien avec ces putains de restanques.

C'est vrai que les restanques, c'est joli, mais il n'y a rien de mieux pour s'approcher discrètement

d'une maison. Une fois franchie la dernière restanque, il ne restait qu'une vingtaine de mètres pour parvenir sur le parvis de la maison. S'ils lançaient un assaut brutal, nous ne les verrions qu'au dernier moment. De plus, s'ils étaient une dizaine devant, nous pouvions en compter au moins la moitié derrière, avec de la chance. Nous étions quasiment à force égale. Si mon sens du danger ne nous avait pas avertis, cela aurait été une boucherie. Maintenant, c'était nous qui avions l'avantage de la surprise.

Subitement, je vis une tête de dragon monter au dessus de la restanque : une grosse tête ! Il me semblait voir dans mon viseur une énorme masse couverte de blindage, malgré la pluie.

- Je crois que j'ai un père argenté dans le coin. Il regarde vers nous.

- Un Père ? Bon Dieu ! Allume-le.

- D'accord, répondis-je. Et j'appuyai sur ma détente.

Il y eut le gros boum caractéristique du Mechen et je vis la tête de l'argenté partir en arrière, un gros trou entre les cornes. Entre mon flingue et mon pouvoir, il n'avait eu aucune chance.

La surprise était passée ! Je vis effectivement une dizaine de formes draconiques surgir sur toute la longueur de la restanque. Les assaillants étaient de plusieurs races, je reconnus un Asiatique et un serpent de mer qui rampaient sur le sol, une hydre et deux wyvernes, pour les autres j'étais incapable de deviner leurs races dans la tourmente extérieure. Heureusement, je ne distinguai pas d'autres pères dans le lot. Simultanément, tous les dragons qui étaient avec moi dans le salon se précipitèrent dehors, tout en se métamorphosant. Mais qu'est-ce qu'ils foutaient ces cons ! Pourquoi ne les allumait-on pas de l'intérieur ? Même Matthieu fonçait au contact. J'eus tout juste le temps d'aligner une des Wyvernes avant que les deux groupes de fous furieux n'entrent en contact. J'avais l'air fin maintenant, j'étais totalement incapable de les reconnaître. Déjà que j'avais du mal en plein jour et en connaissant parfaitement la forme draconique, alors de nuit, sous la pluie et en ne connaissant aucune des formes, je ne servais plus à rien. Le seul que je reconnaissais encore, c'était Matthieu, le seul sous une forme humaine. Si jamais l'un des dragons se présentait à l'entrée, je ne devrais compter que sur mon sens du danger, fiable mais pas parfait ! Décidément, je ne comprenais pas pourquoi ils étaient partis au contact.

Ils se jetèrent les uns sur les autres, dans un déferlement de violence auquel jamais je n'avais assisté de ma vie. Du salon, je sentais le sol trembler sous le choc. Ils se mordirent, se griffèrent, je vis des éclairs et des langues de feu quand les bleus et les rouges soufflèrent, j'entendis les sifflements stridents du souffle des or. Je vis Matthieu saisir à bras le corps un asiatique et le mordre, bien qu'il soit certainement en frénésie, grâce à dieu, il ne s'était pas attaqué à un dragon trop physique.

Puis j'entendis le bruit d'un choc terrifiant, toute la maison trembla, je vis des tuiles tomber devant la fenêtre. Et je vis apparaître des fissures dans les murs du salon, alors que j'entendais une sorte de déchirement résonner. Je jetai un œil rapide sur l'écran de surveillance des combles et je vis que le plafond était en train de s'écrouler à l'intérieur de la maison. Joseph, protégé par la cage, ne craignait pas grand chose des débris tombant dans la pièce, mais l'hydre qui était montée pour le surveiller n'était dans le même cas, elle était submergée par les gravas et ne survivrait sûrement pas. Et la quantité de débris me disait que bientôt nous n'aurions plus de toit. Un dragon, et un gros vu les dégâts qu'il faisait, avait dû se poser sur le toit et commencer à le détruire. Je compris enfin pourquoi mes alliés étaient sortis de cette manière suicidaire, j'avais oublié que les dragons volaient et que si nous restions coincés à l'intérieur, ils pourraient s'en approcher sans danger.

En désespoir de cause, je tournais le Mechen vers le plafond, bloquant la crosse sur la table et tirai la dernière balle du chargeur. Mal tenu, le fusil me percuta l'épaule et me cassa la clavicule, me projetant sur le dos. Mais la balle perfora tous les étages, défonçant planchers et plafonds. J'entendis un rugissement de douleur, un cri qui ne pouvait sortir que de la gorge d'un énorme dragon. Et la maison trembla de nouveau sur ses fondations, pour la dernière fois.

J'étais sur le dos, allongé sur la table, les yeux tournés vers la fenêtre et je vis un dragon qui déboucha du toit. Un blanc, un gros blanc, au moins quinze mètres d'envergure, avec un gros trou dans l'aile gauche. Nous étions foutus, la taille de cette bestiole indiquait que nous avions affaire à un Père. Personne ici n'était de taille à lutter contre ce type de créature. Même si nous arrivions à éliminer tous les enfants qui nous attaquaient, ce qui était loin d'être facile, à lui seul, le Père était de taille à lutter contre nous. A la rigueur, le seul espoir qui me restait, c'était qu'il soit non violent. Mais j'avais un gros doute !

Entre mes larmes de douleur, je perçus une petite Wyverne venant du sol et qui percuta en vol le Père Blanc. C'était notre Wyverne, courageuse, mais vouée à mourir. J'observais le combat qui se déroulait dans les airs, mais il ne dura que quelques secondes. Très vite, le Blanc saisit la Wyvern par le cou avec sa gueule et ensuite elle secoua la tête comme un chien. La Wyverne fut ballottée de droite à gauche, comme un teckel dans la gueule d'un pitt-bull, puis pendit inerte dans la gueule du blanc, les vertèbres brisées.

Je me retournai difficilement sur ma table en me tenant l'épaule pour regarder dehors. Il n'y avait plus de combattants, seulement des corps à moitié dévorés. Après quelques minutes de lutte, au moins, déjà la moitié des participants était hors-jeu. Mais j'entendais que des combats continuaient hors de ma vue. Malgré tout, je fus heureux de voir qu'aucun de mes compagnons ne traînait dehors sous la pluie.

Je descendis difficilement de ma table, nous avions encore une chance : il fallait fuir au plus vite. Du coin de l'œil, je perçus que quelque chose bougeait du côté de l'écran vidéo. Il y avait deux formes dans la cage. Je m'approchais clopin-clopant de l'écran et je vis deux Caussanelle à l'image. Les deux jumeaux, Henri et Joseph ! Et à l'écran je pus constater que c'était de vrais jumeaux, parfaitement identiques d'apparence. Joseph restait prostré en boule sur son lit, ses bras entourant ses cuisses, le visage figé de terreur. Henri s'approcha doucement de lui et s'assit à côté de Joseph. Il le prit dans les bras, comme dans un geste d'amour et de réconfort. La stupéfaction me fit oublier ma douleur. Il me semblait que les bras d'Henri se fondaient dans le corps de Joseph, littéralement ! Puis petit à petit, se fut le buste d'Henri qui se mélangea à Joseph. Henri semblait disparaître à l'intérieur du corps de Joseph. Ensuite, la tête, les hanches et enfin les jambes disparurent dans le corps prostré de Joseph. Il ne restait plus que Joseph dans la cage, plus d'Henri. Je compris enfin les mensonges de Joseph. Quand mes alliés nous avaient dit que parfois ils se demandaient si Caussanelle n'était pas doué d'ubiquité, ils avaient raison. Henri et Joseph n'étaient qu'un ! Et le fameux Damien devait être en fait Henri. C'était certainement la raison pour laquelle Joseph avait passé son temps à nous mentir : sachant cela, nous l'aurions remis directement au Conseil. C'était aussi la raison pour laquelle Henri nous avait retrouvés aussi vite. Je n'envisageai pas un instant que les deux corps ne sachent pas en permanence où se trouvait l'autre. A cause de cette enfoirée de poule mouillée, nous allions être tués. Il flippait à cause d'Henri, ne voulant pas être réabsorbé, hé bien, j'espérai que la punition serait à la hauteur de la catastrophe qu'il avait déclenchée.

Je vis Henri, car maintenant je supposai que c'était lui qui contrôlait l'ensemble des têtes, se lever et sortir tranquillement de la cage, puis il sortit du champ de la caméra.

C'était la bérézina, il ne nous restait plus qu'à fuir. Je me concentrai sur les pouvoirs du gestalt pour contacter et repérer mes compagnons. Avec un peu de chance, je pourrai les avertir qu'il fallait se barrer, et vite fait !

Je sentis mon esprit sortir de mon corps à la recherche des mes compagnons, puis soudainement une vague de douleur atroce m'envahit. Jean ! Je vis par l'esprit, au travers de ses yeux une énorme gueule bleue qui se creusait un chemin dans ma poitrine dorée. Je ressentis toute la douleur de mon compagnon sous l'effet des décharges électrique que le bleu lui envoyait, je sentais les dents percer leur chemin vers mes entrailles, je sentais mes côtes se briser sous la pression des terribles mâchoires. Je poussai un terrible cri de douleur ! Le froid envahissait mon corps, qui n'était que souffrance, je ne pouvais plus bouger. Puis, je vis l'énorme tête bleue sortir de mon ventre, la gueule pleine de sang avec des étincelles entre les crocs. Elle me regarda un instant dans les yeux, puis plongea vers ma gorge. Ses crocs se saisirent de ma gorge puis serrèrent, broyant les cartilages, déchiquetant les artères. Je ne pouvais plus respirer, le sang envahissait ma gueule. Ma dernière vision fut celle d'une masse d'écailles bleues qui frottaient sur mon visage. Ensuite ce fut le noir, je me sentis plonger dans un gouffre noir sans fond. Un gouffre froid et sombre, dont je savais que jamais je ne pourrais sortir.

La vision finit, je ressentais encore ce froid immense qui m'avait envahi, je ressentais encore cette douleur immense qui convulsait mon corps.

Mon corps était dans le salon, mais mon esprit luttait pour sortir du gouffre. Jean était mort ! Mon Jean, mon ami, mon frère ! Le pilier du groupe, celui qui était toujours d'humeur égale, le seul capable de parler pendant des heures de tout et de rien. Une floppée de souvenirs émergèrent de la douleur, la rendant à la fois plus douce et plus insupportable. J'avais perdu une partie de mon âme. Elle était partie avec mon ami dans la mort. Une vague de chagrin secoua mon corps, et je m'écroulais en larme.

J'entendis une voix s'adresser à moi.

- Eh bien ! Mon petit stryge, serais-tu en train de perdre un membre de ton gestalt ? Ça doit être désagréable, non ?

Je relevai la tête, le seul geste que la douleur me permettait encore, et je vis Caussanelle debout en face de moi.

- Mon pauvre petit ! Décidément, tu n'as rien compris ! Et voilà, maintenant vous allez tous mourir pour rien. Pas vraiment en fait, mais pour de mauvaises raisons.

Je voulus me relever pour égorger ce fils de chienne qui souriait. Je voulais effacer de sa tronche d'empaffé ce rictus satisfait, mais je ne pus que m'écrouler par terre.

- Ça a l'air difficile ! Dis-toi que c'est entièrement de votre faute si vous en êtes là.

Je ne pus que dire un mot, qui arracha une onde de souffrance de ma gorge déchiquetée.

- Pourquoi ?

Caussanelle prit un air surpris, puis il sourit.

- Pourquoi ? Pourquoi, quoi ? Allez, va, je te taquine. Je vais t'expliquer. J'ai vu les technomanciens, je les ai vus de près, j'ai appris alchimie avec eux. Et les dragons n'ont aucune idée de ce qu'ils sont. Ils sont beaucoup plus nombreux que ce que ces imbéciles de Pères le croient, beaucoup mieux

organisés. Ils développent des maladies contre lesquelles les dragons seront sans défense. Et moi, j'utilise mes connaissances pour essayer de sauver les dragons.

J'étais complètement sonné, ce qui dû se voir sur mon visage.

- Et oui ! J'essaye de sauver la race draconique. Tout ce que je fais, c'est dans l'espoir de trouver des remèdes aux futurs virus qui se développent dans les laboratoires des technomanciens. Je suis en fait ton allié. Mais cela n'a plus d'importance pour toi, tu vas mourir au milieu de ces imbéciles. Au moins, tu auras la conscience tranquille, ce que vous avez fait mettait en danger la survie des dragons et des êtres magiques. Soit heureux, tu échoues ! finit-il en souriant et en me mettant un coup de pied dans la tête.

Je sombrai enfin dans l'inconscience.

Chapitre 19

Mon évanouissement ne dura que quelques instants. Mon corps n'était plus que douleur. Les souffrances que j'avais ressenties lors de la mort de Jean avaient tétanisé tous mes muscles. Mon esprit était dévasté, je sentais toujours en moi l'absence de Jean.

En me relevant difficilement, je vis qu'un inconnu nu me regardait. Il pointait sur moi mon Auto-Mag.

- Tu vas mourir, suppôt du Conseil, dit-il. Votre engeance va disparaître et les dragons seront enfin libres.

Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, mais s'il voulait me tuer, il était bien venu. Comme ça je pourrai rejoindre Jean, et ensuite, nous nous retrouverions tous ensemble avec mes compagnons. Pas un instant je n'envisageai de vivre sans eux.

L'inconnu braqua mon arme droit sur mon front et s'apprêtait à tirer quand une voix se fit entendre.

- Max, si tu touches à lui, je te tue et je tuerai tous tes frères et sœurs.

Nous tournâmes tous deux la tête en direction de la voix et nous vîmes Caïn. Il était entièrement nu, lui aussi, et je vis sur son corps ensanglanté une multitude de blessures. Il n'était plus que plaies et bosses, et il se tenait au chambranle de la porte pour éviter de tomber.

- Oncle Judas ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demanda l'inconnu totalement surpris par la présence de Caïn.

- Je suis avec eux !

La réponse surpris fortement l'inconnu, et il braqua immédiatement mon arme sur Caïn.

- Toi ? Avec eux ? Tu plaisantes ? Je te connais, c'est complètement impossible.

- Si c'est possible ! Nous avons été forcés par le Conseil. Et celui que tu t'apprêtes à abattre est mon ami. Son gestalt et lui sont tout autant les victimes du Conseil que moi. C'est une créature magique, pas un dragon.

- Hou la ! Ça devient trop compliqué pour moi, dis l'inconnu. Ne bougez pas, je vais prévenir Ania.

Puis il se métamorphosa en féérique et s'envola par la fenêtre.

Je regardai Caïn qui était vraiment en mauvais état.

- Jean est mort, dis-je simplement.

- Je sais. . J'ai tué le bleu responsable, répond-t-il en me regardant.

- Tue-moi, s'il te plaît.

- Non !

- Je sais que tu abats les gestalts malades. Je suis malade. Tue-moi !

Il me regarda longuement, avec de la pitié dans les yeux.

- Non, c'est fini. Je ne tuerai plus. La route est longue, mais il est possible de guérir.

Avant que je ne puisse répondre, je sentis un fort courant d'air venant de la fenêtre ouverte et tournai la tête dans cette direction. C'était le grand Blanc qui se posait devant la maison. Il se transforma en humain et je vis une femme. Le féérique la rejoignit et ils se dirigèrent vers la maison. Nous attendîmes, Caïn et moi, leur arrivée.

C'était une femme d'une quarantaine d'années. Etant nue, je vis son corps squelettique, possédant une musculature fine mais très dessinée. Elle ressemblait à une danseuse étoile. Mais à la différence de ces danseuses, son corps était bardé de tatouages et de cicatrices, et son bras était ensanglanté, bien qu'elle ne semblait pas en tenir compte. Non, décidément ce n'était pas une danseuse, c'était une guerrière !

- Bon, il y a un problème ici ? demanda-t-elle sans préavis.

- Nous sommes innocents, nous travaillons pour le Conseil contraints et forcés, répondit Caïn.

Elle regarda Caïn longuement, le jaugeant du regard.

- Tu dois être Caïn.

Puis se tournant vers moi.

- Et toi, la créature magique.

J'acquiesçai de la tête.

- Caïn... je te connais de réputation et par Max. Toi, la créature, je ne te connais pas, mais je ne peux pas imaginer que le Conseil utilise une créature comme envoyé. Et puis, il faut bien que nous gardions quelques vivants pour parler de notre action au Conseil. Je vous accorde la vie sauve ! finit-elle.

Un petit air de folie flottait dans son regard, et je me dis que si je l'attaquais, elle m'abattrait sans vraiment de scrupules. Le seul problème, c'était que je ne pouvais pas bouger.

- Pourrions-nous savoir qui vous êtes et ce qu'il faut dire au Conseil, en remerciement, dit Caïn.

Elle le regarda et dans un grand sourire commença sa tirade.

- Nous sommes le F.L.A.G.D ! Ou le Front de Libération Anti Grands Dragons. Nous luttons contre le despotisme du Conseil et du Céleste. Un jour, nous libèrerons le peuple des dragons de l'oppression qu'exercent sur nous les Grands Dragons. Tous ces vieux qui vivent selon des lois rétrogrades et qui nous exploitent comme de vulgaires esclaves.

J'étais atterré. Jean était mort à cause d'un groupe d'illuminés. Des imbéciles qui agissaient comme ceux contre lesquels ils luttait.

- C'est une noble mission ! s'exclama Caïn. Mais que devons nous dire au Conseil ?

Un grand sourire de maniaque éclaira le visage d'Ania. Elle était complètement folle ! Elle était en complète extase, buvant ses propres paroles.

- Vous pouvez dire à ces tyrans que le peuple des dragons se soulève. Bientôt, nous les renverserons et établirons un nouvel âge d'Or. Ce soir, ce n'est qu'une démonstration de notre pouvoir et de notre détermination, notre première action de grande envergure, mais pas la dernière. Les valets pervers du Conseil seront à présent systématiquement poursuivis et éliminés. Il n'y aura pas de compromis : ou les vieux quittent la Terre et nous libèrent de leur tyrannie ou nous mènerons notre lutte jusqu'à la fin des temps si nécessaire. Nous voulons qu'ils sachent qu'ils ne peuvent lutter contre l'esprit de liberté d'un peuple.

Des cinglés ! voilà à quoi nous avons affaire. De véritables cinglés. Mais la passionaria n'avait pas fini.

- Qu'ils sachent que pour tout dragon serviteur de la Cause qu'ils font enlever, nous tuerons deux dragons qui sont compromis. Nous voulons que l'exemple de notre frère de lutte Caussanelle leur serve de leçon. Je dis : " Attention, plus jamais ça. "

- Bien ! madame, se soumit Caïn.

- Bien !

Puis elle tourna les talons et ressortit du salon. Un ange complètement fou passa. Quand nous ne fûmes plus que trois dans le salon, Caïn s'adressa à Max.

- Il reste deux créatures magiques dehors. Elles font parties du gestalt du monsieur.

- Pas de problème, je vais passer le mot. Normalement, ils devraient être les seuls à ne s'être jamais transformés. Ils seront faciles à trouver. Ne vous inquiétez pas, s'ils ne sont pas déjà morts, ils resteront en vie. Impressionnant, pas vrai ? termina-t-il en parlant d'Ania.

C'était trop pour moi.

- Elle est complètement folle, oui ! Vous êtes des malades à aider comme ça un alchimiste comme Caussanelle, hurlai-je.

Il me regarda en souriant.

- Bah. . .de toute façon, la moitié de ceux qui sont ici sont des alchimistes. L'occasion était trop belle. Ils repartiront avec une belle cargaison. Tout le monde n'est pas aussi. . .convaincu qu'Ania. Mais comme c'est la plus puissante, nous sommes tous d'accord avec elle. Restez ici, je vais chercher vos ouailles, dit-il en sortant du salon.

Je m'asseyais sur sol et Caïn s'affala sur le canapé. Nous ne dûmes plus rien. Pendant une dizaine de minutes, nous entendîmes encore des hurlements et des bruits de lutte dans la campagne. Après ce fut fini. Tous mes ex-alliés devaient être morts ou en cours de mort.

Finalement, Max réapparut. Il portait Matthieu dans ses bras et Herbert le suivait.

- Voilà, j'ai vos deux amis. Dites, c'est un costaud celui que j'ai dans les bras. Il a éborgé un asiatique avec les dents. C'est quoi comme race ?

La lutte avait dû être terrible. Matthieu était couvert de sang, il n'avait plus de vêtement et il portait de terribles blessures. Mais il vivrait. Au moins le temps suffisant pour qu'on puisse le guérir.

- Le vieux n'est pas à nous, dis-je. C'est un alchimiste.

Le pauvre Herbert avait des yeux effarés. Il suivait Max comme un zombie, et bien que n'ayant aucune blessure, il semblait mort de fatigue.

- Ah ! Désolé, mais je ne ressors pas. Les carnivores sont un peu excités et je ne tiens pas à servir de casse-croûte. Vous inquiétez pas pour votre copain, il doit être loin à l'heure qu'il est.

Il se trompait. Je savais, grâce au gestalt, que Paul était dehors et pas très loin. Alors je voulus sortir, mais dès que je me relevai, la douleur me fit immédiatement replonger dans les pommes.

Je me réveillai sur le canapé, à côté de Caïn, Matthieu, qui dormait toujours, et d'Herbert. Max était devant nous. Des hommes nus entraient et sortaient du salon. Je n'en connaissais aucun, mais ils devaient être une dizaine. Par moment, l'un d'entre eux s'arrêtait devant nous, avec une lueur carnassière dans les yeux et Max dû à plusieurs reprises les menacer de mon AutoMag pour qu'ils condescendent à poursuivre leur chemin. Le ballet dura tout le reste de la nuit et dehors nous entendîmes des bruits de tronçonneuse. Les alchimistes faisaient leurs courses. Certains passaient devant

nous avec des morceaux de dragons et ressortaient avec de grands sacs plastiques pleins de glaçons. Aucun d'entre nous n'eut envie d'aller jeter un coup d'œil pour voir la boucherie qui s'était installée devant la maison. Même pas Herbert.

Au petit matin, nous entendîmes des camions qui partaient et Max se tourna vers nous.

- Voilà, c'est fini. Je m'en vais. Votre ami n'a pas été retrouvé. Je sais qu'un copain l'a poursuivi, mais il a disparu dans un buisson. Il l'a cherché mais il ne l'a pas retrouvé. C'était quoi comme race ?

Caïn répondit à ma place. Je n'avais absolument pas envie de parler à ces malades.

- C'est un Barometz, et celui qui dort c'est un Garou. Pierre est un Stryge.

- La vache ! s'exclama Max. C'est toi qui a choppé Alphonse d'une balle dans la tête ? Putain, joli coup ! Par contre, j'ai une mauvaise nouvelle : votre dragon d'or finira dans une marmite. Je n'ai rien pu faire.

J'allais sauter sur lui, mais Caïn me retint de force dans le canapé. Max qui vit mon expression, préféra reculer. Il posa l'AutoMag sur la table, puis sortit du salon. Non sans avoir lancé une dernière petite phrase.

- Eh Caïn, tu ne sais pas la meilleure ? Le seul dragon qui nous ait échappé, c'est leur Féérique. Viva les Féériques !!! Allez à plus et bonne chance. . .

Enfin nous étions seuls. Il ne restait plus que nous. Herbert se leva du canapé et se tourna vers nous.

- Bien, ben c'est fini ! Sachez que je regrette profondément ce qui vient de se passer. C'est une véritable atrocité. Une abomination ! Jamais je n'eus cru que les dragons pouvaient avoir une telle sauvagerie. Entre frères de race en plus. Non, vraiment, c'est une horreur. . . Par contre, comme ce qui vient d'arriver n'est pas de ma responsabilité, notre arrangement tient toujours, n'est-ce pas ?

Caïn ne comprit pas de quoi il voulait parler, mais moi, je saisis immédiatement où il voulait en venir, ce gros enfoiré. Je me levais lentement et me dirigeais vers la table.

- De quoi vous parlez ? demanda Caïn.

- Mais de mon salaire, mon cher ami. Ce qui vient de se passer, est certes déplorable, mais ce n'est pas ma faute. J'ai été engagé pour un travail, je l'ai accompli au mieux de mes capacités. Et s'il fut interrompu, ce n'est pas de mon fait. Alors, je voudrai récupérer ce qui reste des livres d'alchimie de Caussanelle. Du moins, ce que ces sauvages auront laissé.

- Bien sûr, dis-je. Et quand Herbert se retourna vers moi, je levai mon AutoMag et lui tirai une balle entre les deux yeux. Voilà pour toi, espèce de malade. Voilà mon remerciement pour l'aide et la compassion dont tu as fait preuve. Mais grâce à toi, je savais où je pourrai trouver Caussanelle. Tes dernières paroles m'avaient ouvert l'esprit, je savais où il irait, presque à coup sûr. Il fallait seulement que je me dépêche. Je ramassais le Mechen, avec le chargeur de rechange et demandai à Caïn de me guérir avec un sort.

C'est avec des yeux étonnés qu'il s'exécuta, mais il le fit quand même.

- Tu vas où ? me demanda-t-il quand il me vit partir avec mon équipement.

- Je sais où va être Caussanelle, du moins pendant quelques heures. Enfin j'espère ! Occupe-toi des copains, moi je vais buter cet enculé.

Et je sortis. Le devant de la maison n'était plus qu'une grande mare de sang, le toit était complètement détruit, mais ils avaient laissé nos voitures (Merci, Seigneur !). J'en pris une et me dirigeai vers mon dernier rendez-vous avec Caussanelle.

Chapitre 20

Je mis une petite demi-heure à arriver là où je voulais. Je jetai un œil discret pour vérifier que Caussanelle n'était pas déjà arrivé. Ce n'était pas le cas, alors je sortis mon fusil, mes munitions et je commençai à grimper dans la colline. Je me mis un peu plus haut que la fois précédente et je m'installai. J'étais prêt à attendre des jours s'il le fallait, mais je ne pensai pas que Caussanelle mettrait très longtemps à faire son apparition. Maintenant qu'il croyait que tout danger était écarté, j'étais certain qu'il repasserait rapidement par là. Donc je repris mon poste de veille, avec l'impasse des Géraniums en ligne de mire. Pourquoi l'impasse des Géraniums me direz-vous ? C'était simple. Herbert par son insistance déplacée m'avait rappelé que Caussanelle était quelqu'un de précis et de minutieux, une personne qui n'aime pas laisser de détails derrière elle et une personne d'habitudes. J'étais pareil, et dans mon cas, je serais prêt à risquer ma vie pour récupérer mes horloges. Mes chères horloges, jamais je ne les abandonnerais. Et Caussanelle devait être pareil avec ses bibles. J'avais vu sa collection, et à sa place, jamais je n'aurais abandonné un tel trésor que l'on met des années à rassembler. Aussi, depuis que j'avais appris que Joseph et Henri ne faisait qu'un, je savais que les bibles étaient celles d'Henri. Il viendrait récupérer ses bibles, de cela, j'en mettrais ma main à couper.

La surveillance dura toute la journée, je luttai contre le sommeil et contre l'absence de Jean. Le quartier était toujours aussi calme, il passait une voiture tous les trente six du mois. Ma seule alerte fut quand un passant vint marcher dans l'impasse. Il ne fit qu'un aller retour d'un bout à l'autre de la rue et constatant que cela ne débouchait sur rien, il repartit. Probablement une personne cherchant une adresse. Mais comme je ne la connaissais pas, je n'agis pas. Il restait possible que cela fut un allié de Caussanelle venant repérer les lieux pour s'assurer que tout danger était écarté, mais dans ce cas, il ne me repéra pas. Tout allait pour le mieux !

Le soir tombant, une petite camionnette s'inséra dans la ruelle. Dans mon viseur je vis enfin Caussanelle en descendre pour ouvrir son portail. Je tenais enfin ce chien. Mais je dû me contenir, mon tir devait être parfait. Heureusement, ma vision de nuit était excellente, je pouvais me permettre d'attendre que la nuit tombe entièrement.

Vers onze heures du soir, il commença à sortir des cartons et à les charger dans la camionnette. Voilà, l'occasion se présenterait au prochain passage, juste quand il chargerait un carton dans la camionnette. Il ferait une cible idéale, presque immobile. Mon but n'était pas de le faire souffrir, simplement de le tuer. Le fait qu'il ne sentirait rien ne me posait aucun soucis. S'il devait mourir d'un coup net et précis, c'était très bien, je n'en demandais pas plus.

Il refit plusieurs passages et quand il se mit à ranger les cartons dans la camionnette pour tout faire tenir, j'étais prêt. J'alignai le dos de Caussanelle dans le viseur, je posai mon doigt sur la détente, pris une grande inspiration et bloquai ma respiration. Plus qu'une légère pression de l'index et la vengeance serait accomplie.

Mais il y eut du bruit derrière moi et je sentis lors de mon inspiration finale une terrible odeur de charogne. Mon sens du danger n'avait pas fonctionné, mais je sus instinctivement qu'il y avait un problème. Tel le serpent moyen, je me tortillais au sol pour me retourner tout en dégainant mon AutoMag. J'y arrivai, mais je n'eus pas le temps d'aligner mon adversaire. Dès que je le braquai, il shoota dans ma main, la brisant et me faisant lâcher l'arme. Malgré la nuit et la douleur, je le reconnus, c'était le passant de cet après-midi. Un triste inconnu que je ne connaissais pas. Certainement un allié de Caussanelle qui m'avait repéré lors de son passage de sécurité. Il se pencha sur moi, mettant son visage à quelques centimètres du mien. Je pus sentir l'odeur suffocante de son haleine quand il s'adressa à moi.

- C'est mon fils, c'est moi qui m'en occupe ! dit l'homme et il me mit un énorme coup de tête. Je ne fis pas un pli, sous le choc je tombai directement inconscient. Ce qui devenait une fâcheuse habitude chez moi depuis vingt-quatre heures.

Mais maintenant je savais qui c'était, et je n'eus aucune honte à être battu et surpris par lui. J'avais l'honneur et le désagrément d'être tomber sur Vorok. Je vous l'avais dis, nous étions le Tour Opérateur des Grands-Pères.

Le lendemain matin, c'est Caïn qui me réveilla. Je n'avais pas bougé de place et j'avais dormi dehors, prolongeant mon inconscience involontaire par un sommeil réparateur normal. J'avais une énorme bosse à la tête et une main brisée, mais rien de plus.

Il avait une bonne tête, ce matin, Caïn. Ce qui me rassura immédiatement sur l'état de mes compagnons. D'ailleurs il me donna de leurs nouvelles sur le champ : Matthieu était guérit, mais il avait décidé de rentrer à pied de Ceyreste, il avait besoin de réfléchir au décès de Jean. Caïn me dit que Matthieu n'était pas à prendre avec des pincettes et qu'ils avaient failli se battre quand il avait insisté pour que tout le monde rentre ensemble. Il pensait que Matthieu aurait du mal à se remettre de la perte de Jean et que son côté " garou " risquait de poser des problèmes dans les mois qui viendraient. Mais autrement il allait bien.

Pour Paul, c'était différent. Ils l'avaient cherché pendant deux bonnes heures malgré les pouvoirs du gestalt, et ils avaient fini par le retrouver recroquevillé dans un buisson. Ils étaient passés déjà plusieurs fois devant ce buisson, mais ils ne l'avaient pas vu. D'après Caïn, pendant cette folle nuit de carnage, Paul avait été probablement poursuivi par un dragon et son pouvoir de camouflage dans la nature s'était déclenché. Notre Barometz avait enfin fait sa Phase de Voyage et se retrouvait actuellement en Phase de Transformation. Malheureusement, le choc de la mort de Jean, l'avait plongé en une profonde catatonie simultanément, d'où la difficulté pour le retrouver. Il se trouvait actuellement dans mon appartement. Bien que Caïn ne me le dise pas, il doutait que l'état de Paul ne s'arrange de si tôt. Caïn m'avait retrouvé grâce à Matthieu qui lui avait vaguement signalé ma localisation avant de partir gambader dans la nature grâce au gestalt.

Une fois que les nouvelles de la famille furent prises et que je lui ai raconté mes aventures nocturnes, nous descendîmes à la maison de Caussanelle. Elle était vide, totalement vide. Un déménagement en bonne et due forme. Il ne restait plus rien ! Dépités nous rentrâmes chez moi.

A peine arrivés, je me précipitais dans ma chambre pour voir Paul. Il me fit peine ! Le voir allongé là, dans mon lit, comme un bébé dans le ventre de sa mère, sans bouger, sans parler, me brisa le cœur. Bien que je passais les deux heures suivantes à essayer de le faire réagir, il ne donna pas un signe. Si sa respiration n'était régulière, on aurait pu le croire mort.

En désespoir de cause, j'abandonnais pour l'instant de le faire réagir et me connectais sur The Claw avec l'indicatif de Jean : il fallait que je prévienne son père du décès de son fils. Il me répondit deux heures plus tard. Il était au désespoir ! Le fait que son fils finisse en matière première pour alchimiste l'acheva. Mais grand seigneur, il prit la peine de se renseigner sur l'état de santé du reste du gestalt. Quand il apprit la situation de Paul, il me dit qu'un dragon d'or se présenterait chez moi sous peu pour se charger de son cas. Il se sentait une dette envers le gestalt, et il était hors de question qu'il abandonne les amis de son fils.

Une fois cette mission ingrate accomplie, je sentis la dépression arriver. Il ne me restait plus grand chose, j'avais accompli mon devoir envers la famille de Jean, je ne pouvais rien faire pour Matthieu ou Paul. Je ne ressentais plus qu'un grand vide en moi. Je n'eus plus aucune réaction, me rapprochant ainsi de l'état de Paul. Je ne vis même pas le doré quand il arriva chez moi, c'est Caïn qui le réceptionna.

Quand je repris conscience de la réalité, je me retrouvais dans la cellule d'un monastère. Immédiatement, Caïn et un doré que je ne connaissais pas me rejoignirent. Ils m'expliquèrent que j'avais eu une " absence " consécutive aux émotions que j'avais subies. J'avais tenu le temps de vérifier que tout allait à peu près bien, puis le choc m'avait rattrapé. Rien que de très normal, je n'avais pas à m'inquiéter. La famille de Jean avait tout pris en charge : Paul n'avait toujours pas repris conscience et il avait été placé dans un institut spécialisé, le dragon d'or, qui était le père de Jean, me certifia qu'il avait les meilleurs soins possibles et que je serai averti si jamais il donnait le moindre signe de conscience ; Matthieu était dans la campagne, personne ne pouvait l'approcher sans se faire attaquer, mais autrement, il semblait tenir le coup, à sa façon ; et moi, il avait préféré me mettre en sécurité dans un monastère où il avait des amis. Un endroit où je pourrai récupérer tranquillement. Je n'avais pas à m'inquiéter, le dragon s'occuperait de tous mes besoins, et il ferait son possible pour que la mort de son fils ne soit pas un trop grand traumatisme pour moi et mes compagnons. Caïn, devant mon inquiétude, m'informa qu'il se chargeait de surveiller Matthieu pour éviter qu'il ne fasse des bêtises en attendant que je puisse sortir du monastère. La situation m'échappait totalement, mais devant tant de sympathie, je laissais faire. Je pris volontiers le repos que le dragon d'or me suggérait.

A la fin de la semaine de repos, le dragon d'or revint me voir au monastère, il me demanda un rapport exhaustif de ce qui s'était passé et de ma discussion avec Caussanelle. Devant mon insistance, il me dit que Caussanelle était enfin entre les mains du Conseil, Vorok, son père, l'avait capturé et selon ses dires, grâce aux informations que nous avions réunies. Mais comme il semblait y avoir un problème pour son exécution immédiate, Ancyte avait demandé que lui soit fait un rapport. Sur le moment je ne compris pas vraiment, mais je m'exécutai en toute bonne foi, lui rapportant le monologue que Caussanelle avait eu avec moi. Je ne savais pas comment ils étaient au courant de cette discussion, puisqu'il n'y avait pas eu de témoin. Je conservai quand même sous le coude l'information sur le don d'ubiquité de Caussanelle. Je ne sais pas pourquoi, mais mon sens du danger me titilla quand je songeai à en parler, alors comme d'habitude, je suivis mon don.

Trois jours plus tard, la terre s'écroula : le père de Jean m'informa que Caussanelle avait la vie sauve. Il semblait que le Conseil estimait que les connaissances de Caussanelle étaient trop importantes pour qu'il soit purement et simplement exécuté. Au contraire, sous l'insistance d'Anaphi, Quetzalcóatl et Nauru, une sorte de laboratoire prison fut construit pour qu'il puisse continuer à développer son projet de vaccin pour contrer les virus des technomanciens. Cet enfoiré s'en tirait encore ! Il était vivant, en pleine santé, alors que Jean était mort par sa faute. La nouvelle me détruisit. Je fut inconsolable et je perdis la tête une seconde fois. Pendant la semaine qui suivit, je ne fus qu'une loque errante. Les moines furent charmants avec moi, prenant soin de moi comme d'un grand malade, ce qu'en fait j'étais.

C'est grâce aux moines et à leur attention que je pus sortir du monastère au bout d'un mois et que je repris une vie à peu près normale.

Chapitre 21

Epilogue

Un an plus tard

Il y a un an, les moines m'aidèrent à sortir du coltard en me conseillant de lire la Bible. Ce que je fis ! Et là, le signe divin de la mort de Jean me servit de révélateur. La Bible, la marotte de Caussanelle. Suivant le signe céleste, je me passionnais pour l'Apocalypse selon Saint Jean. S'il était mort, c'était pour me donner le chemin de la route à suivre. La solution me fut donnée dans l'Apocalypse, grâce à cela je sus enfin qui était Caussanelle : il était l'Anté-Christ !

Bien que je le dis au père de Jean et à Caïn, ils ne me crurent pas. Malgré ma conviction, je ne pus les persuader. Ils mirent sur le compte de ma fragilité mentale mes affirmations. Sur le moment, je compris que je n'avais pas de preuves, alors je n'insistai pas. Mais je mis à profit les mois qui suivirent à rechercher ces preuves. Jamais, je ne remis en question le fait que Caussanelle cherchait à immuniser les dragons d'un virus quelconque produit par les alchimistes, mais j'avais d'autres doutes.

Tout d'abord, je suivis une des seules pistes qui nous restait : grâce aux informations du Soldat, 1ère classe, matricule 485-B-75-Z, je réussis à m'infiltrer dans l'organisation des Chevaliers de la Lumière. Au bout de quelques mois d'enquête dans cette organisation, j'appris que Caussanelle était un indicateur de haut rang, fortement respecté dans l'organisation. Personne ne savait qu'il était un dragon, de toute façon il était insoupçonné puisqu'il était un Pasteur. Un Pasteur très écouté, l'homme de l'ombre du télé-évangéliste Andrew Cross. A l'heure actuelle, il semblait que le Pasteur faisait une retraite de réflexion et spirituelle dans un endroit secret, mais qu'un jour il ferait sa réapparition nimbée des pouvoirs que le Seigneur lui destinait. Certes, découvrir cela fut extrêmement dangereux, mais je n'avais plus rien à perdre. De plus, une fois que j'eus confirmation de la position de Caussanelle dans l'organisation, je décrochai. Ensuite, suivant un soupçon, je m'intéressais à l'Eglise proprement dite. En quelques mois, je retrouvais la trace de Caussanelle parmi l'Eglise Catholique. Il était Prêtre, sous un faux nom, et était très écouté de ses frères. Les gens bien placés lui prédisaient un grand avenir. A l'heure actuelle, il était en mission parmi les tribus d'Amazonie et n'était pas joignable. De plus, par les contacts cléricaux que je mettais fait avec cette enquête, j'en appris un peu plus sur la fameuse lance et le monastère suisse. Je savais maintenant de qui provenait le sang du clone humain sur lequel Caussanelle travaillait. Ainsi, au bout de neuf mois d'enquête, j'avais les premiers éléments, les premières preuves que Caussanelle était

bien l'Anté-Christ. Le père de Jean continuait régulièrement à prendre de nos nouvelles. Paul n'était toujours pas sorti de sa catatonie et Matthieu continuait à courir à la campagne. Je le soupçonnais même d'être responsable de quelques disparitions mystérieuses dans les environs de Ceyreste. Malgré mes preuves, le père de Jean ne me prit toujours pas au sérieux. Et je sus qu'il valait mieux me taire quand il me proposa un séjour à ses frais dans une maison de repos. Pourtant les preuves étaient là : l'Anté-Christ était présent et il tentait de prendre sous son contrôle les églises de la Terre. Sous peu, l'Agneau réapparaîtrait grâce au clone humain, ce qui est le signe précurseur du début de l'Apocalypse. Ensuite, le Dragon Ecarlate à sept têtes viendrait pour dévorer l'Agneau. Un dragon si puissant que d'un coup de queue il éteindrait les étoiles et que des cataclysmes divers, séismes, chutes de météorites, raz-de-marée, le précéderaient. Et le seul dragon que je connaissais d'une telle puissance était le dragon Céleste. Alors, ou Caussanelle se préparait à créer un dragon surpuissant avec son second clone, ou alors ce clone servait comme base de travail pour immuniser un autre dragon Ecarlate à Sept Têtes qui devait apparaître dans le ciel. Ensuite, normalement, la première Bête ferait son apparition, et le dragon lui donnerait sa puissance. Une Bête à forme de Dragon à Sept Têtes. En elle, je reconnus Vorok, le traître du Conseil, celui pour qui Caussanelle travaillait directement en secret. Puis finalement, apparaîtrait une seconde Bête, un dragon à cornes que je ne pus identifier, celle marquée du chiffre 666. Toutes les preuves étaient là, toutes : le signe de la mort de Jean, les clones, la position de Caussanelle dans diverses églises et même, j'en étais persuadé, le surnom dont on affublait le gestalt. L'Apocalypse était en marche. Et pour que le mal vainque, il suffisait que l'Agneau soit dévoré par le Grand Dragon Ecarlate. Une chose facile si c'était Caussanelle qui contrôlait la situation. Je parlais de ma conviction à Caïn qui est passé me voir la semaine dernière. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de ces nouvelles. Il était reparti à ses affaires un mois après cette triste histoire. Bien sûr, lui non plus ne me crut pas. En un an, il avait bien changé : il avait pris au moins dix kilos, s'habillait avec une chemise à carreaux et des mocassins. Il était accompagné d'une charmante petite eurasienne qui était une vampire en devenir et un membre de son gestalt. Jamais je ne l'avais vu aussi souriant, ni aussi heureux. Le fait que Julia lui ait demandé de recréer un gestalt avec une jeune vampire ne le contrariait en rien, au contraire. Finalement, le féérique qui voulait devenir un Wyvern était revenu à ses premiers amours, et il ne s'en portait que mieux. Malgré lui, Caïn, apporta des preuves supplémentaires à mes convictions : il avait discuté au cours de l'année avec des membres du FLAGD participant à l'attaque, ils avaient consigné d'éviter de tuer les créatures magiques cette fameuse nuit. Ainsi, le fait que Caussanelle m'ait laissé en vie s'éclaircissait, il savait que l'étau se refermait, et son histoire, bien qu'éventuellement véridique mais certainement partielle, ne servait qu'à préparer le terrain de sa capture. Avec les renseignements que j'avais donnés sur notre discussion, il assurait sa survie auprès du Conseil et il pouvait ainsi continuer son œuvre tranquillement. Vorok s'assurant que la capture se passe sans bobo. Maintenant, il devait travailler pour les dragons sous la surveillance du Conseil, et grâce à son don d'ubiquité, sur le clone humain dans un autre laboratoire secret. En toute tranquillité, puisqu'il n'était plus pourchassé ! Bien que Caïn ne crut pas mon histoire de domination et destruction de l'humanité par les Hydres, je sus qu'il me comprit quand en me quittant, il me dit qu'il m'avertirait si jamais un jour Caussanelle parvenait à s'enfuir du laboratoire prison. Et ce jour là, je serai prêt. J'appellerai Matthieu, je saisirai mon Mechen, et nous partirions en chasse.

Fin